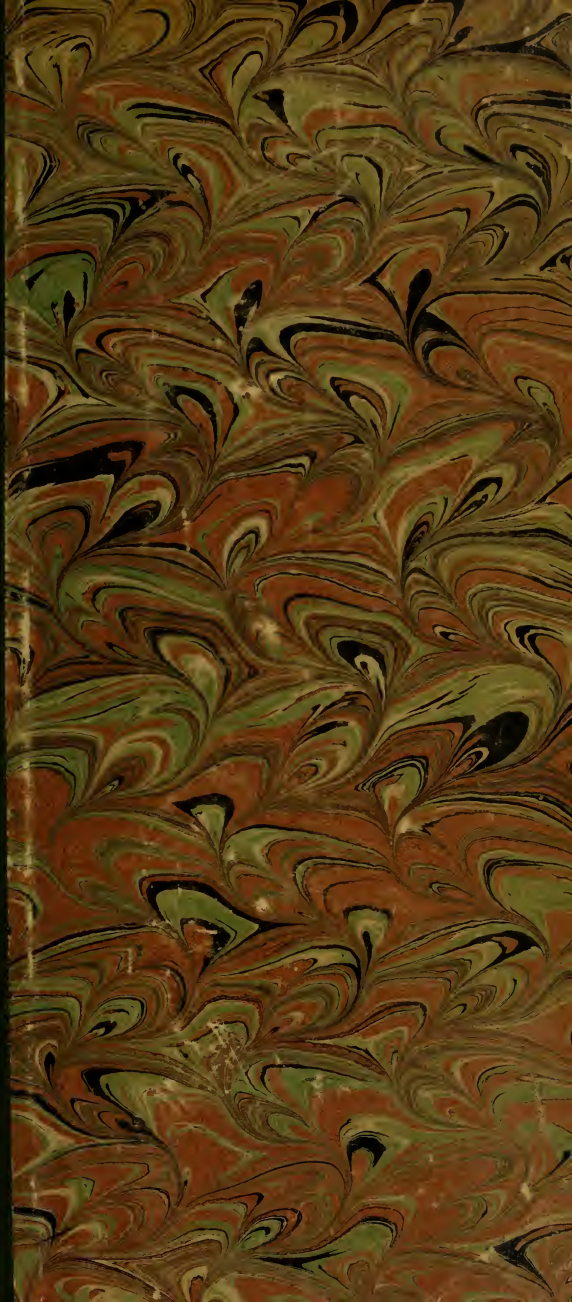

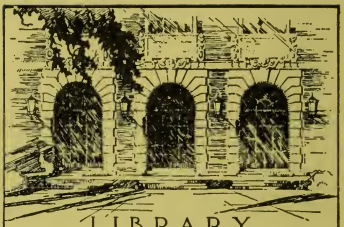

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
808.8
R245
191-

[redacted]

Bennett
45093
11.10.5 –

RECUEIL
DE
BONS MOTS HISTORIQUES

ANECDOTES
GASCONNADES ET AUTRES
DE

Henri IV, Esope, Le Dante, Platon, Alexandre, Raphaël, Bacon, Thomas Morus, Cicéron, Pic de la Mirandole, Turenne, Diogène, Bayard, François Ier, Scipion, Arnaud, Plutarque, Malherbe, Rembrandt, Madame de Montespan, Fontenelle, Bourdaloue, Madame de Staël, Amyot, Ménage, Solon, Dangeau, Catherine de Médicis, Alexandre Sévère, Duchesse d'Aiguillon, Xerxès, Eschyle, Louis XIV, Bassompierre, La Maupin, Voltaire, Thémistocle, Tibère, Duc de Vendôme, Cardinal du Bellay, Villars, Benserade, Cambyse, Bussy d'Amboise, Boileau, Duc de Guise, Henri III, Jacques Ier, La Fontaine, Louis XII, Jules César, Christophe Colomb, Crillon, Denis le Tyran, Domitien, Duc d'Enghien, Jean Galéas, Saint-Aignan, Mademoiselle de Scudéry, Sésostris, Socrate, Pope, Scarron, Pythagore, Régnier, Rabelais, etc., etc.

PARIS
MAURICE GLOMEAU, ÉDITEUR
21, RUE PIERRE NICOLE, 21

RECUEIL

DE

BONS MOTS HISTORIQUES

ANECDOTES

GASCONNADES ET AUTRES

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays.

RECUEIL

DE

BONS MOTS HISTORIQUES

ANECDOTES

GASCONNADES ET AUTRES

DE

ESOPE — HENRI IV — LE DANTE
PLATON — ALEXANDRE — RAPHAEL — BACON
THOMAS MORUS — CICÉRON
PIC DE LA MIRANDOLE — TURENNE — DIOGÈNE — BAYARD
MALHERBE — SCIPION — LOUIS XIV — PLUTARQUE
FRANÇOIS Ier — VILLARS — FONTENELLE
REMBRANDT — LE DANTE
MADAME DE MONTESPAN — BOURDALOUE
MADAME DE STAËL — AMYOT — MÉNAGE
SOLEN — ESCHYLE — CATHERINE DE MÉDICIS
LA MAUPIN — DANGEAU — ETC.

PARIS
MAURICE GLOMEAU, ÉDITEUR
21, RUE PIERRE NICOLE, 21

808.8
R245
191-

RECUEIL

DE

BONS MOTS HISTORIQUES

ANECDOTES

GASCONNADES ET AUTRES

Avant que le cardinal de Janson fût parvenu à la pourpre, un jour qu'il était à Lyon dans une hôtellerie publique, il fit demander s'il n'y avait pas quelque étranger qui voulût dîner avec lui : on lui rapporta que M. Boileau-Despréaux venait d'arriver. Aussitôt il l'envoya inviter; ce dernier l'accepta fort civilement. Durant le repas, après qu'ils eurent parlé de diverses choses, M. de Janson demanda à M. Boileau comme il se nommait ; celui-ci ayant dit son nom : *Ah! fi*, s'écria M. de Janson, *quel vilain nom! J'aimerais mieux me nommer Boivin que Boileau.* M. Boileau ne répondit rien; mais il lui demanda à son tour quel nom il portait. M. de Janson s'étant nommé : *Quoi!* dit Boileau, faisant l'étonné, *c'est là votre nom? Janson! ah! monsieur, croyez-moi, changez ce nom-là, et faites-vous*

plutôt appeler Jean Farine, cela sera plus noble que Jean Son.

⁂

Les gens d'esprit savent tourner tout à leur avantage, même les inconvénients qui causeraient à tout autre une extrême confusion. Bucanan avait été précepteur des enfants de M. de Brassac; comme il était un jour à sa table, il lui arriva, dans le temps qu'il mangeait du potage bien chaud, de laisser aller un vent qui fit du bruit; mais sans s'étonner il dit à ce vent, qui était sorti comme malgré lui : *Tu as bien fait de sortir, car j'allais te brûler tout vif.*

⁂

Le cardinal du Perron se tira avec la même adresse d'un pareil accident. Il jouait aux échecs avec Henri IV, et au moment où il plaçait un cavalier, il lui arriva la même chose qu'à Bucanan en mangeant sa soupe. Le cardinal pour couvrir cette liberté dit : *Au moins, Sire, il n'est pas parti sans trompette.*

⁂

C'est ainsi que le comte de Cantagnède, de la maison de Meneses en Portugal, répara par un bon mot une liberté pareille qu'il prit un jour avec le Roi Dom Jean IV. Ce Roi, qui le tenait sur le pied de favori, lui donnant un coup sur la fesse, il lui péta dans la main, et le roi étant confus et piqué de ce manque de respect : *Sire*, lui dit ce comte, *Votre Majesté peut-elle*

jamais frapper à une porte, qu'on ne lui ouvre incontinent? Mot qui plut autant au Roi que l'action lui avait déplu.

⁂

Un Procureur défendant la cause d'un particulier devant M. Raggi, auditeur de la Chambre apostolique, cita le Code et le donna pour garant du bon droit de sa partie. L'auditeur ordonna sagement que ce Code, qu'il prenait pour un faux témoin, serait sommé de comparaître, et commanda sur l'heure aux sbires de l'aller saisir au corps chez l'avocat, où le procureur disait qu'il se trouvait. Cette procédure de M. Raggi n'allait pas moins qu'à faire pendre ce misérable ou à l'envoyer aux galères. La justice se transporta dans la maison de l'avocat, et le Code fut mis entre les mains des sbires, qui, croyant que c'était un livre défendu, le portèrent à l'audience. Mais M. l'auditeur, se voyant trompé, demeura muet comme une statue et pensa perdre l'esprit de dépit de se voir moqué de tout Rome et principalement du pape Urbain VIII qui ne pouvait se lasser d'en rire.

⁂

La récompense ne doit jamais être le seul but du service qu'on rend.

⁂

Un domestique de Louis XI, voyant un pou sur l'habit de ce prince, s'approcha de lui avec beaucoup de respect, prit le pou et le jeta sans qu'on pût le

remarquer, de sorte que le Roi lui demanda ce qu'il venait de faire, mais il n'osa le lui dire; cependant, comme le Roi voulait absolument le savoir, il lui avoua la chose. *A la bonne heure*, dit alors ce prince, *c'est une marque que je suis homme, car cette vermine s'attache le plus à l'homme et surtout dans la jeunesse*, et il lui fit donner 40 écus pour ce service. Quelque temps après, un autre de ses domestiques, voyant qu'un si petit service était si largement récompensé, sans considérer que la réalité diffère infiniment de la feinte, vint de la même manière aborder le Roi et fit semblant d'ôter quelque chose de dessus son habit et de le jeter. Le Roi lui demanda ce que c'était; il dit, après qu'il eut fait bien le difficile : *Qu'il avait ôté une puce de dessus l'habit de Sa Majesté.* Le Roi, qui avait remarqué de quoi il s'agissait, lui dit : *Misérable, me prends-tu pour un chien?* Et il commanda au même instant qu'on lui donnât quarante coups de bâton, au lieu de 40 écus.

⁂

Un bon général doit non seulement être intrépide dans le péril, mais conserver dans les plus grands dangers la présence d'esprit et la tranquillité d'âme.

⁂

C'est ainsi que Léonidas, Roi des Lacédémoniens, rassura un jour ses troupes alarmées; car un soldat tout éperdu lui étant venu dire que les ennemis étaient

proches, il répondit froidement : *S'ils sont proches de nous, nous sommes proches d'eux.*

⁂

Il répondit à un autre, qui, pour l'étonner, disait que l'armée des Perses, qui s'avançait, était si grande que le soleil serait obscurci de leurs flèches : *Tant mieux, nous en combattrons à l'ombre.*

⁂

Le comte de Castille, Ferdinand Gonsalve, avait dispersé son armée pour livrer bataille aux Africains, et comme un cavalier qui avait fait avancer son cheval fut englouti par la terre ouverte tout à coup, l'épouvante saisit alors les soldats, mais le comte les rassura en leur disant : *Puisque la terre ne nous peut souffrir, nos ennemis le pourront encore moins.* Et commençant là-dessus le combat, il remporta la victoire.

⁂

Jules César, ayant débarqué en Afrique, tomba au sortir du vaisseau ; cela parut un mauvais présage, mais lui, au contraire, en tira un bon augure en disant : *Je te tiens, ô Afrique !*

⁂

Lucullus étant prêt de donner bataille à Tigranes, on lui vint dire, pour l'en dissuader, que c'était un jour malheureux. *Tant mieux*, dit-il, *nous le rendrons heureux par notre victoire.*

⁂

Le Roi Louis XII, parlant à quelques bénéficiers, dit *que les ânes étaient plus heureux que les chevaux, qu'ils avaient meilleur temps, car,* ajouta-t-il, *les chevaux vont en poste à Rome quérir les bénéfices dont plusieurs ânes sont pourvus.*

⁂

Benserade étant à l'Académie y prit la place de l'abbé Furetière, qu'il n'aimait pas et dit en s'y mettant : *Voici une place où je vais dire des sottises. — Courage,* lui répondit Furetière, *vous avez bien commencé.*

⁂

François Ier, pour railler une dame âgée qui avait été fort belle, lui dit : *Madame, combien y a-t-il que vous êtes revenue du pays de beauté? — Sire,* répondit-elle, *j'en revins le même jour que vous revîntes de Pavie.*

⁂

Le Comte d'Alets passant par Lyon fut conduit au Lieutenant du Roi, qui lui fit ces demandes : *Mon ami, que dit-on à Paris?* Le Comte lui répondit : *Des messes. — Mais quel bruit? — Des charrettes. — Ce n'est pas cela que je demande : quoi de nouveau? — Des pois verts. — Mon ami,* lui ajouta le Lieutenant, *comment vous appelle-t-on?* Le Comte lui répondit : *Des sots m'appellent mon ami, et à la cour on m'appelle le Comte d'Alets.*

⁂

Le Duc de Bourgogne passant avec le Duc de Vermandois devant les Quinze-Vingts, lui dit : *Je gage, monsieur, que je vous ferai nommer par cet aveugle sans que je lui dise votre nom. — Et moi je gage que non, pour 100 pistoles,* reprit le Duc de Vermandois. La gageure faite, le Duc de Bourgogne lui dit : *Monsieur, pincez-le!* Ce qu'il fit ; l'aveugle se sentant pincer dit en criant : *Fils de chien qui me pince. — Eh bien, monsieur, ai-je gagné?* reprit le Duc de Bourgogne.

⁂

L'Empereur Domitien se retirait dans son appartement où il s'amusait à prendre des mouches et les percer avec un poinçon. Un homme de la Cour ayant demandé à Vibius Crispus, si personne n'était avec l'Empereur, il répondit *qu'il n'y avait pas seulement une mouche.* Ce bon mot lui coûta la vie.

⁂

Le Duc d'Alençon ayant souhaité que lui et Bussy d'Amboise, son favori, se disent un jour leurs vérités, sans déguisement et sans réserve, ce dernier s'en excusa fort modestement et consentit que le Duc se pût servir de tout son pouvoir pour lui reprocher indifféremment ses plus grands défauts, et toutes les actions mêmes de sa vie. Le Duc redoubla le commandement, et commença par la bonne opinion, dont Bussy avait coutume de se flatter, *qu'il passait pour brave, et qu'il était bien*

avec les dames quoique celles-ci le crussent bizarre, et que la plupart des gens de cœur le tinssent pour lâche. Bussy pénétré de ce reproche, qui était une injure manifeste, répondit en même temps d'un ton assez aigre : *Si Monsieur était Bussy et que Bussy fût Monsieur, Bussy ne voudrait point de Monsieur pour son valet de chiens, tant il lui paraît de mauvaise mine.* Le Duc, offensé de cet outrage, lui repartit : *Ah! c'en est trop, Bussy.* Et quoi qu'il se jetât à ses genoux, qu'il s'excusât sur le commandement qu'il avait reçu, et sur l'extrême violence qu'il s'était faite, il ne fut jamais, comme auparavant, dans les bonnes grâces. On croit même que le comte de Montsoreau, jaloux de sa femme, eut le consentement et même l'ordre du Duc d'Alençon de le poignarder dans son château de Coutancières, où la dame de Montsoreau avait été forcée de lui donner un rendez-vous.

⁂

Chah-Jehan, Empereur du Mogol, père du fameux Aureng-Zebe, fâché de ce que l'ambassadeur du Roi de Perse ne voulait pas le saluer à l'indienne, parce que cette salutation est fort humiliante, s'avisa de cet artifice. Un jour que cet ambassadeur devait avoir audience, il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'Am-Kas, où il le devait recevoir et qu'on ne laissât que le guichet ouvert, par où un homme ne pouvait passer qu'avec peine, en se courbant beaucoup et en s'abaissant la tête vers la terre, comme on fait quand on salue à l'indienne, afin que, du moins, il fût dit qu'il avait fait mettre l'ambassadeur en une posture

qui était quelque chose de plus bas que le Salam ou salut indien. Cela fut exécuté ainsi ; mais l'ambassadeur étant venu, et voyant le passage si étroit, il s'aperçut du tour qu'on voulait lui jouer, et au lieu d'entrer la tête la première, il entra le dos le premier. Chah-Jehan, piqué de se voir attrapé de la sorte, lui dit : *Ah! malheureux! crois-tu entrer dans une écurie d'ânes comme toi?* L'ambassadeur lui repartit aussitôt sans s'émouvoir : *Qui ne le croirait à voir une si petite porte?*

Un jour Chah-Jehan, qui lui avait fait apporter à dîner en sa présence et qui tâchait toujours de trouver quelque chose pour le démonter, voyant qu'il s'amusait à ronger des os, s'avisa de lui dire en riant : *Eh! que mangeront donc les chiens?* A quoi l'ambassadeur répondit sans hésiter : *Du Kicheri*, qui est un mélange de légumes, le manger ordinaire du commun peuple et dont il voyait manger Chah-Jehan, parce qu'il l'aimait.

⁂

Enfin Chah-Jehan le pressant de dire ce qu'il lui semblait de la grandeur des Rois de l'Indoustan, en comparaison de ceux de Perse, il répondit qu'on ne saurait mieux comparer les Rois des Indes *qu'à une grande lune de quinze ou seize jours et ceux de Perse à une petite lune de deux ou trois jours.* Cette réponse plut d'abord à Chah-Jehan ; mais quand il y eut réfléchi, il s'aperçut bientôt que la comparaison ne lui était pas

trop avantageuse, et que l'ambassadeur voulait dire que les Rois de l'Inde allaient en diminuant et ceux de Perse en augmentant.

⁂

Belhoul arrivant pour faire sa cour au calife, le grand Vizir lui dit : *Belhoul, bonne nouvelle, le calife te fait l'Intendant des cygnes et des pourceaux de ses États.* Belhoul répondit au Vizir : *Préparez-vous donc à faire ce que je vous commanderai, car vous êtes un de mes sujets.*

⁂

Un certain musicien, habile dans son art, mais extrêmement rempli de son mérite, ayant un jour l'honneur de saluer Louis XIV, ce prince, lui voyant de fort méchants bas, lui demanda s'il était le musicien dont on lui avait parlé avec tant d'éloges. *Je ne sais, Sire,* répondit-il, *mais je puis me vanter d'avoir une voix dont je fais tout ce que je veux.* — *Si cela est,* lui dit le Roi, *je vous conseille d'en faire une paire de bas, car vous en avez grand besoin.*

⁂

La première fois qu'Ésope montra son esprit fut lorsque les autres esclaves, ayant mangé les figues réservées au maître, accusèrent l'innocent philosophe. Son maître ajoutant foi à cette calomnie, d'autant plus aisément qu'Ésope, qui avait de la peine à parler, ne disait rien pour sa défense, allait le châtier sévèrement.

Mais Ésope, la larme à l'œil, demanda pour toute grâce qu'on en suspendît un moment l'exécution. Il courut dans la cuisine, apporta de l'eau tiède qu'il avala et se provoqua avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire parce qu'il n'avait encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son maître d'ordonner à ses accusateurs d'en faire autant. Cette vivacité et cette adresse furent admirées du maître qui voulut que les faux témoins avalassent sur-le-champ de l'eau tiède en sa présence. Ils en prirent en effet, mais au lieu de mettre leurs doigts dans le gosier, ils ne faisaient que les tourner àutour des mâchoires. L'eau fit cependant son effet, car à peine eurent-ils achevé de la boire; que le mal de cœur et l'envie de vomir les prirent et ils rejetèrent les figues. Leur méchanceté et leur crime parurent alors évidemment. Leur maître ordonna qu'on les mît nus pour les fouetter.

⁂

Xanthus, avant d'acheter Ésope, voulut voir s'il savait quelque chose; alors s'approchant de lui : *Réjouissez-vous*, lui dit-il. — *Pourquoi ?* demanda Ésope, *étais-je triste ?* — *Je vous donne le bonjour*, repartit Xanthus. — *Je vous le rends*, répondit Ésope. — Xanthus lui demanda *de quel pays il était ?* — *Je suis noir*, lui dit Ésope. — *Ce n'est pas là ce que je vous demande*, dit Xanthus, *mais je souhaite apprendre le nom de votre patrie et le lieu d'où vous êtes sorti.* — *Du ventre de ma mère*, lui repartit Ésope. — *Je ne dis pas cela*, répliqua Xanthus, *je vous demande en quel lieu vous êtes né ?* —

Ma mère ne m'en a pas informé, dit Ésope, *si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. — Que savez-vous faire?* lui demanda le philosophe. — *Rien du tout,* repartit Ésope. — *Voulez-vous que je vous achète?* lui demanda Xanthus. — *C'est une affaire,* lui dit Ésope, *où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez le plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte, cette affaire dépend entièrement de votre volonté... Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, et comptez l'argent. Si vous ne voulez pas, cessez de vous moquer de moi. — Si je vous achète,* dit Xanthus, *vous tâcherez peut-être de vous dérober par la fuite?* Ésope se mit à rire. — *Si l'envie m'en prend,* répliqua-t-il, *je ne vous demanderai pas conseil sur cela, comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. — Vous avez raison,* dit Xanthus, *mais vous êtes bien laid. — Il faut,* répliqua-t-il, *qu'un philosophe regarde l'esprit et non pas le visage.* Alors Xanthus paya le marchand et emmena Ésope.

⁂

Un jour Xanthus étant au bain, il y rencontra quelques-uns de ses amis qu'il retint à dîner, et ordonna à Ésope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentilles. Ésope obéit à la lettre et ne mit qu'un grain unique dans le pot et l'y fit bouillir. Xanthus étant de retour du bain avec ses amis, sitôt qu'ils furent rentrés dans sa maison : *Donne-nous,* dit-

il à Ésope, *de l'eau du bain pour nous rafraîchir et pour boire.* Ésope courut promptement au bain, et apporta de l'eau de l'égout qu'il présenta à Xanthus. Après qu'il en eut goûté, ne pouvant en supporter la mauvaise odeur : *Où as-tu puisé cette eau?* demanda-t-il à Ésope. — *Dans le bain, comme vous me l'avez ordonné,* répondit-il. Il ordonna à Ésope d'apporter un bassin : il l'apporta, se tenant debout devant la compagnie : *Ne donnes-tu pas à laver?* demanda Xanthus. — *Non,* répondit-il, *car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit : verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte mes sandales et toutes les autres choses nécessaires. — Ce n'est pas un esclave que j'ai acheté,* dit Xanthus, *c'est un maître.* Quand ils se furent mis à table, Xanthus demanda à Ésope si les lentilles étaient cuites. Ésope tira le seul grain de lentille qu'il avait fait cuire et le servit. Xanthus le prit, croyant que ce n'était qu'un essai pour voir si elles étaient assez cuites et, le pressant entre ses doigts : *Apporte,* dit-il, *cela est bien.* Alors, il versa de l'eau dans les écuelles et la servit aux convives. *Où est la lentille?* demanda Xanthus. — *Je vous l'ai donnée,* repartit Ésope. — *Eh quoi!* reprit Xanthus, *n'en as-tu fait cuire qu'un grain unique? — Oui,* répondit l'esclave, *car vous m'avez dit expressément : Fais cuire une lentille et non pas des lentilles au pluriel.* Cette réponse déconcerta entièrement Xanthus, à qui Ésope voulait apprendre qu'il faut s'exprimer clairement et ne laisser aucune ambiguïté dans les ordres que l'on donne.

⁂

Ésope tira un jour son maître d'un embarras où l'excès du vin l'avait fait tomber. Xanthus se trouvant dans un festin avec ses disciples, le vin commençant à lui monter à la tête, il gagea sur la proposition de l'un de ses disciples qu'il boirait la mer, consentant de perdre sa maison s'il ne la buvait pas. Il donna son anneau pour gage et le disciple le sien. Le lendemain, ne se souvenant plus de ce qui s'était passé le jour précédent, il fut étonné de voir qu'il n'avait plus sa bague. Ésope lui ayant appris ce qu'elle était devenue, il se trouva dans une terrible peine, jugeant bien que ce qu'il avait entrepris était une chose impossible à exécuter. Dans cette occurrence, il eut recours à Ésope, et le pria de mettre en usage tout son esprit, toute son adresse, toutes ses subtilités et toute son expérience, pour dégager sa parole et retirer avec honneur le gage qu'il avait déposé. Ésope s'avisa de cette défaite dont le philosophe se servit. Quand le jour fut venu pour exécuter la gageure, tout le peuple de Samos s'étant assemblé sur le rivage, pour voir de quelle manière Xanthus se tirerait d'embarras, ce philosophe y vint et ayant fait étendre les tapis et dresser une table, il ordonna à ses esclaves de lui présenter dans des coupes l'eau de la mer pour boire ; et tenant une de ces coupes entre les mains, il demanda, à haute voix, à celui qui avait les gages, quelles étaient les conditions du traité ; il lui répondit qu'il s'était engagé de boire toute l'eau de la mer. Alors se tournant vers l'assem-

blée, il dit : *Habitants de Samos, vous savez que les rivières et les fleuves se rendent dans la mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des rivières qui s'y déchargent. Il faut donc que cet écolier empêche premièrement ces fleuves de rentrer dans la mer, et quand il l'aura fait, je la boirai.* Cette invention réussit entièrement. L'écolier se jeta aux pieds de Xanthus, avouant qu'il était vaincu.

⁂

Xanthus ayant invité à un festin plusieurs philosophes et plusieurs rhéteurs, il ordonna à Ésope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis et pour n'y laisser entrer que des gens habiles et de mérite. L'heure du festin étant venue, Ésope ferma la porte et se tint au-dedans de la maison. L'un des conviés arriva et frappa à la porte. Ésope, sans ouvrir, lui demanda : *Qu'est-ce que le chien remue?* Cet homme, croyant qu'on l'appelait chien, se retira en colère. Plusieurs autres venant après celui-ci s'en retournèrent de même, fort fâchés de la demande qu'Ésope leur faisait. Mais l'un d'eux ayant frappé à la porte, Ésope lui demanda : *Qu'est-ce que le chien remue? — La queue et les oreilles*, répondit celui-ci. Ésope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte et le conduisit à son maître, comme l'homme le plus spirituel.

⁂

On demanda à Thémistocle à qui il donnerait le plus volontiers sa fille, à un homme de probité, mais de

peu de bien, ou à un homme riche, mais qui ne serait pas de bonne réputation. Il répondit *qu'il aimait mieux un homme sans argent, que de l'argent sans homme.*

⁂

M. de Bautru considérant un jour au-dessus d'une cheminée, la Justice et la Paix qui s'embrassaient : *Voyez-vous,* dit-il, s'adressant à un ami avec lequel il se trouvait, *elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu, pour ne se revoir jamais.*

⁂

Laurent de Médicis étant un jour à Pise, voyant un écolier présomptueux et louche : *Celui-ci sera,* dit-il, *le plus savant homme de la compagnie parce que d'un coup d'œil il lit les deux faces du livre.*

⁂

Charles-Quint jouant un jour au brelan avec un gentilhomme de sa cour, en présence de l'Impératrice et de plusieurs autres dames, ayant deux rois en main, il dit en riant : *Je jure par la tête de l'Impératrice que je gagnerai la partie.* Le gentilhomme qui avait le jeu sûr et qu'une tierce assurait du gain, mêla adroitement les cartes et dit à l'Empereur qu'il lui cédait le jeu. L'Impératrice, voyant la discrétion de ce gentilhomme, se mit à sourire, ce qui obligea l'Empereur d'en demander la cause ; et l'ayant apprise, il pressa le gentilhomme de lui dire pourquoi il ne continuait pas la partie puis-

qu'il était assuré du gain. Il lui répondit galamment *que la personne de Sa Majesté tenant lieu d'un troisième roi, il avait la plus haute tierce qui l'emportait sur la sienne.* Cette réponse plut si fort à l'Empereur qu'il le fit précepteur de son fils, Philippe, prince d'Espagne.

⁂

M. le chevalier Daucourt et M. le maréchal de Bassompierre étant ensemble à la Bastille, racontaient un jour leurs prouesses. Le chevalier dit entre autres choses *que dans un combat naval il avait tué 300 hommes sur un vaisseau. — Et moi*, dit M. de Bassompierre, *étant en Suisse, je me glissai par galanterie par une cheminée pour voir une fort belle voisine que j'aimais.* M. Daucourt lui soutint que cela ne pouvait être, parce qu'il n'y a point de cheminées en ce pays-là. *Eh! monsieur*, reprit M. de Bassompierre, *je vous ai bien laissé tuer 300 hommes dans un vaisseau, laissez-moi au moins descendre une seule fois en Suisse par une cheminée pour voir une jolie femme!*

⁂

On reprochait au Roi Antigonius qu'il fuyait après qu'il eut été défait. *Je ne fuis pas*, dit-il, *mais je cherche mon avantage, qui est caché derrière moi.*

⁂

M. Boursault raconte qu'allant voir une maîtresse de M. Boccard qui était jolie, il la baisa sur les deux

joues et lui dit d'abord qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi galant qu'elle. Elle répondit fort obligeamment : *Point du tout.* Il lui assura, ensuite, qu'étant physionomiste assez passable, il serait très trompé si elle n'avait pas infiniment d'esprit. A cette deuxième fleurette, elle répondit par un deuxième : *Point du tout.* Et lui témoignant la joie qu'il avait de la voir aimée par M. Boccard qu'il lui assura être un fort honnête homme, elle répondit encore : *Point du tout.*

⁂

Antoine de Rossi, sculpteur milanais, dit à un jeune homme édenté qui le plaisantait : *Je ne m'étonne pas, mon enfant, que tu n'aies plus de dents, car elles sont tombées de honte d'entendre sortir tant de sottises de ta bouche.*

⁂

Quelqu'un ayant fait mettre sur la porte de sa maison cette inscription : *Que rien de mauvais n'entre ici,* Diogène demanda : *Par où donc entre le maître?*

⁂

Henri IV, roi de France, dit un jour à l'ambassadeur d'Espagne *qu'il avait dessein d'aller avec son armée en Italie, déjeuner à Milan, entendre la messe à Rome et dîner à Naples.* — L'ambassadeur répondit : *Sa Majesté va si vite, elle pourra bien être à vêpres en Sicile.*

⋊

Après la mort de Barnevelt, ses enfants firent une conspiration contre le prince Maurice. L'aîné ayant été pris, Mme de Barnevelt demanda audience à ce prince, pour le prier de lui accorder la grâce de son fils, parce qu'en qualité de stathouder il en avait le pouvoir. Ce prince ne refusa pas audience à cette dame, mais il n'eut point d'égard à sa prière et lui dit qu'il était surpris de la voir demander grâce pour son fils, elle qui ne l'avait point demandée pour son mari. La dame, sentant fort bien par ce compliment qu'elle n'obtiendrait rien, lui repartit *qu'elle n'avait pas demandé grâce pour son mari, parce qu'il était innocent, mais qu'elle la demandait pour son fils, parce qu'il était coupable*. Et elle se retira aussitôt.

⋊

Gratiarque, fort mauvais plaisant, sans le croire, étant un jour avec des dames se mit à vouloir railler de la métempsycose et dit *qu'il se ressouvenait d'avoir été le Veau d'or*. Une dame lui répliqua brusquement : *que depuis un si long temps, il n'en avait perdu que la doruré*.

⋊

Le Dante demandant à un bourgeois de Florence quelle heure il était, celui-ci lui répondit *qu'il était l'heure à laquelle les bêtes allaient boire*. Dante repartit aussitôt : *Que fais-tu donc ici, que n'y vas-tu?*

⁂

Un homme mal intentionné, voulant brouiller Platon avec un de ses disciples, lui dit que ce disciple avait tenu des discours désavantageux sur son maître. *Je n'en crois rien*, répliqua Platon, *et l'on aurait bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi soit assez lâche pour me décrier comme vous le dites.* Mais voyant que l'autre appuyait de grands serments ce qu'il avait avancé, il ajouta : *Il faut que j'aie effectivement les défauts dont vous me parlez, et celui que vous voulez me rendre suspect a jugé à propos qu'on m'en avertisse.*

⁂

L'empereur Frédéric voyant le Trésor du duc de Florence, lequel d'une condition médiocre était parvenu jusqu'à un si haut état et à tant de richesses, dit : *Oh! que cet homme a été obligé de souffrir de murmures et d'injures avant de devenir si riche!*

⁂

Comme on reprochait à Zeuzis qu'il mettait trop de temps à achever ses portraits, il répondit : *J'avoue que j'emploie un long temps à cela; mais aussi c'est pour longtemps que je les peins.*

⁂

Rabelais accompagnant un jour le cardinal du Bellay, lorsque cette Éminence s'en fut saluer le Pape, et voyant que ce cardinal se prosternait devant Sa Sain-

teté et baisait ses pieds, selon la coutume, il s'enfuit et tira la porte après lui. Le cardinal, étant revenu, lui reprocha l'affront qu'il lui avait fait et lui demanda qui l'avait obligé à faire cette sottise. *Comment*, répondit-il, *Monseigneur, voyant que vous qui êtes Cardinal, Prince, et mon maître, baisiez les pieds du Pape, n'avais-je pas raison de croire qu'il eût fallu que moi qui ne suis qu'un maraud auprès de vous, lui eusse baisé le derrière? Car il n'aurait pas été raisonnable qu'on m'eût traité de la même manière que vous.*

Cela fut rapporté au Pape, qui s'en offensa très fort, et Rabelais ayant fait après quelques autres plaisanteries qui déplurent à ce Pontife, il fut obligé de quitter Rome et de s'en retourner en France en très pauvre équipage et sans argent. Cette dernière circonstance était la plus sensible et l'embarrassait le plus ; mais son esprit le tira d'intrigue. Il était proche de Lyon, lorsqu'il s'avisa d'un plaisant stratagème, qui aurait été dangereux et peut-être funeste à tout autre qu'à lui. Il remplit sa valise de toutes sortes de guenilles qu'il trouva à la porte de Lyon. Il fut ensuite demander à la première auberge une chambre commode, mais qui fût à l'écart au fond du logis, et un petit garçon pour le servir, qui sût lire et écrire ; il se fit apporter de quoi boire et manger et dit à l'hôtesse : *Quoique vous me voyiez à pied et en mauvais équipage, je vous paierai mieux que personne.* Après cela, il se fit apporter de l'encre, et en attendant le petit garçon qu'il avait demandé, il fit plusieurs petits paquets et les emplit de cendres. Quand le petit garçon fut venu,

il lui fit écrire divers billets avec ces différentes adresses : sur l'un, *Poison pour le Roi;* sur l'autre *Poison pour la Reine;* sur le troisième, *Poison pour M. le Duc d'Orléans*... Il attacha sur chaque paquet un de ces billets, et dit au petit garçon, qui était fils de l'hôtesse : *Mon enfant, garde-toi bien de dire à ta mère ou à quelque autre personne la moindre chose de ce que tu viens de voir; car ma vie et la tienne en dépendent.* Après quoi, il mit tous ces paquets dans sa valise et se fit apporter le dîner. Pendant qu'il mangeait, le petit garçon s'en fut conter à sa mère tout ce qui s'était passé, ce qui alarma cette femme et elle courut aussitôt en informer la justice qui envoya arrêter Rabelais et s'assurer de sa valise après l'avoir interrogé. L'air bizarre et sombre qu'il affectait, le désordre où il était après la fatigue qu'il avait soufferte en chemin, et les réponses étranges qu'il donnait le rendaient fort suspect; car ce qu'il disait le plus souvent, c'était : *Gardez bien tout ce qui est dans ma valise et conduisez-moi devant le Roi, j'ai des choses surprenantes et de la dernière importance à lui dire.*

On prépara tout ce qui était nécessaire pour le voyage et Rabelais fut conduit à Paris, par le Prévôt et les sergents, qui le défrayèrent partout et le firent bien traiter. Étant arrivé à Paris, il fut conduit devant le Roi dont il était connu et qui lui demanda *où il avait laissé le cardinal du Bellay et qui l'avait mis dans ce chétif état?* Le Prévôt dit au roi le sujet de son voyage, montra la valise et ses paquets. Alors Rabelais avoua tout ingénument au Roi, ouvrit les prétendus paquets

de poison et convainquit tous ceux qui les virent que ce n'était que de la cendre. Rabelais fut aussitôt relâché et l'on se divertit fort à la cour; il n'y eut que les sergents de trompés et le Lieutenant criminel de Lyon qui avait fait tous les frais du voyage n'en fut point remboursé.

⁂

Voyant qu'on avait servi, au dîner du cardinal du Bellay dont il était le médecin, une lamproie rôtie, il frappa sur le bord du plat avec une baguette en disant : *dur à digérer*. Le cardinal, qui aimait sa santé et qui ne croyait rien de si pernicieux pour le corps, que de manger des viandes qui ne se digèrent pas aisément, fit enlever promptement la lamproie. Rabelais se la fit ensuite servir. Le cardinal voyant qu'il la mangeait lui dit : *Comment, vous avez dit que cette lamproie était dure à digérer et cependant vous en mangez? — Vous vous trompez, Monseigneur*, repartit Rabelais, *je parlais du plat sur lequel j'ai frappé et non pas de la lamproie.*

⁂

Des étudiants de Montpellier ayant fait quelques désordres dans la ville, qui attirèrent des plaintes à la Cour contre l'Université, on la priva d'une partie de ses libertés et privilèges. Rabelais, étant alors à Montpellier, participa au chagrin que cette nouvelle donna aux étudiants. Il alla à Paris se présenter en habit et en bonnet de docteur chez le chancelier du Prat. Le suisse, qui le prit pour un fou, lui ayant demandé ce

qu'il voulait, Rabelais répondit en latin, et comme le suisse n'y entendait rien, on fit venir un des officiers du chancelier qui savait cette langue; lorsque Rabelais l'entendit, il lui parla grec; on lui présenta un homme qui entendait parfaitement le grec, à qui le docteur parla hébreu, et si on lui parlait hébreu, il répondait en arabe, en syriaque, etc., de sorte qu'ayant épuisé la science de l'hôtel du chancelier, le chancelier demanda à le voir, et Rabelais l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui faisaient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétablissement de tous les privilèges qu'on leur avait ôtés.

⁂

Sa mort fut pareille à sa vie, car il conserva son humeur gaie jusqu'au moment qu'il expira. Le cardinal du Bellay sachant que Rabelais était fort malade, envoya un page pour s'informer de sa santé, il le fit entrer (c'était dans le temps qu'il recevait l'extrême-onction et que le prêtre était occupé à frotter ses pieds d'huile) et lui dit: *Dis à ton maître qu'il me faudra bientôt faire le voyage puisqu'on graisse mes bottes.* Un peu avant de mourir, il dit : *Tirez le rideau, la farce est jouée.*

⁂

Rabelais mourut à Paris en 1553. On lui fit cette épitaphe :

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais
Et vous aurez tous de quoi rire.

⁂

Un ambassadeur de Charles-Quint étant appelé à l'audience de Soliman, empereur des Turcs, s'avisa d'un très subtil expédient, au moment où il fut introduit, car voyant qu'il n'y avait point de siège pour lui et que ce n'était point par oubli, mais par orgueil qu'on le laissait se tenir debout, il enlevà son manteau et s'assit dessus avec autant de liberté que si c'eût été un usage établi de longue main, puis il exposa sa commission sans trouble et sans embarras. Soliman admirant également sa présence d'esprit et son assurance, au sortir de la chambre l'avertit de prendre son manteau qu'il oubliait. L'ambassadeur répondit avec gravité et douceur *que les ambassadeurs de l'Empereur son maître n'avaient pas coutume de porter leurs sièges avec eux.*

⁂

Des ambassadeurs d'Alexandre apportèrent un jour de grands présents de la part de ce prince à Phocien. *Pourquoi votre maître m'a-t-il envoyé ces présents?* leur dit Phocien. — *C'est parce qu'il vous estime le plus homme de bien d'Athènes*, répondirent-ils. — *Qu'il me laisse donc être tel qu'il me croit,* leur répliqua Phocien.

⁂

Darius, roi de Perse, envoyant aussi de grands présents à Épaminondas, ceux qui les lui portèrent reçurent cette réponse: *Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est pas*

nécessaire qu'il achète mon amitié, et s'il a d'autres sentiments, il n'est pas assez riche pour me corrompre.

⁂

Les Samnites ayant envoyé des députés avec de grands présents à Curius Dentatus, ceux-ci le trouvèrent assis auprès du feu sur un méchant siège, mangeant un fort maigre dîner dans un plat de bois. A peine eurent-ils commencé à lui parler de ce qu'ils lui venaient présenter de la part des Samnites, qu'il les interrompit : *Hé! de quoi vous avisez-vous de vous charger d'une telle commission? Remportez votre argent avec vos autres présents, et faites savoir à ceux qui vous envoient que Curius aime mieux commander aux riches que d'être riche lui-même et vous ressouvenir enfin qu'il est encore plus mal aisé de me corrompre que de me vaincre en bataille rangée.*

⁂

Xerxès ayant dit à Léonidas que, s'il voulait traiter avec lui, il le ferait Roi de toute la Grèce : *J'aime mieux,* répondit-il, *mourir généreusement pour ma Patrie que d'y régner injustement.*

⁂

Quelqu'un apportant, un jour, au philosophe Timon, deux coupes d'argent, l'une pleine de pièces d'or, l'autre de pièces d'argent, afin qu'il lui rendît service dans une affaire importante, Timon se prit à sourire et lui demanda : *Qu'aimez-vous mieux, m'avoir pour ami, ou pour mercenaire?* L'autre ayant répondu : *Pour ami...*

— *Eh! bien,* lui dit Timon, *remportez donc tout à l'heure ces présents avec vous.*

⋊

Don Juan, Roi de Portugal, assistant au jugement d'un procès criminel, comme les voix se trouvèrent partagées et qu'on lui demandait la sienne, il dit à ceux qui avaient opiné pour la mort : *Vous avez équitablement fait en condamnant cet homme et je voudrais que les autres vous eussent suivis, mais cependant je l'absous, afin qu'il ne soit pas dit que pour la seule voix du Roi, on ait fait mourir un sujet.*

⋊

Stratonicus pour se moquer d'un médecin en faisait l'éloge en disant *qu'il ne faisait pas longtemps languir ses malades, mais qu'il les délivrait promptement de leurs maux.*

⋊

Un bossu s'étant moqué de Léon Bisanti qui avait mauvaise vue, celui-ci repoussa la raillerie par ces mots : *Tu portes sur ton dos la vengeance du reproche que tu me fais de l'imperfection de mes yeux.*

⋊

Deux cardinaux étant venus voir le fameux peintre Raphaël d'Urbin, ils s'attachèrent particulièrement à l'un de ses tableaux où saint Pierre et saint Paul étaient représentés. Après qu'ils eurent regardé assez long-

temps ce tableau, ils lui dirent qu'il leur avait fait le visage trop rouge, à quoi Raphaël répondit : *Messeigneurs, cela ne doit point vous surprendre, car je les ai peints comme ils sont dans le Ciel, et cette rougeur ne leur vient que de la honte qu'ils ont de voir pour gouverner l'Église des successeurs tels que vous.*

⁂

Un ambassadeur de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne, Jacques Ier, dans une audience qu'il eut de ce prince, montra dans ses manières d'agir tant de vivacité et de feu et avait l'air si éveillé, que le Roi demanda après l'audience à lord Bacon, garde des sceaux, ce qu'il pensait de l'ambassadeur de France. Il répondit que *c'était un grand homme bien fait. — Mais,* reprit le Roi, *quelle opinion avez-vous de sa tête? Est-ce un homme qui soit capable de bien remplir la charge d'ambassadeur? — Sire,* répondit Bacon, *des gens de grande stature ressemblent à des maisons de quatre ou cinq étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé.*

⁂

La Reine Élisabeth, faisant la visite ordinaire de ses provinces, voulut voir la maison qu'avait à Redgrave le même garde des sceaux Bacon. Après qu'elle l'eut bien considérée : *Monsieur le Chancelier,* lui dit-elle, *quelle petite maison avez-vous ici! — Madame,* répondit Bacon, *ma maison est assez grande pour moi; mais c'est Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

⋊

Phylarque entendant un jour raisonner un présomptueux qui voulait passer pour un grand poète, bien qu'il ne fût qu'un ignorant, et remarquant que son chapeau était tout couvert de graisse, il ne put s'empêcher de lui dire : *Les Muses donnent des couronnes de lauriers aux poètes ; mais elles vous en ont donné une de marmiton.*

⋊

Théophraste parle d'un vieillard qui s'était fardé et raconte qu'Archidamus, avocat plaidant contre lui devant le Sénat de Lacédémone, dit *qu'il ne fallait pas croire un homme qui portait le mensonge sur le front.*

⋊

Louis XII apprenant que quelques Béarnais se vantaient avec beaucoup d'orgueil de leur ancienne noblesse, eux qui étaient des lâches et des paresseux, dit d'un ton railleur *qu'une seule épée suffisait à dix de ces gentilshommes.*

⋊

L'Empereur Charles-Quint s'exposant trop au canon des ennemis dans une bataille, quelqu'un le pria de se retirer ; il lui répondit avec une tranquillité merveilleuse et une liberté d'esprit enjoué, malgré le péril où il se trouvait *A-t-on : jamais vu qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet de canon ?*

⁂

Le jour où Thomas Morus fut décapité, un barbier lui demandant *s'il ne lui plaisait pas qu'on lui coupât les cheveux : — Mon ami*, lui dit-il, *j'ai à t'avertir que le Roi et moi avons un procès pour ma tête, et que je ne veux point faire de dépense pour elle jusqu'à ce que le différend en soit vidé.*

⁂

Étant conduit sur l'échafaud, il avait déjà mis la tête sur le billot, lorsqu'il remarqua que sa barbe était étendue de telle manière qu'on la lui aurait coupée en l'exécutant ; il se tourna vers le bourreau et le pria de l'accommoder sur le billot, et le bourreau lui demandant pourquoi il craignait pour sa barbe quand il allait lui couper la tête, Morus répondit : *Il n'importe pas beaucoup pour moi, mais il importe pour toi afin que l'on puisse dire que tu entends fort bien ton métier, car l'arrêt porte que tu dois couper ma tête et non pas ma barbe.*

⁂

Testamène, après avoir été condamné à mort par les Ephores, ne cessait de rire et quelqu'un qui trouvait ce rire hors de saison lui demanda *s'il avait du mépris pour les lois de Sparte. — Non*, dit-il, *mais j'ai de la joie d'avoir été condamné à une amende que je puis payer moi-même sans rien emprunter.*

⁂

Cicéron se moqua un jour finement d'une vieille dame qui se dérobait quelques années. Il dînait en compagnie et cette dame venant à parler de son âge soutint qu'elle n'avait que quarante ans. Sur quoi un des amis de Cicéron lui ayant dit à l'oreille qu'elle était beaucoup plus âgée qu'elle ne disait, Cicéron répondit : *Qu'y feriez-vous? J'aurais tort de ne pas la croire. Voilà plus de dix ans qu'elle me dit toujours la même chose!*

⁂

Une autre fois que quelqu'un se faisait aussi plus jeune qu'il n'était : *Quand nous étudiions ensemble,* lui dit Cicéron, *tu n'étais donc pas encore au monde?*

⁂

Le défaut de mémoire est la plus commune infirmité des vieillards. Il disait agréablement à ce sujet : *J'ai bien connu des vieillards, mais je n'en ai pas vu un seul qui eût oublié l'endroit où il avait caché son trésor.*

⁂

Passant un jour devant la maison d'Ausidius qui ne sortait jamais de sa chambre et qui passait sa vie dans l'oisiveté, il dit : *Ausidius est enterré ici.*

⁂

César s'étant démis du Consulat en faveur de Fabius et de Trébontus, et le premier étant mort le dernier

jour de l'année, Caninius fut mis en sa place pour les quelques heures qui restaient. Ce qui donna lieu à Cicéron de dire agréablement : *Caninius a été si vigilant, qu'il n'avait pas fermé l'œil pendant tout le temps de sa charge.*

⁂

Cicéron voyant entrer son gendre Dolabella, qui était fort petit, avec une longue épée à son côté, lui dit : *Qui a attaché mon gendre à cette épée?*

⁂

Après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, un certain Nonius vint dire, pour consoler le peuple romain, qu'il ne fallait point se désespérer, parce qu'ils avaient encore sept aigles qui étaient les enseignes des légions : *Tes avis seraient bons pour nous réjouir,* répondit Cicéron, *si nous avions la guerre contre les geais.*

⁂

Métellus fit mettre un corbeau de pierre sur le tombeau de Diodore, son maître de rhétorique ; là-dessus Cicéron dit : *Comme Diodore a plutôt appris au volage Métellus à voler qu'à bien dire, il en a reçu une récompense convenable au service qu'il lui avait rendu.*

⁂

Un jeune homme, accusé d'avoir fait mourir son père par un gâteau empoisonné, menaçait Cicéron

qu'il l'accablerait d'injures et le décrierait partout : *J'aime encore mieux cela*, lui dit-il, *qu'un gâteau de votre main.*

⁂

César, ayant terminé la guerre à son avantage, fit redresser les statues de Pompée. Cicéron dit à ce sujet *que César en relevant les statues de Pompée avait affermi les siennes.*

⁂

Ventinius n'ayant occupé le Consulat que peu de jours, Cicéron dit : *Il est arrivé un grand miracle dans l'année de Ventinius, parce que durant qu'il a été consul il n'y a eu ni hiver, ni été, ni automne, ni printemps.*

⁂

Un autre consul n'ayant occupé cette charge que six heures l'après-midi, Cicéron plaisanta en ces termes : *Nous avons eu un Consul si rigide que, pendant son consulat, personne n'a dîné, ni soupé, ni dormi.*

⁂

Comme on le raillait de ce qu'à l'âge de soixante ans, il se mariât avec une jeune fille, il répondit : *Demain elle sera femme.*

⁂

Appius Claudius, plaidant une cause, commença par la prière que lui avait faite son ami de la bien plaider

et d'y faire valoir son éloquence et sa bonne foi : *Est-il possible*, lui dit Cicéron, *que vous ayez eu la dureté de ne rien faire de ce que votre ami vous avait prié!*

⁂

Quand M. d'Aubigny sortit de Gaëte pour se retirer en France, abandonnant le royaume de Naples aux Espagnols, Gonsalve, vice-roi de ce royaume, lui fournit des chevaux et autres choses nécessaires pour faire son retour en France, ainsi qu'il avait été convenu dans l'acte de capitulation. M. d'Aubigny, que le changement des affaires ne décourageait point, lui dit : *Faites-nous avoir de bons chevaux pour aller et pour revenir. — Revenez quand il vous plaira*, répondit Gonsalve, *vous nous trouverez toujours prêts à vous faire de pareilles civilités.*

⁂

La Duchesse d'Aiguillon se plaignit un jour à la Reine que Mme de Saint-Chaumont lui avait reproché qu'elle avait eu cinq ou six enfants du cardinal de Richelieu, son oncle. M. de Charost prit la parole ; *Eh! quoi, madame, ne savez-vous pas bien que de tout ce qui se dit à la Cour, il n'en faut croire que la moitié?*

⁂

Le tailleur du Roi Henri IV lui montrant un jour un livre rempli de quelques règlements qu'il avait composés sur l'État et sur le gouvernement, le Roi appela

un de ses officiers et lui dit : *Qu'on me fasse venir tout à l'heure mon chancelier pour me faire un habit, puisque mon tailleur veut me faire des règlements.*

⁂

M. de la Vieuville fut fait cordon-bleu par la faveur de M. de Nevers qui prenait intérêt à sa fortune. Henri IV se défendit tant qu'il put, mais à la fin, pressé par M. de Nevers, il le lui accorda. Lorsqu'on mettait le collier de l'Ordre aux chevaliers, ils disaient *Domine, non sum dignus* (Seigneur je n'en suis pas digne). Lorsque M. de la Vieuville répéta ces paroles, selon le formulaire : *Je le sais bien,* répondit le Roi ; *aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prières de mon cousin de Nevers.*

⁂

Grillon, colonel du régiment des Gardes, qu'on nommait le Brave, n'étant point payé de ses appointements, dit à Henri IV : *Je n'ai que trois mots à vous dire, Sire.* — *Dis-les,* dit le Roi. — *Les voici : Congé ou argent.* — *Et moi,* lui repartit le Roi, *j'ai ces quatre à répondre : ni l'un, ni l'autre.*

⁂

Un président normand lui faisant une harangue et étant demeuré court, Henri IV dit à ses courtisans : *Il n'en faut point être surpris, les Normands sont sujets à manquer de parole.*

⁂

Jouant à la paume avec le marquis de Rony et ce marquis ayant fait un beau coup, Henri IV s'écria : *Voilà un coup de Roi.* — *Oui, Sire,* lui répondit Rony, *si l'on ôtait l'n de mon nom.* — *Ventre-saint-gris*, reprit le Roi, *je serais bien fâché qu'on en fît de même du mien; car on m'appelle le Roi de France et de Navarre, et l'on me nommerait Roi de France et avare.*

⁂

Visitant un jour le jardin de Fontainebleau avec le duc d'Épernon, il se plaignit au jardinier de ce qu'il y avait quelques plates-bandes mal semées. — *C'est, Sire,* répondit le bonhomme, *parce qu'il ne peut rien prendre dans cet endroit.* — *Mon ami,* repartit le Roi en regardant le duc d'Épernon, *semez-y des Gascons, ils prennent partout.*

⁂

Le duc de Bouillon lui reprochant d'avoir changé de religion : *Non, mon cousin,* lui dit-il, *je n'ai point changé de religion, j'ai seulement changé d'opinion.*

⁂

Et comme le cardinal du Perron était présent, il lui ordonna de faire un écrit pour le justifier. Le cardinal ne se pressa guère de l'achever, et quand le Roi lui demandait de temps en temps où en était son livre, il répondait toujours *qu'il attendait quelques manuscrits de*

Rome avant qu'il pût l'achever. Il arriva un jour que le Roi prit ce cardinal avec lui pour voir ses ouvriers qui travaillaient au Louvre et les nouveaux bâtiments qu'il y faisait faire ; et comme ils passaient dans un coin où l'on avait commencé de bâtir dès longtemps, mais qu'on avait laissé inachevé, le Roi demanda à l'un de ceux qui avaient la direction des ouvrages *pourquoi l'on n'avait pas achevé de bâtir? — Sire*, répondit-il, *c'est parce qu'il manque quelques belles pierres. — Non, non*, repartit le Roi en regardant le cardinal, *c'est qu'il vous manque des manuscrits de Rome*.

⁂

Il avait plusieurs fois fait défense par tout le royaume de porter de l'or ou de l'argent sur les habits, mais voyant que les édits à ce sujet n'avaient de force que pendant cinq ou six mois au plus, et qu'après ce temps-là ces défenses étaient oubliées, il fit enfin celui-ci, qui fut exécuté avec toute la rigidité possible : *Nous défendons expressément à tous nos sujets, de quelque qualité et condition qu'ils puissent être, dans tous les lieux et terres de notre obéissance, de porter de l'or ou de l'argent sur leurs habits, de quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit. Exception faite pourtant aux femmes de joie et aux filous, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire honneur de donner notre attention à leur conduite*. Quoiqu'il y eût un mois de terme du jour de la publication de cet édit, pour donner le temps de faire faire d'autres habits, le lendemain, personne n'en osa porter, tant on eut peur de passer pour privilégié

⁂

Rencontrant dans son palais quelqu'un qui ne le connaissait point, il lui demanda *à qui il appartenait?* Et celui-ci lui ayant répondu *à moi-même*, il lui dit : *Ventre-saint-gris, vous appartenez à un sot maître.*

⁂

Visitant un jour son arsenal, un seigneur lui demanda *si l'on pouvait trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'ils voyaient là.* — *Ventre-saint-gris*, répondit le Roi, *je n'ai jamais trouvé de meilleurs canons que ceux de la messe.*

⁂

Apprenant qu'un médecin fameux avait quitté la religion réformée et embrassé la romaine, il dit au duc de Sully : *Mon ami, il faut que la religion réformée soit bien malade, puisque les médecins l'abandonnent.*

⁂

Un homme qui mangeait autant que six se présenta à lui dans l'espérance que le Roi donnerait de quoi entretenir un si beau talent. Le Roi lui demanda *si ce qu'on disait de lui était vrai et qu'il mangeât autant que six?* — *Oui, Sire*, répondit-il. — *Et tu travailles à proportion?* ajouta le Roi? — *Sire*, répliqua-t-il, *je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge.* — *Ventre-*

saint-gris, dit le Roi, *si j'avais six comme toi dans mon royaume, je les ferais pendre, de tels coquins l'auraient bientôt affamé!*

⁂

Comme il faisait son entrée dans une ville à deux heures après midi, il reçut des députés et des magistrats qui le venaient complimenter; celui qui devait porter la parole aussitôt l'arrivée du Roi, dit : *Quand Alexandre le Grand partit pour conquérir l'Asie...* Le harangueur s'arrêta là et puis il reprit : *Alexandre le Grand..., le Grand Alexandre...*, et demeura tout court, sans pouvoir ajouter une seule parole; ce que le Roi, qui était encore à jeun, ayant remarqué, lui dit : *Oui, mon ami, quand Alexandre le Grand partit pour conquérir l'Asie, il avait dîné et moi je suis encore à jeun.* Et ayant dit cela, il continua son chemin vers la maison de ville où on lui avait apprêté un magnifique dîner.

⁂

Étant au siège d'Amiens, il envoya ordre au comte de Soissons, qui avait 100 000 livres de pension de la couronne, de le venir rejoindre avec autant de troupes qu'il en pourrait rassembler. Mais le comte répondit *qu'il était vieux et infirme, et que ses biens étaient diminués, les guerres précédentes l'ayant épuisé, en sorte que tout ce qu'il pouvait faire dans cette conjoncture pour Sa Majesté, c'était de prier Dieu pour elle.* — *Est-ce là,* dit Henri IV, *la réponse de mon cousin de Soissons? On dit que la prière sans le ieûne est de nulle efficacité. Ventre-*

saint-gris, je le ferai donc aussi bien jeûner que prier; je ne lui paierai pas un sou de ses 100 000 livres de pension.

⁂

Gonsalve Ferdinand de Cordoue après une bataille, étant au bord de la mer, vit approcher trois vaisseaux remplis de soldats. Sur la proue de l'un d'eux se trouvait un cavalier armé qui s'était absenté pour ne pas se trouver dans un combat. Un seigneur lui demanda *qui était ce cavalier*. — *C'est*, répondit Gonsalve, *saint Elme qui paraît toujours sur mer après la tempête.*

⁂

Ce même capitaine, sur le point de livrer bataille aux Français, tomba de cheval, et comme quelques-uns de ceux qui se trouvaient auprès de lui dirent que c'était un mauvais présage, il répondit : *Au contraire, ne craignez rien, c'est un signe que la terre nous veut favoriser, puisque nous nous embrassons.*

⁂

Quelques gentilshommes admiraient la vivacité et la perfection de l'esprit de Pic de la Mirandole, qui pour lors n'avait pas encore terminé la neuvième année de son âge; un vieillard leur dit en présence de ce jeune seigneur : *Quand les enfants ont tant d'esprit dans leur tendre jeunesse, ils deviennent extrêmement stupides lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé.* — *Si ce que vous dites est*

vrai, repartit le jeune enfant, *il faut que vous ayez eu un excellent esprit dans votre jeunesse.*

⁂

Le comte Louis de Canosse, évêque de Bajusse, avait à Rome une belle argenterie; on y voyait plusieurs pièces d'un ouvrage exquis et embellies de figures étrangères d'un travail si merveilleux qu'il semblait en les voyant qu'on eût devant les yeux les choses mêmes qu'elles représentaient. Entre autres pièces, il y avait un gobelet dont l'anse était faite en forme de tigre. Un gentilhomme connu du prélat envoya un jour un page le prier de lui prêter pour peu de temps cette pièce si rare, feignant d'en vouloir faire une pareille. Mais comme il le garda plus de trois mois, l'évêque envoya le reprendre. Peu après le même gentilhomme envoya encore pour emprunter une salière qui avait la forme d'une écrevisse. L'évêque alors fit appeler le page et lui dit avec un sourire railleur : *Allez et rapportez à votre maître que si le tigre, de tous les animaux le plus agile, a été trois mois à me retourner, je crains que l'écrevisse, qui est le plus lent, mette autant d'années. Que votre maître m'en dispense donc, s'il lui plaît.*

⁂

Le poète Saint-Amant se trouva un jour dans une compagnie où il rencontra un homme qui avait les cheveux noirs et la barbe blanche, et comme cette différence paraissait assez bizarre à la compagnie et que chacun en demandait la raison, Saint-Amant se retourna

vers cet homme et lui dit : *Apparemment, monsieur, vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.*

⁂

Le jeune marquis de Tierceville ne paraissait pas avoir autant d'esprit qu'il en avait en effet. Un de ces agréables qui prétendent, par des manières libres et beaucoup de babil, usurper une réputation d'esprit dans le monde, le mena un jour chez une dame de condition dont il était connu et lui dit en entrant : *Madame, je vous présente M. le marquis de Tierceville qui n'est pas aussi sot qu'il en a la mine.* Ce marquis, sans se déconcerter répondit d'abord : *Madame, c'est la différence qu'il y a de monsieur à moi.*

⁂

L'Empereur Charles-Quint voulant un jour refuser quelque chose à un seigneur espagnol qui ne possédait que peu de terres situées sur les frontières du Portugal, Dom Frances, bouffon de ce prince, lui dit : *Que Votre Majesté lui accorde plutôt ce qu'il demande afin qu'il n'ait point sujet de mécontentement et n'ait pas la pensée de charger ses terres dans un mouchoir et de passer en Portugal.*

Un président d'une assemblée souveraine de Hollande buvait beaucoup et s'occupait très exactement de ses affaires. Il était tous les jours de grand matin à

l'assemblée pour examiner et préparer ce qui devait être fait. Le prince d'Orange, qui l'aimait, ne put un jour s'empêcher de l'avertir de sa crainte que l'un et l'autre excès n'abrégeassent sa vie, et en le quittant il ajouta : *Baron, baron, prenez garde, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. — Eh! je n'ai rien à craindre*, repartit le baron, *ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin.*

⁂

Barbin, fameux libraire, s'était fait une fête de donner à dîner à Despréaux dans une petite maison de campagne, de laquelle il faisait tous ses délices. Après dîner, il le mena admirer son jardin qui était fort orné, mais très petit comme la maison. Despréaux, après en avoir fait le tour, appelle son cocher et lui ordonne de mettre promptement ses chevaux à son carrosse. *Eh! pourquoi donc*, lui dit Barbin, *voulez-vous vous en retourner si vite? — C'est*, répondit Despréaux, *pour aller prendre l'air à Paris.*

⁂

M. de la Feuillade ayant été blessé à la tête d'un coup de mousquet en 1655, au siège de Landrecies, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil lui dirent que le coup était dangereux et qu'on voyait sa cervelle. *Ah! parbleu*, dit-il, *messieurs, prenez-en un peu et l'envoyez dans un linge au cardinal Mazarin, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai point.*

⁂

Marc-Antoine Muret de Limoges, qui avait l'esprit vif, ne pouvait faire garder le respect à ses écoliers quand ils l'interrompaient et faisaient du bruit, qu'en leur disant quelque mot piquant. L'un d'eux ayant un jour apporté en classe une cloche, se mit à sonner pendant l'explication. *Vraiment*, dit Muret sans s'émouvoir, *j'aurais été bien surpris si, dans ce tas de bêtes, il ne s'était trouvé un bélier avec sa cloche pour conduire le troupeau.*

⁂

Le bouffon de la Reine Élisabeth d'Angleterre ayant un jour parlé trop librement, l'entrée de la Cour lui fut interdite. La première fois qu'il y parut, après avoir été remis en grâce, la Reine lui dit : *Eh! bien, viens-tu encore contrôler mes actions? — Non! madame*, répondit le bouffon, *je n'aurai plus l'indiscrétion de dire à la Cour des choses dont toute la ville parle.*

⁂

Le comte de Grammont trouva un jour deux de ses valets qui se battaient à l'épée. Il leur ordonna de finir leur combat ; ils lui obéirent ; il voulut savoir le sujet de la querelle. Ils se défendirent longtemps en refusant de le dire. Cependant il leur arracha leur secret et apprit qu'ils lui avaient volé cinq louis et que la querelle venait de ce que l'un d'eux en voulait avoir trois. Le comte en tira un de sa poche qu'il donna à celui

qui n'en avait que deux, leur disant : *Vous êtes de grands marauds de vous égorger pour un louis !*

⁂

M. Martinon, avocat, était fort noir ; il fit faire son portrait par le peintre Lagoux d'Angers et le laissa fort longtemps chez ce peintre sans le retirer. Lagoux lui dit un jour : *Monsieur l'avocat, je vous prie de venir retirer votre portrait, parce que l'hôte de la Tête Noire me prie chaque jour de le lui vendre.* L'avocat, à qui cette nouvelle ne plut aucunement, ne manqua point de le venir prendre afin de n'être pas exposé à voir sa figure servir d'enseigne.

⁂

La comtesse de la Suze, si fameuse par ses beaux vers, était protestante et femme d'un mari protestant ; et ils avaient l'un pour l'autre une aversion très parfaite qui les obligea à se séparer. La comtesse se convertit au catholicisme. Un protestant de ses amis lui demanda le motif de sa conversion. *C'est*, répondit-elle, *afin de ne pas me trouver avec mon mari en l'autre monde pas plus qu'en celui-ci.*

⁂

Turenne ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne trouva ses troupes en si mauvais état qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats et pour remonter la cavalerie. Ce qu'il a fait plus d'une fois, quoiqu'il n'eût pas 40 000 livres de rente de

sa maison. Il ne voulut jamais accepter les sommes considérables que ses amis lui offraient, ni rien prendre à crédit chez les marchands, de peur, disait-il, que s'il venait à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Au temps où il commandait en Allemagne, une ville neutre croyant que l'armée du Roi allait de son côté, fit offrir à ce général cent mille écus pour l'engager à prendre une autre route, et pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourrait coûter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu l'intention de passer par cette ville.*

⁂

Un soldat romain avait un procès. Il pria Auguste de le protéger; l'Empereur lui donna un de ses courtisans pour le conduire chez les juges. Le soldat fut assez hardi pour dire à Auguste : *Je n'en ai pas, Seigneur, usé de la sorte à votre égard, quand vous étiez en péril dans la bataille d'Actium ; moi-même j'ai combattu pour vous.* En disant ces mots il découvrit les blessures qu'il avait reçues. Ce reproche toucha tellement Auguste qu'il alla lui-même défendre la cause de ce soldat.

⁂

L'amiral de Châtillon étant allé entendre la messe dans l'église des Pères Jacobins le jour de Saint-Dominique, un pauvre vint lui demander l'aumône dans le temps qu'il était le plus occupé à ses prières ; il fouilla dans sa poche et donna à ce pauvre un grand nombre

de pièces d'or sans les compter et sans y faire réflexion. Cette grosse aumône éblouit le pauvre, qui en demeura tout surpris ; il était fort homme de bien, comme il parut par ce qu'il fit ; il attendit M. de Châtillon à la porte de l'église, et quand il vint à sortir : *Monsieur*, lui dit-il, en lui montrant ce qu'il avait reçu de lui, *je ne sais si vous avez eu l'intention de me donner une si grande somme, mais si cela n'est point, je ne veux pas en profiter.* Ce procédé surprit l'amiral qui, regardant le pauvre avec admiration, lui dit : *Mon dessein n'était pas de vous donner tout ce que vous me montrez ; mais puisque vous avez eu la générosité de vouloir me le rendre, j'aurai bien celle de vous le laisser.*

⁂

M. du Châtelet sollicitait avec chaleur la grâce du duc de Montmorency. Le Roi lui dit un jour : *Je pense que vous voudriez avoir perdu un bras pour sauver le duc de Montmorency.* — *Sire*, répondit M. du Châtelet, *je voudrais avoir perdu mes deux bras comme étant inutiles au service de Votre Majesté, et pouvoir sauver quelqu'un qui vous a gagné tant de batailles. Ce n'est pas l'intérêt, Sire, c'est l'amitié qui implore votre miséricorde.*

⁂

Pendant qu'on achevait de bâtir le Pont-Neuf, un jour que les entrepreneurs devaient faire ensemble un grand festin, ils virent un homme qui toisait le pont sans rien dire à personne. Ils le crurent connaisseur et le prièrent à dîner. (Le pauvre misérable avait besoin

d'une telle réparation à son ventre, car il y avait deux jours qu'il n'avait rien mangé). Après le dîner, ils lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il avait quelque pensée sur leur ouvrage et qu'il pouvait le perfectionner. *Je songeais*, leur dit-il, *que vous avez fort bien fait de prendre ce pont par la largeur de la rivière; car si vous l'aviez pris par la longueur vous n'en seriez jamais venus à bout.*

⁂

Diogène vint à Chéronée lorsque l'armée de Philippe y était ; il fut pris par ses soldats et conduit au Roi, qui, ne le connaissant pas, lui dit que sans doute il était un espion : *Tu as raison*, répondit Diogène, *je suis venu en ce lieu pour considérer ta folie qui fait que, non content du royaume de Macédoine, tu cherches, au péril de ta vie et de ton royaume, à usurper les provinces de tes voisins*. Le Roi, admirant la hardiesse de cet homme, commanda qu'on le mît en liberté.

⁂

Le chevalier Bayard, assiégé dans Mézières par le comte de Nassau, refusa de se rendre, quoiqu'il fût abandonné par la plus grande partie de sa garnison. *Je ne sortirai jamais d'une place*, disait-il, *que mon Roi m'a confiée, qu'en passant par un point fait des corps des ennemis*. Le comte fut obligé de lever le siège.

⁂

M. Acard, vrai philosophe, était insensible à tout. Il jouissait de 12 000 livres de rente, et cependant il ne

jouissait de rien. Il était si mal habillé qu'on le prenait pour un pauvre. Il s'était fait une loi de ne point s'emporter pendant sa vie ; et on ne s'est jamais aperçu d'aucune aigreur de sa part qu'en l'occasion suivante : un jour d'hiver qu'il se chauffait chez l'abbé Bourdelot et qu'on parlait de la mort de M. de Turenne, un fanfaron eut l'insolence d'insulter le pauvre Acard en disant : *Faut-il qu'un Turenne soit mort et qu'un Acard soit encore au monde !* Le bonhomme lui répondit : *Si les grands hommes achèvent leur carrière plus tôt que les autres, je vous réponds que vous ne serez au bout de la vôtre qu'à la fin des siècles.* Voilà le seul ressentiment que ce philosophe fit paraître pendant sa vie.

⁂

Malherbe avait un grand mépris pour les hommes en général, et après avoir fait le récit de Caïn et de la mort de son frère Abel, il disait : *Voilà un beau début. Ils n'étaient que trois ou quatre au monde et l'un d'eux va tuer son frère !*

⁂

Il régnait dans toutes les manières de Malherbe une certaine bizarrerie qu'on lui passait en faveur de son mérite; il était assez mal logé et n'avait que sept à huit chaises de paille, et, comme il était fort visité de ceux qui aimaient les belles-lettres, quand les chaises étaient toutes remplies, il fermait la porte par dedans sa chambre et si quelqu'un venait à frapper, il lui criait : *Attendez, il n'y a plus de chaises.*

⁂

La Reine Marie de Médicis avait demandé bien des fois à voir Mme de Bautru. Un jour elle dit à M. de Bautru qu'elle voulait à toute force qu'il la lui amenât. M. de Bautru, qui s'en était défendu tant qu'il avait pu, lui promit de la lui présenter après le dîner, *mais il est bon*, lui dit-il, *que je prévienne Votre Majesté que Madame est incommodée de l'oreille et que ce n'est qu'à force de crier qu'on peut se faire entendre en lui parlant. Allez*, lui dit la Reine, *je parlerai fort haut.* Il s'en alla chez lui annoncer à sa femme que la Reine voulait la voir absolument et l'avertit en même temps de parler fort haut : *parce que, lui dit-il, Sa Majesté a bien de la peine à entendre, malgré qu'on crie de toutes ses forces.* Il conduisit donc son épouse au Louvre. La Reine ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'elle commença à crier à pleine tête. Mme de Bautru continuait sur le même ton. Le Roi et quelques princes qui avaient été avertis de cette comédie riaient de tout leur cœur. A la fin, la Reine, qui s'en aperçut, dit à Mme de Bautru : *N'est-il pas vrai, madame, que Bautru vous a fait croire que j'étais sourde?* — Ce que Mme de Bautru lui avoua. *Ah! le méchant,* continua la Reine, *il m'avait dit la même chose de vous.*

⁂

Un criminel condamné à la mort, sur le cautionnement d'un de ses amis qui demeura en sa place, sortit de prison pour aller régler quelques affaires; il revint

aussitôt qu'il les eut achevées. Denis le Tyran, surpris de l'assurance de l'un et de la fidélité de l'autre, pardonna au criminel. *En reconnaissance de ma grâce*, lui dit le Tyran, *je vous conjure de me recevoir pour votre troisième ami.*

⁂

Argesilaü pour jouer avec ses enfants marchait à califourchon sur un bâton ; un de ses amis le trouvant en cette posture en témoigna de la surprise, mais ce Roi lui dit : *Je te prie en grâce de ne rien dire à personne de ce que tu vois jusqu'à ce que tu aies des enfants.*

⁂

Le maréchal de Grammont étant en voyage se trouva indisposé, il commanda qu'on lui fit venir un chirurgien pour le saigner. Le disciple de saint Côme vint promptement à de tels ordres et se mit en devoir de faire sur M. de Grammont cette opération facile, mais à laquelle ce seigneur ne pouvait se résoudre. Un officier qui était à la suite du maréchal ne put s'empêcher de lui dire : *Peut-être que Monseigneur craint la saignée?* — *Point du tout, vous vous trompez, ce n'est*, répondit M. de Grammont, *point la saignée que je crains, mais le Seigneur.*

⁂

Les donneurs de commissions doivent commencer pas remettre l'argent nécessaire pour les faire, s'ils

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS

veulent qu'on les exécute. C'est ce que fit comprendre d'une manière fine et agréable Piovano Ariotto. S'embarquant pour Lisbonne, il fut prié par nombre de ses amis de leur faire diverses emplettes; ils lui donnèrent des mémoires, mais il n'y en eut qu'un qui s'avisât d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il lui demandait. L'Ariotto employa l'argent de cet ami conformément à son mémoire, et n'acheta rien pour tous les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent en foule pour savoir si leurs ordres avaient été exécutés, mais le curé leur dit : *Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le pont du vaisseau, à dessein de les mettre en sûreté, mais un vent impétueux s'élevant tout à coup, je les vis à regret emporter dans la mer et pour comble de malheur il me fut impossible de me souvenir du contenu desdits mémoires. — Cependant*, lui dit un d'entre eux, *vous avez fait la commission d'un tel. — Il est vrai,* répliqua Piovano, *mais c'est parce qu'il avait enveloppé dans son mémoire un nombre de louis, dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec les vôtres qui étaient légers, unique cause qui fait que je me suis rappelé ce qu'il m'avait demandé.*

⁂

Henri IV aimait les impromptus. Il rencontra un ecclésiastique à qui il dit : *D'où viens-tu? où vas-tu? que demandes-tu?* L'ecclésiastique répondit sur-le-champ : *De Bourges, à Paris, un bénéfice. — Tu l'auras,* répliqua ce prince.

⋊

M. de Vivonne, qui fit l'expédition de Messine, écrivit de cette ville au Roi. Il finissait la lettre par ces mots : *Nous avons besoin ici de 10000 hommes.* Il donna sa lettre à cacheter à Duterron, intendant d'armée, qui eut la malice, après ces derniers mots, d'y ajouter : *et d'un général.*

⋊

Le philosophe Demonax, interrogé un peu avant de mourir sur la façon dont il désirait être enseveli, répondit : *Mes amis, ne vous mettez point en peine de cela.* Un de ses amis bien étonné de cette réponse lui dit : *Mais seriez-vous content que votre corps servît de pâturage aux corbeaux et aux chiens ? — Pourquoi non?* répliqua Demonax. *Est-ce une si grande faute qu'ayant cherché à faire du bien aux hommes durant ma vie, mon corps en fasse aux bêtes après ma mort ?*

⋊

Andreas Martineus, Italien, était un des plus excellents peintres de son temps ; il reçut ordre du Pape de peindre les quatre vertus cardinales avec les vices opposés. N'ayant pas été payé comme il l'attendait de son travail, il demanda au Pape s'il voulait lui permettre de mettre un huitième péché mortel dans son tableau, savoir : l'Ingratitude, qui règne si fort dans le monde. Le Pape, se sentant piqué par ce mot, dit : *J'y*

consens, pourvu que vous y ajoutiez une cinquième vertu, savoir : la Patience.

⁂

Domitius, que Scipion donna à son frère pour être son lieutenant, pressé par ses officiers de livrer bataille aux ennemis, voyant que leur multitude était nombreuse dit : *Attendez jusqu'à demain, car il ne nous reste pas assez de temps pour tuer tous ces gens-là, piller leur camp et nous rafraîchir.* Il combattit le lendemain avec tant de bravoure qu'il en défit 50 000.

⁂

M. Pellisson de Béziers était si défiguré par la petite vérole que Mme de Sévigné ne put s'empêcher de dire qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Tout le monde a entendu parler de l'aventure plaisante qui lui prouva sa laideur. Une belle dame le prit par la main un jour qu'il passait dans la rue et le conduisit dans une maison voisine; charmé de l'honneur d'être avec une si belle personne, il s'imaginait déjà que cette dame était éprise de lui. La dame le présenta au maître du logis, en lui disant : *trait pour trait.* Elle quitta ensuite brusquement le bel esprit et le laissa là. Pellisson revenu de son étonnement demanda l'explication de tout cela au maître du logis, qui, après s'en être défendu, lui avoua qu'il était peintre : *J'ai*, dit-il, *entrepris pour cette dame la représentation de la tentation de Jésus-Christ dans le désert; nous contestions depuis une heure sur la forme qu'il faut*

donner au diable, et elle vient de m'expliquer qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle.

⁂

Le marquis du Châtelet, Académicien, étant sorti de la Bastille, où il avait été enfermé pour un sujet assez léger, se présenta devant Louis XIII, qui ne le regarda pas et qui s'appliqua même à détourner les yeux de lui, parce qu'il avait de la peine à voir un homme qu'il n'avait pas bien traité. Le marquis s'approcha de M. de Saint-Simon et lui dit : *Je vous prie, monsieur, de dire au Roi que je lui pardonne et qu'il me fasse l'honneur de me regarder*, ce qui produisit l'effet qu'il désirait, car M. de Saint-Simon l'ayant dit au Roi, ce prince en rit et parla ensuite fort obligeamment au marquis du Châtelet.

⁂

Un vieillard de Lacédémone, interrogé sur une barbe épaisse et longue qu'il portait, répondit : *C'est afin que, voyant toujours la blancheur de mon poil, je n'ose jamais rien commettre d'indigne à ma vieillesse.*

⁂

Le marquis de Guast, général des armées de l'Empereur Charles-Quint, voyant que François de Bourbon, général des Français, se disposait à la bataille, lui fit dire qu'il avait la barbe trop jeune pour combattre. Ce jeune brave lui répondit : *Les barbes des Français ne tranchent et ne combattent point, c'est l'effet des épées*

avec lesquelles ils espèrent te vaincre et te battre. En effet, ce jeune guerrier remporta la victoire.

⁂

Des évêques de province disaient à M. de Vintimille, archevêque de Paris, qu'ils s'étonnaient de ce qu'il n'avait jamais eu le moindre procès avec son chapitre. Il leur répondit : *J'ai toujours été persuadé qu'il n'y avait que les maris de village qui battaient leurs femmes.*

⁂

Lorsque le tonnerre tomba sur l'église des Cordeliers, en 1735, à Paris, on vint annoncer cette nouvelle au petit Père André qui dit : *Dieu a fait une grande grâce à ces bons Pères, de ne sacrifier à sa justice que leur clocher; car si le tonnerre fût tombé sur la cuisine, ils étaient tous en danger d'y périr.*

⁂

Le duc d'Orléans était un jour dans le jardin du Luxembourg, entre les deux pavillons du côté du jardin où la réverbération du soleil rendait la chaleur excessive. Là, M. de Bautru, parmi tous ceux qui lui faisaient la cour et qui étaient découverts, s'avisa de dire que les princes n'aimaient personne. A cela le duc d'Orléans repartit aussitôt qu'on ne pouvait pas lui faire ce reproche et qu'il aimait fort ses amis. *Si Votre Altesse ne les aime pas bouillis,* reprit M. de Bautru, *elle les aime au moins bien rôtis.*

⁂

Le jour de la naissance du duc de Bourgogne, qui fut le 6 août 1682, Louis XIV, tout grave et majestueux qu'il était, ne put contenir sa joie; il ne voulut point d'officiers de ses gardes autour de lui, et l'abordait qui voulait. Comme il donnait sa main à baiser à tout le monde, le marquis de Spinola dans la chaleur de son zèle mordit le doigt du Roi qui se mit à crier : *Je demande pardon à Votre Majesté*, lui dit Spinola, *si je ne l'eusse mordue, elle n'aurait pas pris garde à moi.*

⁂

Mlle de Scudéry se plaignait de rhume toutes les fois où elle allait faire des achats, parce que les boutiques ne sont pas *fermées* comme des chambres. M. Béraut lui dit en ami : *Je vous conseille, mademoiselle, de n'y aller que les fêtes et dimanches.*

⁂

M. de Santeuil s'étant allé promener seul dans le jardin du Luxembourg, il y trouva un jeune écolier qui faisait sur l'herbe son devoir de classe ; il s'en approcha et lui dit : *Que faites-vous là, mon ami?* — *J'essaie, monsieur, de faire de méchants vers*, lui dit l'écolier. Cette réponse ayant plu à M. de Santeuil, il lui demanda en quelle classe il était. L'écolier lui répondit qu'il était en troisième. — *Faites-moi voir votre devoir?* lui dit Santeuil. Alors ayant pris la matière des vers de cet écolier, il les lui dicta l'un après l'autre

de la manière dont on sait qu'il les faisait. L'écolier le remercia et Santeuil s'en allant lui dit : *Si on te demande qui t'a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'est le Diable.* Cet enfant, ne se souciant pas du nom de Santeuil, s'en alla à son collège tout en sautant. Le régent venant à corriger les thèmes tomba sur celui de cet écolier. Il le lut et, en ayant trouvé les vers admirables, il lui dit d'un ton menaçant : *Qui t'a fait ces vers ? — Personne, monsieur,* dit l'écolier. — *Je veux le savoir, car je reconnais fort bien que ce n'est pas toi qui les as faits. — Pardonnez-moi, monsieur,* continua l'écolier. — *Tu as donc un répétiteur ? — Non, monsieur,* répliqua l'écolier. — *Alors tu mérites que j'envoie chercher le correcteur.* L'écolier se mit à pleurer, ne sachant pas le nom de celui qui lui avait fait ses vers et n'osant pas dire que c'était le diable. Mais la crainte d'avoir le fouet lorsqu'il aperçut le correcteur lui fit dire que si on voulait lui pardonner, il avouerait le tout. Le régent lui donna sa parole qu'il pouvait sans rien craindre lui apprendre qui était l'auteur de ses vers. L'écolier, après bien des façons, dit naturellement que c'était le Diable. — *Comment, fripon,* reprit le régent, *avez-vous quelque commerce avec cet esprit malin ? — Non,* dit l'écolier, fondant en larmes, *je ne l'appelais point et il m'est venu trouver au Luxembourg où je faisais mon devoir. — Comment est fait ce diable ?* reprit le régent. — *Monsieur,* dit l'écolier tout tremblant, *il est grand et noir et il a une chemise blanche dessous un grand manteau.* Le régent, ayant compris par cette peinture qui était ce Diable, fit retirer le correcteur et pardonna à

l'écolier qui, voyant passer après M. de Santeuil, le suivait, en disant à ses camarades qu'il rencontrait sur son chemin : *Voilà le Diable qui a fait mes vers.*

⁂

Une femme avait étalé vis-à-vis la porte de l'Oratoire des estampes et des images, plusieurs portraits dont celui de M. de Santeuil. Un abbé qui le connaissait, voyant passer M. de Santeuil, l'arrêta et, après quelques moments de conversation, lui fit remarquer que son portrait était à la gauche de celui d'Arlequin et s'avisa de lui dire qu'il méritait bien d'avoir la droite. M. de Santeuil, piqué de la raillerie, poussa, tout en colère, si vivement l'abbé, en lui disant qu'il ne méritait ni d'avoir la droite, ni la gauche, qu'il le fit tomber sur une femme qui vendait des oranges. Le panier d'oranges fut renversé, dont une partie fut écrasée par les carrosses et l'autre par des passants. Le marchand sauta au collet de l'abbé. M. de Santeuil, qui le vit ainsi pris, lui dit en riant et en s'en allant : *Adieu, camarade, te voilà encore mieux placé que mon portrait.*

⁂

Un mauvais prédicateur prêchait à Saint-Séverin et ne contentait pas son auditoire. *Il fit beaucoup mieux l'année passée*, dit M. de Santeuil qui s'y trouvait. Quelqu'un, l'ayant entendu, lui dit : *Il ne prêcha pas, monsieur.* — *C'est en cela qu'il en fit mieux*, répondit Santeuil.

⁂

Il était dangereux d'offenser Santeuil ; il avait des reparties très vives et il n'épargnait personne, ni rang, ni sexe, ni condition. Un jour, étant allé chez un peintre qui avait fait son portrait, pour lui dire qu'il l'avait mal représenté, il ne trouva que sa fille à laquelle il dit en colère : *Je crois que ton père se moque de moi.* — *Pourquoi, monsieur?* répondit la fille. — *C'est qu'il m'a peint comme un fou*, dit Santeuil. — *Il vous a peint comme vous êtes*, lui répliqua la fille, qui n'y entendait peut-être pas finesse. — *Et toi*, repartit brusquement Santeuil, *pour te bien représenter, il faudrait te peindre en guenon comme tu l'es.*

⁂

Un président demandait à M. Langlois pourquoi il ne se chargeait plus que de méchantes causes, étant si bon avocat. M. Langlois lui répondit : *C'est que j'en ai ant perdu de bonnes et tant gagné de méchantes, que je ne sais bientôt plus lesquelles prendre.*

⁂

Alexandre Sévère défendit de vendre les charges de la judicature, parce que, disait-il, *il est de nécessité que celui qui a acheté une charge, vende ensuite la justice.*

⁂

M. de Louvois ayant dit qu'on avait nommé huit maréchaux de France pour remplacer Louis de Tu-

renne, un seigneur lui dit : *Il faut bien de la petite monnaie pour un louis!*

⁂

M. Toinard disait que la raison pour laquelle on rendait si peu les livres prêtés, *c'est qu'il est plus aisé de les retenir que ce qui est dedans.*

⁂

L'évêché de Périgueux était vacant ; un ecclésiastique natif de cette ville étant pour lors à la cour, affectait de se présenter devant le Roi. Sa Majesté s'en aperçut et voulut savoir ce qu'il demandait. Le Périgourdin fit une profonde révérence et dit : *Sire, je suis un de vos sujets, qui suis né gueux, je m'appelle gueux, et je veux Périgueux, si Votre Majesté l'agrée.* En même temps il présenta un placet dans lequel il demandait l'évêché vacant. Le Roi trouva l'équivoque et la manière de demander un évêché si singulière, qu'après s'être fait informer de la capacité du sujet, il lui accorda l'évêché

⁂

Demonax disait : *On s'embarrasse et on s'inquiète de savoir comment le monde est fait, et on ne prend aucun soin de savoir comment on est fait soi-même. Ce qui nous est, cependant, de bien plus grande conséquence.*

⁂

Thatès interrogé sur la chose au monde la plus aisée à faire répondit : *C'est de conseiller et de reprendre les autres.*

⁂

Diogène disait qu'un homme, pour devenir parfait, avait besoin de fidèles amis, ou de grands ennemis, parce que les uns par les bons avis et les autres par leurs reproches piquants lui faisaient connaître sensiblement ses défauts.

⁂

Louis XI ne prenait jamais conseil de personne. C'est pourquoi Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, le voyant un jour monté sur un très petit cheval, lui dit plaisamment : *Sire, votre cheval est la plus forte monture qu'on puisse trouver dans le royaume.* — *Pourquoi?* répondit Louis XI. — *C'est,* répliqua le sénéchal, *parce qu'il porte le Roi et tout son conseil.*

⁂

Louis XI ayant appris qu'un chancelier avait fondé un magnifique hôpital, dit : *Il est juste que celui qui a fait plusieurs pauvres en sa vie fasse un hôpital pour les loger et les nourrir.*

⁂

Sixte V montrant un jour ses richesses à un Cordelier lui disait : *Je ne puis pas dire, comme saint Pierre : je n'ai ni or ni argent.* — Il lui répondit : *Vous ne pouvez pas aussi dire comme lui aux malades et aux paralytiques : levez-vous et marchez.*

⁂

Mélanthus entendant le philosophe Gorgias exhorter publiquement les Grecs à la concorde : *Cet homme a bonne grâce,* dit-il, *de vouloir persuader à tous les Grecs la paix et l'union, lui qui ne peut établir la paix chez soi entre lui-même, sa femme et sa servante.*

⁂

Le fils de Crassus ayant été tué dans un combat, les ennemis promenèrent sa tête au bout d'une lance, devant l'armée romaine dont Crassus était le général. Ce brave dit à ses soldats : *Chers compagnons, ce malheur ne regarde que moi. N'en soyez point affligés et ne songez plus qu'à défendre par votre valeur la gloire et le salut de l'Empire.*

⁂

Anaxarque, philosophe, fut mis à la question par un Tyran contre lequel il avait conspiré, afin qu'il lui déclarât ses complices. Comme Anaxarque se taisait toujours, le Tyran le menaça de lui couper la langue : *Tu n'étendras point,* lui dit alors le philosophe, *ta cruauté sur cette partie.* Et à l'instant il se coupa la langue avec ses dents et la cracha au nez du tyran.

⁂

Le fameux peintre Apelle, après avoir fait ses tableaux, les exposait aux yeux du public et se cachait

derrière afin qu'entendant leur censure il pût mieux connaître ses défauts.

⁂

Comme on vantait fort le bonheur de Calistènes de manger à la table d'Alexandre, Diogène répondit : *C'est en quoi je le trouve malheureux, puisqu'il est obligé de manger au goût et à l'appétit d'un autre.*

⁂

Spurius Carvilius, étant devenu boiteux à la suite d'une blessure reçue en défendant sa patrie, avait honte de marcher dans la ville avec cette infirmité. *Mon fils,* lui dit sa mère, *il n'y a pas un de tes pas qui ne te doive faire ressouvenir de ton mérite et de ta valeur.*

⁂

Un babillard désirant apprendre la rhétorique sous Socrate, ce philosophe lui demanda le double de ce qu'il recevait des autres. Le babillard lui en demanda la raison. *C'est parce qu'il faut que je vous apprenne à parler et à vous taire,* répondit Socrate.

⁂

Memnon, capitaine de Darius, dans la guerre faite contre Alexandre, entendit un de ses soldats dire des injures sur ce grand ennemi. Il lui donna un coup de pique en disant : *Je te paie afin que tu combattes contre Alexandre et non afin que tu l'injuries.*

⁂

Quelqu'un demandait au philosophe Demonax s'il était convenable à un philosophe de manger des morceaux friands comme des gâteaux et des confitures qui se faisaient alors avec du miel. *Pourquoi non?* répliqua-t-il. *Pensez-vous que les abeilles ne fassent le miel que pour les sots et les ignorants?*

⁂

Les Florentins et les Vénitiens ayant envoyé des ambassadeurs vers Alphonse d'Aragon pour le supplier de leur accorder la paix : *Je n'ai jamais*, leur dit-il, *souhaité de tirer de mes victoires un plus grand avantage que de voir à mes pieds mes ennemis me demander la paix.*

⁂

Le médecin de Pyrrhus s'offrit à Fabricius d'empoisonner son maître, s'il le désirait. Fabricius renvoya la lettre de ce traître à Pyrrhus avec ces mots : *Prince, songe à l'avenir à faire un meilleur choix de tes amis et de tes ennemis.* En reconnaissance de ce bienfait, Pyrrhus lui envoya tous ses prisonniers; mais Fabricius ne les reçut qu'à la charge pour lui de lui en rendre autant des siens et il lui écrivit : *Ne crois pas, Pyrrhus, que je t'aie découvert cette trahison par une considération particulière de ta personne, mais parce que les Romains, qui fuient les lâches artifices, ne veulent triompher de leurs ennemis qu'à force ouverte.*

⁂

M. de Vivonne passant le Rhin à Tolhuis dit à son cheval qui broncha au milieu du fleuve : *Au moins, ne t'avise pas de faire mourir un amiral dans l'eau douce.*

⁂

Ménage, enfoncé dans son lit et attaqué d'une pleurésie, demanda qu'on lui fît vite venir le Père Airault, Jésuite, son parent, lequel vint promptement aux ordres de Ménage; il ne fut pas plutôt entré dans la chambre du malade que ce religieux l'embrassa, lui témoigna sa douleur et ensuite il commença à l'exhorter à la mort. Ménage fut charmé d'entendre parler si élégamment des miséricordes du Seigneur, et ne put s'empêcher de dire en soupirant : *Je vois bien s'accomplir la pensée que j'ai toujours eue : qu'on a besoin d'une sage-femme pour entrer dans le monde et d'un homme sage pour en sortir.*

⁂

M. de Harlay, archevêque de Rouen, prêchant dans une paroisse de la même ville, pendant une mission, divisa son sermon en vingt-deux points. Un bourgeois après avoir entendu cette division sort brusquement de l'église et, trouvant à la porte un de ses amis qui lui demandait où il allait si vite, lui dit : *Je vais promptement chercher mon bonnet de nuit, car je vois bien que nous coucherons ici.*

⁂

M. de Mont-Maur étant un jour à table avec plusieurs de ses amis, qui parlaient, chantaient et faisaient un grand tapage : *Eh! messieurs*, dit-il, *au nom de Dieu, un peu de silence, car il n'est pas possible de savoir qu'on mange.*

⁂

M. de Santeuil disait à M. Caron, curé de Saint-Pierre-aux-Bœufs, parlant de son église qui était fort petite : *Monsieur, il vous faudrait nécessairement un plus grand vaisseau. — Je me contenterais bien de la barque de saint Pierre,* répondit le curé.

⁂

Le docteur Burnet, grand orateur, voulait vendre un méchant cheval. Il monta dessus pour le faire valoir, mais il n'en put, lui-même, rien faire de bon. C'est pourquoi celui auquel il voulait le vendre lui dit : *Monsieur le docteur, quand vous me voudrez tromper, ne montez point à cheval, ne montez qu'en chaire.*

⁂

La Reine Christine prenait grand plaisir à ce conte : Un gentilhomme de Nemours, qui volait sur les grands chemins, fut pris et rompu vif à Paris. Le curé du village dont ce gentilhomme était seigneur le recommanda au prône à ses paroissiens par ces mots : *Nous*

prierons Dieu pour notre seigneur, qui est mort de ses blessures.

M. Rotondis de Biscaras fut nommé à l'évêché de Béziers et, étant nouvellement arrivé dans son diocèse, un abbé qui prêcha devant ce prélat l'apostropha de cette manière : « Monseigneur, quand j'envisage votre illustre personne, je manque de paroles pour en exprimer les rares et sublimes qualités; oui, Monseigneur, si les mathématiques qui ont jusqu'ici consommé tant de veilles inutilement et épuisé toute la force de leur génie sans fruit pour chercher la quadrature du cercle, avaient jeté la vue sur votre illustre nom : *Rotondis de Biscaras*, ils auraient trouvé ce qu'ils cherchent depuis si longtemps; et nul mortel ne peut disputer à Votre Grandeur qu'elle ne soit cette quadrature tant désirée; quadrature que je ne cesserai de publier, quadrature enfin qui mettra dans la honte et dans la confusion les plus fameux professeurs de mathématiques. Car, qui osera disputer à Votre Grandeur que le nom de Rotondis ne soit la figure ronde, figure la plus utile qui fut jamais; c'est pourquoi, de quelle utilité n'êtes-vous pas dans ce diocèse; et quelles perfections ne remarque-t-on pas dans Votre Grandeur! *Biscaras*, c'est la figure carrée jointe à la figure ronde. Oui, mathématiciens, c'est ce que vous cherchez depuis tant de siècles. *Biscaras,* deux fois carré, carré devant, carré derrière. *Rotondis de Biscaras,* rond et carré tout ensemble; c'est là, Monseigneur, la véritable quadra-

ture du cercle et ce qui se rencontre parfaitement dans le nom de votre illustre personne. »

⁂

Le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, aimait beaucoup la musique; il jouait parfaitement du violon et s'amusait même à donner quelques morceaux de sa composition. Ce prince chérissait infiniment ceux qu'on appelle « virtuoses » dans cet art et se donnait même la peine d'aller leur rendre visite dans les villes où ils se trouvaient. Étant à Marseille, il ne manqua point d'aller voir un fameux violoniste qui se nommait Bertrand. Il l'assura qu'il connaissait sa célébrité et lui dit qu'il était venu le voir pour lui demander son sentiment sur une sonate qu'il venait de terminer Bertrand après bien des excuses au grand prieur examina et joua même la sonate : *Comment la trouvez-vous?* lui dit le chevalier d'Orléans. — *Monseigneur*, répondit Bertrand, *il ne manque qu'une chose dans cette pièce.* — *Eh quoi?* dit le prince. — *Un peu de nécessité*, répliqua Bertrand.

⁂

M. de Camus dit un jour à Notre-Dame avant de commencer son sermon : *Messieurs, on recommande à vos charités une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.*

⁂

Le cardinal de Richelieu demanda un jour à M. de Camus son sentiment sur deux livres nouveaux, dont

l'un était *le Prince*, de Balzac, et l'autre, *le Ministre d'État*, de Sichon : *Monseigneur*, répondit-il, *l'un vaut guère et l'autre rien du tout.*

⁂

Le Duc de Milan assiégé dans un château par les Florentins, qui le pressaient vivement, ne trouvait aucune viande à son goût lorsqu'il était à table, et comme il en faisait des reproches à son cuisinier, celui-ci, qui était adroit, après plusieurs excuses lui dit enfin : *Voulez-vous, Monseigneur, que je vous parle nettement? Les viandes sont bonnes et bien préparées, mais franchement les Florentins vous dégoûtent.*

⁂

Les ambassadeurs des Samnites présentèrent de l'argent à Fabricius. Mais cet homme incorruptible leur répondit : *Tant que je commanderai à mes yeux, à ma bouche et à mon ventre, les présents ne me commanderont point.*

⁂

Diogène entrant un jour dans un bain fort sale : *Où se lave-t-on*, dit-il, *au sortir d'ici?*

⁂

Un jeune débauché jetant des pierres contre un gibet, ce philosophe lui cria : *Courage, tu l'attraperas.*

Voyant un bâtard qui jetait des pierres dans la rue : *Prends garde*, lui dit ce même philosophe, *que tu ne frappes ton père.*

⁂

Un jour qu'il tendait la main à une statue, on lui en demanda la raison : *C'est afin de m'accoutumer au refus.*

⁂

Voyant un prodigue qui n'avait que des olives pour son souper : *Si tu avais toujours dîné de la sorte, tu ne souperais pas si mal*, lui dit-il.

⁂

On lui apprit qu'un mauvais lutteur de ses amis s'était fait médecin. *Je n'en suis point surpris*, répondit-il, *attendu qu'il veut avoir sa revanche de ceux qui l'ont jeté par terre.*

⁂

Angesilaus voyant un malfaiteur endurer constamment le supplice : *Ah! le méchant homme*, dit-il, *abuser ainsi de la vertu!*

⁂

Un plaideur lui demandant quelques lettres de recommandation pour un juge qui était de ses amis : *Mes amis*, dit-il, *n'ont pas besoin de recommandation pour rendre justice.*

⁂

Alphonse d'Aragon disait : les livres sont les Conseils qui me plaisent le plus; la crainte ni l'espérance ne les empêchent point de me dire ce que je dois faire.

⁂

Scarron railla même jusqu'à son lit de mort. Voyant ses parents et ses domestiques qui fondaient en larmes, il leur dit : *Mes enfants, vous aurez beau faire, vous ne pleurerez jamais autant que je vous ai fait rire.*

⁂

— Comment êtes-vous avec votre médecin? disait un seigneur de la Cour à Molière? — *Nous avons*, répondit-il, *d'agréables conversations ensemble. Il me donne des remèdes quand je suis malade; je ne les prends point et je guéris.*

⁂

Louis XI disait : « Je trouve de tout dans mon royaume, même en ma maison, hormis une chose. » Un grand seigneur lui demanda : « Quelle est-elle, Sire? » Le monarque répondit : *C'est la vérité.*

⁂

Un des amis de Socrate s'étonnait de ce que ce philosophe ayant quelques personnes à recevoir en sa maison, avait fait peu de préparatifs : *Si ce sont des*

honnêtes gens, répondit-il, *ce que j'ai préparé leur doit suffire; s'ils sont vicieux, je n'en ai que trop fait.*

⁂

Scipion Metellus, ayant pris le vaisseau qui portait Gravius, lui promit qu'il ne lui ferait aucun mal, et dit qu'il lui donnait la vie. *Les soldats de César,* répondit Gravius, *ont coutume de donner la vie et non pas de la recevoir.* Achevant ces paroles, il se perça le sein avec un poignard.

⁂

Le jeune Cyrus étant sur le point de combattre, Clearcus lui conseillait de se tenir derrière les Macédoniens, afin d'être hors de danger : *Que dis-tu,* répondit Cyrus, *me conseilles-tu de me rendre indigne de la dignité royale, dans le temps même où je combats pour la posséder?*

⁂

L'abbé de la Victoire disait d'un de ses amis qui ne mangeait jamais chez lui et qui médisait de tout le monde, *qu'il n'ouvrait jamais la bouche qu'aux dépens d'autrui.*

⁂

Dom Pierre Martyr, historiographe du Roi d'Espagne, qui avait rendu de grands services à l'État par ses longues recherches, demandait depuis longtemps quelque récompense. Mais voyant qu'il n'était point écouté et qu'au contraire le Roi venait de donner à

deux ecclésiastiques, qui avaient été ses confesseurs, à chacun un évêché, il dit *qu'entre deux confesseurs on y pourrait bien mettre encore un martyr.*

⁂

L'empereur Sigismond interrogé sur la personne qu'il jugeait digne de gouverner un royaume répondit : *C'est celle que la fortune ne saurait enfler de vanité et que les malheurs ne peuvent abattre.*

⁂

Charles, duc de Calabre, ayant condamné un gentilhomme à donner cent florins d'or à une fille dont il avait abusé, il lui commanda de suivre la fille chargée de cette somme et de chercher à la lui enlever. Elle sut bien la garder et revint se plaindre au duc qui lui dit : *Si vous aviez eu autant de soin pour conserver votre honneur que pour défendre votre argent, vous ne l'eussiez pas perdu. Allez, ma mie, et n'y retournez plus.*

⁂

Auguste entendant dire qu'Alexandre, après avoir conquis la plus grande partie de la terre, se demandait à quoi il pouvait occuper le reste de ses jours, fut surpris de ce sentiment. *Eh quoi!* dit-il, *Alexandre ignorait donc que bien gouverner un empire conquis est un emploi plus considérable que de faire de nouvelles conquêtes?*

⁂

Alexandre prit dans une guerre un Indien si adroit à tirer de l'arc, qu'il faisait passer ses flèches par un anneau. Il lui commanda d'en faire l'essai devant lui et, sur le refus qu'en fit l'Indien, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux qui le conduisaient au supplice s'informèrent du sujet de son refus : *Comme j'ai été plusieurs jours sans exercer mon arc*, répondit l'Indien, *j'aime mieux souffrir la mort que de m'exposer à perdre ma réputation en manquant devant Alexandre.*

⁂

Agathoclès, fils d'un potier de terre, fut élevé à la dignité royale. Il voulait qu'on le servît à table dans de la vaisselle de terre et quand on lui en demandait la cause, il répondait : *Je veux que le souvenir de l'origine que je tire d'un potier de terre rabatte l'orgueil dont le vain appareil de la royauté pourrait me surprendre.*

⁂

Marc-Aurèle, étant sur son lit de mort, s'aperçut que ses amis fondaient en larmes ; il les regarda et leur dit : *Pourquoi pleurez-vous sur moi seul? Que ne pleurez-vous sur tout le genre humain qui est réduit à la même misère?*

⁂

Alexandre offrait la paix aux Athéniens, à condition que huit de leurs orateurs, du nombre desquels était Démosthène, se viendraient mettre en ses mains. Là-des-

sus, Démosthène dit : *Alexandre fait comme le loup de la Fable qui promettait aux brebis de faire la paix avec elles, pourvu qu'elles lui livrassent les chiens qui les gardaient et qui étaient cause de toutes leurs divisions.*

⁂

Socrate, après avoir longtemps souffert la criaillerie de sa femme, sortit de sa maison et s'assit devant sa porte. Cette femme, indignée de voir que ses cris n'étaient pas capables d'ébranler sa tranquillité, lui versa sur la tête un pot de chambre. Ceux qui aperçurent cette action riaient du pauvre Socrate; mais ce philosophe, souriant aussi, leur dit : *Je me doutais bien qu'après un si grand tonnerre, nous aurions de la pluie.*

⁂

Un certain Gascon durant les plus grands froids de l'hiver se promenait sur le Pont-Neuf à Paris, avec un manteau d'étamine bien léger, son épée au côté, comme s'il eût été au mois d'août. Le Roi Henri IV passa par là en carrosse, il se cachait le nez dans son manteau de velours. Levant les yeux il aperçut notre Gascon qui n'était pas dans un trop bel équipage pour la saison. Sa Majesté en fut si étonnée qu'elle fit venir le Gascon et lui demanda s'il n'avait point froid. Il répondit au Roi que non. — *Comment peux-tu faire, mon ami, de n'avoir point froid, vêtu comme tu es, car je suis tout gelé quoique je sois bien vêtu?* — *Sire*, répondit le Gascon, *si Votre Majesté faisait comme moi elle n'aurait jamais froid.* — *Comment?* dit le Roi. — *Si Sa Majesté,*

répliqua le Gascon, *portait comme je le fais tous ses habits sur elle, il est très sûr qu'elle n'aurait jamais froid.* Le Roi trouva cette raison si bonne qu'il lui fit donner un habit complet de la saison.

⁂

Le fils de Madame, M. de Toulon, voulant voir s'il avait bonne grâce à dormir, se regardait dans un miroir les yeux fermés.

⁂

M. de Fontailles dit à MM. de Cinq-Mars et de Thou en les quittant pour se dérober au supplice : *Messieurs, vous êtes grands! Quand on vous couperait la tête, vous seriez encore d'une taille fort raisonnable. Pour moi qui suis petit, une pareille opération me rendrait difforme.*

⁂

Un laquais qui s'était confessé au curé de Saint-Jean-le-Rond d'avoir trop bu, après l'absolution tira un sou de sa poche pour le confesseur. Le curé lui dit : *Mon fils, garde ton sou pour boire.*

⁂

M. des Vallées, savant dans la langue hébraïque, était un petit homme pauvre et qui n'avait d'autres biens que ce qu'il retirait de ceux auxquels il montrait l'hébreu. Ce qu'il y avait de désagréable en lui, c'est qu'il était toujours vêtu malproprement et avec des habits

tout déchirés. On parla de lui à la princesse de Guimené, qui le retint pour lui montrer cette langue. Elle le faisait donc venir chez elle tous les matins. Le prince de Guimené, qui ne le connaissait pas, voyant entrer dans la chambre de sa femme un homme avec un haut-de-chausse tout déchiré, demanda ce qu'il y venait faire : *Il me montre l'hébreu,* lui dit-elle. — *Madame,* reprit M. de Guimené, *il vous montrera bientôt le derrière.*

⁂

Le prince de Condé, qu'on haranguait en passant par une petite ville, arrêta l'orateur au milieu de sa carrière en lui disant : « Qui êtes-vous? — Monseigneur, répondit le harangueur, je suis le second consul de la ville. — Pourquoi, lui demanda le prince, le premier consul s'est-il dispensé de me rendre le devoir que vous remplissez? — Ayez la bonté de l'excuser, répondit ce consul, il a une raison légitime et indispensable. — Quelle est donc cette raison? — *C'est qu'il mourut hier* », dit le consul. Alors ce prince ordonna de continuer.

⁂

Louis XI s'entretenant un jour avec des seigneurs de sa cour au sujet des belles bibliothèques, on dit à ce monarque qu'un gentilhomme qu'il connaissait en avait une considérable : *Celui-là ressemble,* répondit le prince, *à un bossu qui porte sa bosse derrière le dos sans qu'il la voie jamais.*

⁂

Le baron des Adrets, l'un des chefs des huguenots, prit durant la guerre un château du parti des catholiques et condamna les soldats qui l'avaient défendu à sauter du haut en bas d'une tour de ce château. Un de ces soldats s'avança par deux fois au bord du précipice et se recula par deux fois. Le baron lui dit : *Saute donc sans tant marchander, car je vais te faire souffrir bien d'autres supplices si tu recules une troisième fois.* — *Monsieur,* lui répondit le soldat, *puisque vous trouvez la chose si facile, je vous la donne en quatre.* Cette repartie plut si fort au baron qu'il lui pardonna.

⁂

Un libraire de Lyon, appelé Carteron, avait pour enseigne une balance avec de petits poids d'un côté et des livres de l'autre. Ces mots étaient au bas : *les quarterons font les livres.*

⁂

Un député des États de Bourgogne, très embarrassé dans une harangue qu'il fit au grand Condé, lui demanda ce qu'il dirait aux États de la part de Son Altesse : *Dites-leur,* répondit le prince, *que nous avons eu tous les deux bien de la peine ; vous à achever votre harangue et moi à vous entendre.*

⁂

Le même prince, voulant se moquer d'une personne qui, pour se donner des airs de qualité, disait : monsieur

mon père, madame ma mère, dit en sa présence : *Monsieur mon écuyer, allez dire à monsieur mon cocher qu'il mette messieurs mes chevaux à monsieur mon carrosse.*

⁂

Un jour d'été fort chaud que Turenne, en petite veste blanche et en bonnet, était à la fenêtre dans son antichambre, un écuyer survint qui, trompé par son habillement, le prit pour un aide de cuisine avec lequel il était familier. Il s'approcha doucement de lui par derrière et, d'une main qui n'était pas légère, lui appliqua un grand coup sur les fesses. Turenne se retourna à l'instant. Le valet vit, en frémissant, le visage de son maître. Il se jeta à ses genoux tout éperdu : *Monseigneur, je vous demande pardon, j'ai cru que c'était Georges. — Et quand c'eût été Georges,* répondit M. de Turenne en se frottant le derrière, *il ne fallait pas frapper si fort !*

⁂

Le même coup de canon qui tua Turenne avait emporté un bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer et à crier : *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il en lui montrant M. de Turenne étendu mort, *voilà celui qu'il faut pleurer.*

⁂

Le vicomte de Turenne fut universellement regretté. On demanda qui serait le plus fâché de cette mort. Le

maréchal de la Ferté répondit : *Ce sera son successeur, à cause de l'embarras où il sera pour remplir sa place.*

⁂

Le duc de Lorraine, qui aimait à railler, et qui apprit avec regret que Turenne avait fait repasser le Rhin aux Allemands, ne put s'empêcher de dire : *Ce général par la grâce du Roi a fait repasser le Rhin à cinq princes par la grâce de Dieu.*

⁂

L'hôtel de ville de Paris ayant fait préparer un magnifique festin pour Louis XIV comparable à celui que le Sénat romain faisait tous les ans pour Auguste et sa famille, le président de Fourcy, prévôt des marchands, et les échevins vinrent en robes de cérémonie le recevoir. Ce monarque, ayant appris qu'on y avait préparé une nombreuse garde, dit à ces magistrats : *Apprenez qu'il n'y a point de garde plus sûre pour un prince que la bienveillance de ses sujets.*

⁂

Lorsque Louis XIV donna l'évêché de Nîmes à Fléchier, il lui dit : *Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite : j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre prêcher si je vous faisais évêque.*

⁂

Voici un trait qui caractérise assez bien la bonté de ce prince. On avertit un portier du parc de Versailles,

que le Roi devait passer par la porte qu'il gardait. Cependant, quand Sa Majesté y arriva, il ne s'y trouva point. On s'empressa de le chercher. Ce pauvre homme qui courait tant qu'il put arriva tout essoufflé; on l'accablait d'injures et de reproches. — *Eh! pourquoi*, dit le Roi, *le tourmentez-vous? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre?*

⁂

Un abbé, qui voulait faire séculariser son abbaye, disait à Louis XIV qu'il avait les plus méchants moines du monde et qu'il y avait même un *Exaudiat* fondé chez eux, qu'ils ne disaient jamais. *Eh! bien*, dit le Roi, *puisqu'ils sont si méchants, je ne dois pas faire fonds sur leurs prières; je les tiens quitte de leur* Exaudiat.

⁂

Un commissaire d'armée dont le génie était médiocre manda à M. de Louvois qu'un capitaine qu'il lui nomma était sorcier. Ce ministre lui écrivit : *J'ai fait part au Roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus que si ce capitaine était sorcier, pour vous, vous ne l'étiez pas.*

⁂

Le vainqueur de Senef venant saluer Louis XIV, ce monarque se trouva au haut du degré. Le prince, à cause de sa goutte, montait fort doucement, il dit au Roi au milieu des degrés : *Je demande pardon à Votre*

Majesté si je la fais attendre. — *Mon cousin,* lui répondit le Roi, *ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous, on ne saurait aller vite.*

⋊

Un musicien parla mal d'un des seigneurs de la Cour. Son discours fut rapporté à celui qu'il avait offensé. Il connut sa faute. Afin de prévenir le malheur qui le menaçait, il alla se jeter aux pieds du Roi pour lui demander grâce d'un crime énorme qu'il disait avoir commis, et que la honte l'empêchait de confesser. Le Roi lui demanda s'il avait volé ou assassiné : « J'ai fait pis que tout cela, lui répondit le musicien, j'ai mal parlé de M** » ; il nomma le grand seigneur qu'il avait désobligé. Le Roi lui pardonna après lui avoir fait de sérieuses réprimandes. Quelque temps après le musicien chantait un motet à la chapelle de Versailles pendant que le Roi y entendait la messe. Le courtisan offensé dit au Roi : *Votre Majesté ne remarque-t-elle pas que ce musicien ne chante plus bien?* — *Vous vous trompez,* répondit le Roi, *il chante bien, mais il parle mal.*

⋊

On ne doit point oublier que ce prince dit pour louer le duc de Vendôme, quand il apprit la nouvelle de la victoire de Villaviciosa sur les alliés : *Quoi! cette armée qui a été vaincue il y a trois mois est victorieuse à présent? Voilà ce que c'est qu'un homme de plus!*

⁂

Lorsque Louis XIV partit pour aller faire le siège de Mons, il ordonna à ses deux historiens de le suivre. Racine qui aimait une vie plus tranquille s'en dispensa. Le Roi, à son retour, lui en fit des reproches : *Je n'avais, Sire*, dit ingénument le poète, *que des habits de ville ; j'en avais ordonné de campagne, mais les villes que Votre Majesté assiégeait ont été plus tôt prises que mes habits n'ont été faits.*

⁂

L'abbé Brueys avait la vue extrêmement basse. Il portait des lunettes jusque dans ses repas. Louis XIV, qui l'aimait, s'informa un jour comment il se trouvait de ses yeux ; il répondit au Roi : *Sire, Sidobie, mon neveu, dit que je vois un peu mieux.* Son ami Palaprat, avec lequel il a demeuré quelque temps, n'avait la vue guère plus étendue que lui. On dit que comme ils prenaient du thé tous les matins, ils étaient obligés d'attendre sur l'escalier que quelqu'un passât, pour voir si l'eau qu'ils avaient mise devant le feu bouillait.

⁂

Louis XIV étant à l'armée, un gendarme monté sur un cheval fougueux dont il n'était pas le maître passa auprès de ce monarque, qu'il heurta malgré lui. Le Roi dans son premier mouvement de colère lui donna des coups de canne. Le gendarme offensé présenta au Roi son pistolet par la pomme en lui disant : *Sire, vous*

venez de m'ôter l'honneur, ôtez-moi la vie. Le roi lui répondit : *Camarade, oublie ce que j'ai fait, je m'en souviendrai pour le réparer.*

⁂

Tout le monde admirait Louis XIV, ses ennemis plus que les autres. Un flatteur du prince d'Orange le louait sur ce qu'il avait conquis trois beaux royaumes et que l'on ne pouvait acquérir plus de gloire : *J'en trouve plus*, dit le prince d'Orange, *à mettre quelque obstacle au comble de celle de Louis le Grand qu'à conquérir tout l'univers.*

⁂

Un soir, comme Louis XIV s'allait mettre au lit, un de ses valets de chambre le pria de faire recommander au Premier Président un procès qu'il avait contre son beau-père et lui dit en le pressant : *Hélas! Sire, Votre Majesté n'a qu'à dire une parole en ma faveur! — Eh*, lui dit le Roi, *ce n'est pas de cela que je suis en peine; mais dis-moi, si tu étais à la place de ton beau-père, serais-tu bien aise que je la dise, cette parole?*

⁂

Achille de Harlay, premier président que la postérité place toujours au rang des plus fameux magistrats, était le fléau de la chicane et de l'injustice. Une dame fort laide vint le solliciter pour un procès qui se devait bientôt juger et qui était très important. Il la reçut avec un front soucieux. Elle crut que cet accueil triste

lui annonçait la perte de son procès; elle sort fort mécontente; et dans sa colère qu'elle exprimait à tout le monde, elle ne désignait ce magistrat que par le nom de *vieux singe*. Cette douceur exquise revint aux oreilles du président. Cependant, sourd à la voix de son ressentiment, il écoute l'équité qui parla en faveur de la marquise (qu'on pouvait appeler un monstre de nature); elle apprit pourtant contre son attente le gain de sa cause. Elle ne manqua point d'aller remercier ce magistrat en lui montrant un cœur plein de reconnaissance. M. de Harlay, regardant la marquise avec un air riant, lui dit : *Il ne faut, madame, être surprise de ce que j'ai fait pour vous. Les vieux singes sont charmés d'obliger les guenons.*

⁂

M. de Harlay, étant assis sur un banc dans une antichambre de Sa Majesté, attendait que le Roi passât; un page qui le vit dans cette attitude eut la malice d'attacher, sans qu'on y prît garde, la perruque de ce magistrat à la tapisserie, avec une grosse épingle. Un moment après on cria : « Voici le Roi. » M. de Harlay se leva avec beaucoup d'empressement; mais la perruque resta où le page l'avait attachée, et le président parut devant le Roi avec son crâne pelé; il ne se déconcerta point et sans rien diminuer de sa gravité ordinaire, il dit au roi : *Sire, je ne croyais pas avoir l'honneur de saluer aujourd'hui Votre Majesté en enfant de chœur*. Le Roi eut bien de la peine à s'empêcher de rire; il comprit bien que c'était un tour de page; il voulut pourtant savoir

qui était l'auteur de cette farce ; le page parut et, pour s'excuser, il dit au roi que c'était une petite représaille pour un procès considérable que ce magistrat avait fait perdre à sa famille. Le Roi lui ordonna de ne point paraître qu'il n'eût demandé pardon à M. de Harlay. Le page attendit qu'il fût minuit pour exécuter l'ordre. A l'heure dite, il monta à cheval et courut à grand galop chez M. de Harlay, où tout le monde était couché. On fut bientôt éveillé par le bruit qu'il fit à la porte ; tout le quartier en fut ému. Les gens de M. de Harlay parurent aux fenêtres et demandèrent pourquoi on faisait un si grand carillon. « Il faut, dit le page, que je parle à votre maître de la part du Roi. » On courut annoncer cette nouvelle au magistrat, qui se leva promptement et mit sa simarre de velours ciselé, pour recevoir en habit décent le courrier pressé que le Roi lui envoyait. On l'introduisit en cérémonie dans la salle des audiences ; quand il fut entré, il dit à M. de Harlay : *Monsieur, je suis ici de la part du Roi, pour vous demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque contre la tapisserie de l'antichambre. Cela n'était pas bien pressé*, répondit M. de Harlay sans s'émouvoir. Le page s'en retourna après avoir fait ce tintamarre et parut le lendemain au lever du Roi à qui on raconta ce que le page avait fait. Le Roi ne put s'empêcher de rire et plia les épaules, en disant : *Cela est bien page !*

⁂

Un célèbre banquier accaparait les blés dans une année de disette, M. de Harlay l'envoya chercher. Le

banquier vint dans un superbe carrosse, avec un grand nombre de laquais devant et derrière. Les coursiers fringants, en entrant dans la cour, firent un fracas qui imitait le bruit du tonnerre. Le banquier avait des diamants précieux aux doigts et un habit magnifique, relevé d'une broderie d'un goût exquis. M. de Harlay affecta de le laisser morfondre dans son antichambre. Il le fit entrer : *Quand je vous ai fait attendre*, lui dit-il, *j'ai consulté ma vanité, votre carrosse orne ma cour et votre personne mon antichambre*. Le visage serein du grand magistrat devint sombre tout à coup : « Monsieur, poursuivit-il, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai appris que, vous prévalant de la cherté des blés, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir de la misère du peuple et vous engraisser de sa substance. J'arrêterai le cours de votre projet, car si tous les blés que vous amassez ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre et je vous assure que ni la faveur, ni le crédit ne vous déroberont point à la justice. » Le banquier interdit se retira. Il osa porter ses plaintes au Roi qui lui répondit : *Je vous conseille d'exécuter les ordres qu'il vous a prescrits, car s'il vous a menacé de vous faire pendre au cas où vous lui désobéiriez, il le fera comme il l'a dit.*

⁂

Les comédiens français se plaignirent à Louis XIV de ce que les comédiens italiens parlaient français dans leurs pièces. Le Roi demanda Dominique pour en savoir les raisons. Le célèbre Arlequin dit au Roi : « Il

est vrai, Sire, que nous parlons français ; mais nous n'empêchons pas les comédiens français de parler italien ; pourquoi veulent-ils nous interdire une langue que la prospérité de vos armes fait parler dans toute l'Europe? » Le Roi parut content des raisons de Dominique. Quelque temps après, les comédiens français revinrent à la charge. Le Roi ordonna qu'ils plaidassent leur cause en présence de leurs adversaires, et dit qu'il voulait être témoin des raisons des uns et des autres. Baron, qui était le chef de la troupe française, parla le premier. Quand il eut fini, le Roi fit signe à Dominique de parler à son tour. Cet acteur, après avoir fait quelques mines, dit au Roi : « Sire, quelle *langue* Votre Majesté veut-elle que je parle? — *Parle comme tu voudras*, lui dit le Roi. — Je n'en veux pas davantage, dit Dominique en remerciant le monarque, ma cause est gagnée. » Le Roi ne put s'empêcher de rire de la surprise qu'on lui avait faite ; mais la parole était lâchée ; il ne voulut y revenir. Les Italiens ont depuis ce temps continué à parler français.

⁂

Voici un trait d'histoire que Mézeray a oublié dans la vie de François Ier. Ce prince, étant prisonnier en Espagne, joua si heureusement avec un grand qu'à la fin du jeu il gagna une somme immense. Le grand, piqué de son malheur, en payant le Roi, lui dit avec beaucoup de fierté : « Garde cela pour ta rançon. » François Ier auquel on ne manquait pas de respect impunément, donna un coup d'épée sur la tête du grand et

celui-ci mourut peu de jours après cette blessure. Les parents de ce seigneur espagnol demandèrent justice à Charles-Quint qui, ayant appris ce qui s'était passé, leur dit : *François Ier a bien fait, tout Roi est Roi partout.*

⁂

Philopemen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans la Grèce et qui illustra si fort la république des Achéens par son rare mérite et que les Romains mêmes ont appelé par admiration « le dernier des Grecs », Philopemen, dis-je, était pour l'ordinaire vêtu fort simplement et marchait assez souvent sans suite et sans train. Il arriva seul, en cet état, dans la maison d'un ami qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendait le général des Achéens, le prit pour un domestique et le pria de vouloir bien lui aider à faire la cuisine, parce que son mari était absent. Le guerrier quitta sans façon son manteau et se mit à fendre du bois. L'époux, étant survenu dans cet instant, s'écria : « Qu'est-ce donc? Que veut dire ceci? — *C'est,* répliqua le général, *que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.* »

⁂

Les grands courages parlent fièrement, parce qu'ils sont infiniment plus sensibles à la gloire qu'à l'intérêt. Jean-Frédéric, électeur de Saxe, étant tombé entre les mains de Charles-Quint, répondit généreusement à ce prince qui le menaçait de lui faire couper la tête : *Votre Majesté impériale peut faire de moi tout ce qu'elle*

voudra, mais elle ne me fera jamais peur. En effet, il le montra bien lorsqu'on vint lui annoncer son arrêt de mort, car il en fut si peu troublé qu'il dit au duc Ernest de Brunswick avec lequel il jouait aux échecs : *Achevons notre partie.*

⋊

M. Puimorin étant invité à un grand repas par deux Juifs fort riches, alla à midi précis chercher son frère Despréaux et le pria de l'accompagner, l'assurant que ces messieurs seraient charmés de le connaître. Despréaux qui avait quelques affaires lui dit qu'il n'était pas d'humeur à s'aller réjouir. Puimorin le pressa avec tant de vivacité que Despréaux, perdant patience, lui dit d'un ton colère : « Je ne veux point aller manger chez des coquins qui ont crucifié Notre-Seigneur. » *Ah! mon frère,* s'écria Puimorin en frappant du pied contre terre, *pourquoi m'en faites-vous souvenir lorsque le dîner est prêt et que ces pauvres gens m'attendent?*

⋊

Au siège de Rhodes, les Espagnols ne s'accommodaient point des bombes. Dès que la place fut prise, un Gascon se moqua d'eux en leur disant : *Quoi! ces petites choses vous font peur? Cadedis! vous êtes de grands poltrons; les femmes de Flandre les ramassent par douzaines dans leurs tabliers.*

⋊

Martin Chastelin, homme très industrieux de Werwick en Flandre et aveugle-né, faisait des ouvrages

au tour, surprenants. Il construisait des orgues, des épinettes, des violes, des violons; il les accordait et en jouait très bien. On lui demandait un jour ce qu'il désirait le plus voir : *Les couleurs*, répondit-il, *parce que je connais presque tout le reste au toucher*. Mais, lui répliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel? — *Non*, dit-il, *j'aimerais mieux le toucher*.

⁂

Une bonne femme achetant un jour des heures chez Moffy, libraire à Marseille, les demanda en latin. Un abbé qui était présent lui dit : « Vous devriez plutôt les prendre en français, car vous n'entendrez rien au latin. » — *C est pour cela*, répliqua la bonne femme, *que je les veux latines, parce que s'il y a du mal il ne roulera point sur moi, mais sur vous autres qui les avez faites*.

⁂

L'intendant du duc de Guise lui représentait la nécessité qu'il y avait de mettre ordre à ses affaires domestiques, et il donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans sa maison. Le prince l'ayant examiné : *Il est vrai*, dit-il, *que je pourrais bien me passer de tous ces gens-là, mais leur avez-vous demandé s'ils pourront se passer de moi?*

⁂

Sésostris, roi d'Égypte, ayant fait beaucoup de conquêtes, poussa son orgueil si loin qu'il fit atteler quatre rois captifs à son char, dont la matière était de

pur or, où les pierreries étaient enchâssées avec tant d'art et de profusion que les yeux en étaient éblouis. Un jour, se faisant traîner par ces malheureux princes, et voyant que l'un d'eux tournait souvent le visage du côté de l'une de ses roues, dont il étudiait le mouvement avec attention, il lui demanda pourquoi il jetait si souvent les yeux de ce côté-là : *C'est*, lui répondit-il, *parce que j'y vois l'image des vicissitudes et des révolutions de la fortune; la même jante qui tient à présent le haut bout s'en va dans un moment prendre le dessous.* Cette réflexion empoisonna l'orgueil démesuré de Sésostris.

⁂

Les Papes ont tenu soixante-dix ans leur siège à Avignon; les Italiens ont appelé ce temps-là la transmigration de Babylone, qui a duré ce même espace de temps. Grégoire XI, qui fut le dernier pape qui y résida, reprochait à un évêque sa non-résidence dans son diocèse : *Saint-Père*, dit-il, *donnez-moi l'exemple. Votre Siège est à Rome et vous résidez à Avignon.* On prétend que cette parole détermina ce Pape à transférer son siège à Rome.

⁂

Le duc de Guise ayant pris Calais, que les Anglais possédaient depuis cent dix ans, un Français dit à un Anglais : « Quand reprendrez-vous Calais? » L'Anglais lui répondit : *Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.*

⁂

Pépin, premier Roi de la seconde race, se divertissait avec ses courtisans, à voir dans l'abbaye de Ferrière un taureau qui était aux prises avec un lion. Le lion était sur le point de vaincre le taureau, qui allait devenir la proie de ses dents meurtrières, lorsque Pépin demanda qui était celui qui préserverait ce taureau du sort funeste qui le menaçait. Comme personne ne répondait, Pépin descendit de l'échafaud et donna un coup de sabre si fort sur la tête du lion qu'il l'abattit à ses pieds. Pépin remonta ensuite, le sabre à la main, les yeux étincelants, et dit : *Eh bien! suis-je à présent digne de vous commander?*

⁂

Alexis Comnène, ayant été vaincu par les Turcs, sortit du combat tout couvert de sang, avec un habit déchiré et détrempé de la sueur qui coulait de tous côtés; on voulut lui faire changer d'habit et on lui présenta un miroir afin qu'il vît l'état où il était. *Un habit déchiré*, dit-il, *le sang*, *la sueur et les armes ornent un homme de guerre; c'est aux femmes à consulter leur miroir et non à un prince.*

⁂

Cornelie, fille du grand Scipion, était dans une compagnie de dames romaines qui étalaient leurs pierreries, leurs bijoux, leurs ajustements. « Pour moi, dit-elle, voici mes bijoux. » Elle montra ses enfants. « C'est mon

ornement, non seulement parce que mon sang coule dans leurs veines, mais par leurs vertus naissantes, qui me font espérer d'eux qu'ils soutiendront la gloire de ma maison. »

⁂

On conseillait à l'Empereur Théodose de signaler son autorité par les supplices, afin que ses sujets apprissent qu'ils avaient un maître qu'ils devaient d'autant plus ménager, qu'il pouvait disposer de leurs vies, sans en rendre compte à personne. *Bien loin*, dit-il, *de condamner personne à mort, je ferais volontiers sortir de tombeau tous mes ennemis qui y sont entrés, s'il était en mon pouvoir de faire ce miracle.*

⁂

Henri III voulant gagner Henri de Bourbon, roi de Navarre, pour l'opposer aux Ligueurs, lui envoya le cardinal de Lenoncourt et le président Bruslard, pour le persuader. La duchesse d'Uzès, qui était auprès du roi de Navarre, lui dit en plaisantant, quand elle eut vu ces deux députés : *Vous avez tout à craindre, puisque le Roi vous envoie un juge et un confesseur.*

⁂

Jean de Castro, Portugais si célèbre parmi ceux qui se sont distingués dans la conquête des Indes orientales, passait pour être extrêmement jaloux de son honneur. Ayant un grand besoin d'argent, il coupa une de ses moustaches et sur ce beau gage demanda 11 000 pis-

toles aux habitants de Goa, en leur disant : *Tout l'or du monde ne peut apprécier cet ornement naturel de ma bravoure, je vous le consigne pour sûreté du prêt;* on lui prêta cette somme, il la rendit et dégagea sa moustache. Nos usuriers n'auraient jamais prêté sur pareil gage!

⁂

Fernand Cortez ayant conquis le Mexique, fit éprouver à Guatimosin, Empereur de ce pays, les tourments les plus cruels, afin qu'il révélât l'endroit où il avait caché ses trésors; mais ce prince souffrit avec une grande fermeté ; il bravait ses ennemis à qui il ne voulait rien avouer. Les Espagnols l'ayant mis nu sur des charbons ardents, son favori, compagnon de son supplice, poussa de grands cris. Guatimosin le regarda d'un air fier sans sourciller : *Que tu es lâche!* lui dit-il. *Est-ce que je suis sur des fleurs, moi?*

⁂

Le Père de la Ferté, Jésuite, en parlant du temps que les femmes emploient à leur toilette, dit qu'elles emploient la moitié du jour pour se mettre en état de perdre l'autre moitié et de se perdre elles-mêmes.

⁂

Un philosophe ancien qui était dans la maison d'un homme opulent, où l'or brillait de toutes parts, jusque sous les pieds de ceux qui y entraient, cracha au visage du maître : *J'ai choisi*, dit-il, *pour cracher, l'endroit qui m'a paru le moins beau.*

⁂

Sémiramis, reine des Assyriens, ordonna qu'on mît cette inscription sur son tombeau : *Quiconque aura besoin d'argent, qu'il ouvre ce tombeau et qu'il en prenne tant qu'il en voudra.* Dans la suite, Darius, conduit par sa cupidité, le fit ouvrir; il fut bien surpris quand, au lieu de trouver des trésors qu'il croyait y être, il n'y vit que ces paroles: *Si tu n'avais pas été un avare insatiable, tu n'aurais pas voulu troubler les cendres des morts.*

⁂

M. de Coulanges apprenant qu'un gentilhomme d'une maison illustre s'était fait minime : *C'est une tache d'huile pour la maison.*

⁂

Un homme demanda à Euclide de quelle nature étaient les dieux et à quoi ils s'occupaient : *Tout ce que je sais,* dit Euclide, *c'est qu'ils haïssent bien ceux qui sont curieux de pénétrer les mystères qu'ils leurs cachent.*

⁂

Plutarque raconte que Pithius, prince de Bithynie, ayant découvert des mines d'or dans ses terres, employait ses sujets à y fouiller, ceux-mêmes qui faisaient les professions les plus nécessaires à la vie. Ses sujets en formulèrent des plaintes auxquelles il ne répondit pas. La reine, sa femme, pour lui faire comprendre que son

avarice tendait à la ruine de son État, lui fit servir, un jour qu'il voulait manger et qu'il disait avoir un grand appétit, des mets tout d'or, qui avaient la forme des viandes dont il usait ordinairement. Il admirait d'abord l'art de ce repas, l'or dont la vue satisfaisait sa cupidité ; mais comme ces mets ne satisfaisaient pas son ventre, il demanda qu'on lui servît de la viande. « Depuis que vous obligez, seigneur, lui dit la Reine, les bouchers et les boulangers à travailler aux mines, il n'y a plus ni pain, ni viande ; ainsi il faut que vous viviez de ces mets d'or auxquels vous sacrifiez votre peuple. » Cette leçon fit rentrer ce prince en lui-même ; il dispensa les bouchers, les boulangers et les autres artisans nécessaires à la vie, de travailler dans les mines.

⁂

Les Florentins ayant fait à Benoît XII, Pape, qui tenait son siège à Avignon, de grandes plaintes contre Jean Visconti, archevêque de Milan, le Pape lui ordonna de venir à Avignon rendre compte de sa conduite, sous peine d'excommunication. Ce prélat, qui était très opulent, appréhendant le jugement du Pape, parce qu'il était coupable, s'y déroba par l'artifice suivant. Il envoya son intendant à Avignon, à qui il donna ordre de louer pour un an plusieurs maisons dans la ville, et de faire pour le même temps des provisions de blé, de foin, d'avoine et de vin. Il fit bientôt augmenter toutes les denrées de la ville. Les étrangers ne trouvaient plus de logements. Le Pape envoya chercher l'intendant à

qui il demanda pourquoi il faisait de si grandes provisions et louait tant de maisons. « Saint-Père, lui répondit l'intendant, mon maître se prépare à obéir à Votre Sainteté ; il amène avec lui 7 000 cavaliers et 7 000 fantassins. Il faut bien pourvoir au logement et à la subsistance de tant de personnes. » Le Pape effrayé de ce discours dit à cet officier : *Dites à votre maître que je le dispense de ce voyage et que je le renvoie par avance absous des crimes dont on l'accuse.* L'intendant paya les loyers, abandonna les provisions au peuple, qui approuva hautement le jugement de Sa Sainteté et qui faillit mettre en pièce les Florentins, lesquels se retirèrent au plus vite.

⁂

On représenta au comte de Montal, qui allait au-devant d'une armée d'ennemis, qu'il devait les envoyer reconnaître afin d'en savoir le nombre : *Nous les compterons*, dit-il, *quand nous les aurons défaits.*

⁂

Un jeune officier étant au siège de Pizzighitonne et voyant le maréchal de Villars sur le revers de la tranchée, lui dit qu'il s'exposait trop pour un général d'armée comme lui, si nécessaire au royaume. *Vous auriez raison*, lui répondit le maréchal, *si j'étais à votre âge ; mais à l'âge où je suis, où j'ai si peu de jours à vivre, je ne dois pas les ménager, ni négliger les occasions qui pourraient me procurer une mort glorieuse que doit ambitionner un général d'armée.*

⁂

En 1664 il y eut une cruelle et grande famine à Paris. Un soir des grands jours d'été que M. de Salvo venait de se promener, suivi seulement d'un petit laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet et lui demanda la bourse, mais en tremblant comme un homme peu expert dans ce métier : « Vous vous adressez mal, lui répondit M. de Salvo, et je ne vous ferai guère riche ; je n'ai que trois pistoles, que je vous donne fort volontiers. » Il les prit et s'en alla sans demander autre chose. « Suis adroitement cet homme-là, dit M. de Salvo à son laquais, observe le mieux qu'il te sera possible où il se retirera et ne manque pas de venir me le dire. » Il fit ce que son maître lui commanda, suivit le voleur dans deux ou trois petites rues, et le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain de 8 livres et changea une des pistoles qu'il avait. A dix ou douze maisons de là, il entra dans une allée, monta au quatrième étage et en arrivant chez lui, où l'on ne voyait clair qu'à la faveur de la lune, il jeta son gros pain au milieu de la chambre et dit en pleurant à sa femme et à ses enfants : « Mangez, voilà un pain qui me coûtera cher, rassasiez-vous-en, et ne me tourmentez plus comme vous le faites, car un de ces jours vous aurez la douleur de me voir mourir sur un infâme gibet. » Sa femme fondant en larmes tâcha d'apaiser son époux du mieux qu'elle put. Après, ayant ramassé le pain, elle en donna à quatre pauvres petits enfants qui mouraient de faim. Le laquais vint instruire son maître de tout ce qu'il

avait vu et entendu. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Salvo se fit conduire par son laquais chez cet homme; il s'informa de ce qu'il était dans le voisinage, on lui apprit que c'était un cordonnier bien serviable, mais chargé d'une grosse famille et très pauvre. Il monta ensuite chez lui et heurta à sa porte. Le malheureux la lui ayant ouverte le reconnut pour celui qu'il avait volé le jour précédent; il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon et le supplia de ne pas le perdre, non pas par rapport à lui, mais à cause de sa famille. « Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Salvo, je ne viens pas ici dans ce dessein-là. Vous faites un méchant métier et pour peu que vous le fassiez encore il pourra vous perdre. Tenez, voilà 30 pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie à vos enfants et surtout ne leur donnez point d'exemples mauvais. Souvenez-vous que je ne vous abandonnerai pas, tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme. »

⁂

On persuada à La Fontaine d'aller dans sa province pour voir sa femme et pour se réconcilier avec elle. Il part de Paris dans la voiture publique, arrive chez lui et demande son épouse. Le domestique, qui ne le connaissait pas, répondit que Madame était à la dernière messe. La Fontaine va tout de suite chez un ami qui lui donna à dîner, à souper et ensuite à coucher, et le régala pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris; La Fontaine se met dedans et ne songe plus à

sa femme. Ses amis le voyant de retour lui demandent s'il est réconcilié avec sa femme : *J'ai été pour la voir*, leur dit-il, *mais je ne l'ai pas trouvée, elle était à la dernière messe de sa paroisse.*

⁂

Le Père d'Arruis, jésuite, disait : « Lorsque le Père Bourdaloue prêcha à Rouen, les artisans quittaient leurs boutiques pour l'aller entendre, les marchands leur négoce, les avocats le Palais, les médecins leurs malades. Pour moi, lorsque je prêchai l'année d'après, je remis toutes choses dans l'ordre et personne n'abandonna plus son emploi. »

⁂

Un archidiacre d'Auxerre qui criait toujours en chaire disait du Père Bourdaloue : *Il prêche fort bien et moi bien fort.*

⁂

Pierre du Vair, évêque de Vence, refusa plusieurs évêchés plus avantageux, disant *qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis en conscience de répudier sa femme qui était pauvre, pour en épouser une plus riche.*

⁂

Le Camus, évêque du Bellay, refusa aussi deux évêchés considérables qui lui furent offerts par le cardinal de Richelieu : Arras et Amiens. *La petite femme que j'ai épousée*, disait ce prélat, *est assez belle pour un Camus.*

⋊

Un Gascon prenait le nom d'une terre qu'il faisait beaucoup valoir ; comme il en parlait un jour à son ordinaire dans une taverne, un autre Gascon, lassé de sa ridicule vanité, éclata de rire et se tournant vers ceux qui étaient assis proche d'eux : *Cette terre*, dit-il, *dont il vous étourdit les oreilles, si deux renards se battaient au milieu, leurs queues passeraient les bords.*

⋊

M. de Saint-Preuil, gouverneur d'Amiens, proposa un jour une entreprise sur Arras à un soldat nommé Courcelles de cette manière :

« J'ai fait choix de vous comme du plus sage soldat que je connaisse, pour faire un coup qui fera votre fortune ; il s'agit de surprendre Arras, et voici comme je l'ai conçu : Vous vous déguiserez en paysan et vous porterez, pour les vendre, des fruits sur la place. Après avoir été là quelque temps, vous chercherez querelle à quelqu'un, que vous tuerez sur-le-champ d'un coup de poignard. Vous vous laisserez prendre. On vous fera votre procès et on vous condamnera à être pendu. Je ne sais si vous savez que la coutume d'Arras est de faire les exécutions hors de la ville. C'est là-dessus que roule mon dessein. Je disposerai une embuscade auprès de la porte par où on vous fera sortir, de laquelle mes gens se rendront maîtres, dès qu'ils verront qu'on sera attaché au spectacle. Je marcherai en même temps pour

les soutenir, s'il en est besoin, et pour m'assurer entièrement de la place; après quoi je suis à vous, et je vous délivre. Voilà mon dessein, qu'en dites-vous? — Il est beau, répliqua Courcelles, mais la chose demande réflexion. — Eh bien! songez-y, dit Saint-Preuil, et je saurai demain votre résolution. » Le lendemain Courcelles alla le trouver et lui dit : *Monsieur, j'ai pensé à votre dessein, il est admirable et je suis ravi d'en être; mais je vous prie de trouver bon que je commande l'embuscade et que vous soyez le patient.*

⁂

Le maire d'une petite ville située sur le bord du Rhône fit ce compliment à un général des armées de Louis XIV en Piémont : « Monseigneur, tandis que Louis le Grand fait aller l'Empire de mal en pire, damner le Danemark, suer la Suède, tandis que son digne rejeton fait baver les Bavarois, rend les troupes de Zelle sans zèle, et fait des essais aux Hessois; tandis que Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus, met en flammes les Flamands, lie les Liégeois, et fait danser Castanaga sans castagnettes; tandis que le Turc hongre les Hongrois, fait esclaves les Esclavons et réduit en servitude la Servie; enfin tandis que Catinat démonte les Piémontais et que Saint-Ruth se rue sur les Savoyards et que Laré les arrête; vous, Monseigneur, non content de faire sentir la pesanteur de vos doigts aux Vaudois, vous faites encore la barbe aux barbets; ce qui nous oblige d'être, avec un profond respect », etc.

⁂

Le jour où on mena dans la Tour de Londres, Anne de Boleyn, pour y avoir la tête tranchée, elle appela un des gentilshommes de la chambre du Roi, auquel elle tint ce langage : *Dites au Roi que jamais homme n'a été plus constant que lui dans l'avancement de ma fortune où il a procédé par degrés; car de simple Demoiselle il m'a faite marquise, et de marquise Reine, de sorte que comme il n'y a point de qualité plus éminente que cette dernière en ce qui touche le monde, il veut maintenant que je sois martyre.*

⁂

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant quelques différends avec François Ier, roi de France, résolut de lui envoyer un ambassadeur hardi, capable de lui faire certains reproches, et même de le menacer de sa part s'il était nécessaire. Il pensa à un évêque dont il faisait beaucoup de cas et sur la fermeté duquel il comptait infiniment. Il lui exposa entièrement ses intentions, mais le prélat, qui connaissait le caractère peu endurant de François Ier, lui répondit qu'une pareille ambassade lui coûterait peut-être la vie et il finit en priant le Roi de le dispenser de cette commission. Henri, pour lui ôter tout sujet de crainte, lui dit alors que si François Ier le faisait mourir, il en coûterait la tête à tous les Français qui se trouveraient dans ses États. A quoi l'évêque répondit modestement : *Je crois sans peine, Sire, tout ce que Votre Majesté m'assure, mais parmi*

toutes ces têtes de Français, vous n'en trouverez aucune qui aille à mon corps aussi bien que la mienne.

⁂

Le duc d'Ossone, étant vice-roi de Naples, alla sur les galères du Roi d'Espagne, le jour d'une grande fête, à dessein d'user du droit qu'il avait de délivrer quelque forçat; il en interrogea plusieurs pour savoir d'eux le sujet qui les avait fait mettre dans ce triste état. Ces misérables ne manquèrent point de prétextes pour persuader au duc qu'ils étaient innocents. Il n'y en eut qu'un qui lui avoua nettement tous les crimes abominables qu'il avait commis, lesquels méritaient une plus grande punition que celle qu'il souffrait : *Qu'on chasse vite ce méchant homme,* dit le duc, en lui faisant donner la liberté, *de peur qu'il ne pervertisse tous ces gens de bien que voilà.*

⁂

Alexandre demandait un jour à un pirate qu'il avait pris de quel droit il volait sur les mers : *Du même,* répondit le pirate avec une libre fierté, *que tu as de piller l'univers. Mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle brigand, et toi qui le fais avec une grande flotte on te donne le nom de conquérant.*

⁂

M. de Lodève aimait beaucoup l'agriculture. Un jour qu'il se promenait dans un de ses jardins, il dit à

son jardinier : *Je ferais volontiers ton métier un mois de l'an. — Et moi, monsieur, le vôtre toute l'année.*

⁂

Amyot, qui dans son siècle a fait tant d'honneur à la littérature, a terni un peu sa gloire par son avarice. C'était un pauvre garçon, fils d'un boucher et qui s'était avancé par son mérite. Il était devenu évêque d'Auxerre et grand aumônier de France. Charles IX, qu'il avait élevé et instruit, l'appelait toujours : mon maître, et, se jouant quelquefois de lui, il lui reprochait en riant son avarice. Un jour qu'Amyot demandait un bénéfice de grand revenu, ce prince lui dit : *Eh! quoi! mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content, je crois que vous les avez, et quelque chose de plus. — Sire,* répondit Amyot, *l'appétit vient en mangeant.* Il obtint ce qu'il désirait et mourut riche de plus de trois cent mille livres.

⁂

Un chimiste qui se vantait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or demandait une récompense à Léon X. Ce pape lui fit donner une grande bourse vide, disant que *puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.*

⁂

Alexandre le Grand ayant vu Diogène dans un cimetière lui demanda ce qu'il y faisait. Le philosophe lui répondit : *Je cherchais les os de votre père parmi ceux*

de mon valet; mais tout me paraît si confondu que je ne saurais les distinguer.

⁂

Philippe de Macédoine vivait en mésintelligence avec Olympia sa femme et avec Alexandre son fils; et ayant demandé à un Corinthien qui était venu à la Cour, si les Grecs étaient en bonne intelligence entre eux, celui-ci répondit : *Seigneur, vous vous formalisez quand vous apprenez une guerre civile en Grèce, tandis que vous laissez votre propre maison dans la division et dans le trouble.*

⁂

Le petit Père André devait prêcher le dimanche des Rameaux dans une église de Paris. Le matin, un abbé qui y monta en chaire dit : « Messieurs, il y a des gens oisifs qui agitent sérieusement la question de savoir si Notre-Seigneur monta sur un âne ou sur une ânesse; mais je laisse cette question grave à décider au prédicateur du soir. »

⁂

Le petit Père André prêchant à son tour dit : « Messieurs, je suis surpris que le prédicateur du matin m'ait renvoyé une question si aisée à décider. Lisez l'Écriture sainte, vous y trouverez ce passage : « *Sedens super pullum asinæ* », *et quoiqu'en dise ce prédicateur, vous verrez d'abord que c'est un âne.*

⁂

Un évêque fut prié par des marguilliers pour venir assister à un sermon que devait prêcher le petit Père André. *Bon,* dit le prélat, *votre petit Père André est un petit falot.* Ce qui fut rapporté à notre prédicateur qui ne manqua point de se venger de l'épithète que lui avait donnée l'évêque. Il prit pour texte, en s'adressant au pasteur : *Vos estis lux mundi,* Vous êtes, Monseigneur, le grand Falot de l'Église ; *Quant à nous, nous ne sommes que de petits falots.* Ce discours, qui ne roula que sur les falots, les lustres et les lanternes et dont le parallèle fut fait si à propos, fit rire tout l'auditoire.

⁂

Le même Père prêchant dans une église de Paris et voulant se venger du curé qui n'était pas de ses amis, parla du devoir des ecclésiastiques, qui étaient chargés du salut des âmes. Il dit que suivant le langage de l'Écriture, on pouvait les comparer aux chiens qui gardaient les troupeaux. Il distingua, suivant la même Écriture, deux sortes de chiens : des chiens muets qui n'aboient jamais et des chiens qui aboient avec force, dans l'occasion. « Les premiers, dit-il, ne rendent aucun service à leur maître et ne gagnent point leur nourriture, mais les seconds empêchent que le loup n'entre dans la bergerie, et méritent la confiance de leur maître. C'est dans cette seconde espèce que l'on doit placer votre curé, qui, par sa vigilance continuelle, ses discours pathétiques, défend son troupeau contre

l'ennemi qui le voudrait désoler. *Ainsi, messieurs, vous pouvez dire que vous avez le meilleur petit chien de curé qui soit dans l'Église.*

⁂

Un des amis d'Arnaud, évêque d'Angers, voyant le travail continuel de son évêque qui se levait à deux heures du matin, assistait à matines avec ses chanoines, lui proposa de prendre un jour de la semaine pour se reposer : *Je le veux bien*, répondit-il, *pourvu que vous me donniez un jour de la semaine où je ne sois pas évêque.*

⁂

Le goût pour les pointes n'abandonna point même dans ses derniers moments Isaac Benserade, poète français, natif de Lyon, et l'un des plus beaux esprits du XVIIe siècle. Peu d'heures avant sa mort, son médecin lui ayant ordonné une poule bouillie : *Pourquoi du bouilli,* s'écria-t-il, *pŭisquĕ je suis frit!*

⁂

Carès, philosophe grec, disciple de Diogène, déposa entre les mains d'un banquier son argent, avec ordre de le remettre à ses enfants en cas qu'ils fussent fous; car, dit-il, s'ils sont philosophes, ils n'en auront pas besoin.

⁂

On reprochait un jour à Eveillon, chanoine et grand archidiacre d'Angers, homme fort charitable pour les

pauvres, de n'avoir pas de tapisseries. *Quand en hiver j'entre dans ma maison,* répondit-il, *les murs ne me disent pas qu'ils ont froid, mais les pauvres qui se trouvent à ma porte tout tremblants me disent qu'ils ont besoin de vêtements.*

⁂

M. de Fabert, maréchal de France, ayant été blessé au siège de Turin d'un coup de mousquet à la cuisse, M. de Turenne avec le cardinal de la Valette le conjuraient de se la laisser couper suivant l'avis de tous les chirurgiens. *Il ne faut pas mourir par pièces*, répondit-il, *la mort m'aura tout entier, où elle n'aura rien.* En effet, il guérit de sa blessure.

⁂

Le baron de Plaindenville, quoique Normand, ne voulait avoir que des valets gascons. Il en avait un qui lui était bon à tout, et qui faisait sa cuisine; il n'avait amené que celui-là à Paris, où il était venu poursuivre un procès. Un samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce valet qui dînait. « Que fais-tu là? lui dit le baron. — Hé! répond le valet, il est tard, je dînais en vous attendant. — Mais puisqu'il est tard, il est donc temps que je dîne aussi; sers-moi. — Monsieur, cela est bientôt dit; vous ne savez pas que le chat a mangé votre dîner? — Comment, répliqua le baron, le chat a mangé mon dîner? — Oui, repartit le valet, j'avais deux soles, une grande pour vous, et une petite pour moi; ce maudit animal ne s'est point trompé, il a pris la

vôtre et de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. — Il me semble, reprit le baron, que puisque le chat avait pris l'une, tu pouvais bien me garder l'autre. — Oh! Monsieur, reprit le valet, je sais mieux vivre que cela; en fait de dîner, chacun le sien n'est pas trop. Il n'est pas juste qu'un Maître Bas-Normand soit réduit à manger la portion d'un Valet gascon. Je ne saurais vous le conseiller, ni m'y résoudre. Vous qui savez plaider, et qui n'en perdez pas l'occasion, continua le valet, pourvoyez-vous à la cour des Aides. »

⁂

A la première représentation de *Sémiramis*, Voltaire demandant à Piron son jugement sur cette pièce, celui-ci répondit malignement : *Tu voudrais bien que je l'eusse faite.*

A une autre représentation de la même pièce, Voltaire dit au même auteur en se moquant de lui : *Pourquoi ne siffle-t-on point? — Peut-on siffler lorsqu'on bâille?* répondit Piron.

⁂

On disait à un évêque de la Rochelle d'une famille illustre que c'était dommage qu'il n'y eût plus de parents pour la soutenir : *Bon, bon*, dit le prélat, *elle est assez ancienne pour finir.*

⁂

M. de Bautru, pour se défaire d'un auteur qui lui apportait un ouvrage fort ennuyeux, lui dit en lui

montrant le feu, auprès duquel ils étaient tous deux : *Monsieur, si vous me croyez, vous mettrez cet ouvrage en lumière, le public en sera fort obligé.*

⁂

Ménage alla voir un évêque qui était fort malade. On lui dit que le prélat était avec son confesseur. Comme il devait des arrérages d'une pension à Ménage qu'il ne payait point, ce savant dit : *Je m'oppose à son absolution.*

⁂

Philippe II voyageant fut surpris par la nuit; il fut obligé de la passer chez un paysan, à qui l'on demanda mille choses qu'il n'avait point, et chez qui l'on fit un grand dégât. Le paysan, au lieu de se faire les plus belles idées du monde de l'honneur qu'il avait de recevoir le Roi, et de la fortune qui serait le fruit de cet honneur, s'attendait à être ruiné. Il fut si inquiet toute la nuit qu'il ne put fermer l'œil. Le lendemain, Philippe II lui dit, avant de sortir de sa maison, que s'il avait quelque grâce à demander, il n'avait qu'à parler. *Sire*, répondit-il, *je demande à Votre Majesté qu'elle ne vienne jamais loger dans ma maison tant que je vivrai.* Cette naïveté ne déplut pas au Roi, qui le récompensa magnifiquement.

⁂

Un philosophe voulant prouver à Diogène qu'il n'y avait point de mouvement, celui-ci se leva et se pro-

mena. « Que faites-vous? lui dit le philosophe. — *Je réfute ta raison* », dit Diogène.

⁂

On lui demandait de quelle manière Denis le Tyran en usait avec ses amis. *Il les regarde*, dit-il, *comme des bouteilles; il les prend quand elles sont pleines et il les rejette lorsqu'elles sont vides.*

⁂

Alexandre, passant par Corinthe, eut la curiosité de visiter Diogène qui s'y trouvait. Il le rencontra assis au soleil dans le Crané où il raccommodait son tonneau avec de la glu : « Je suis le grand Roi Alexandre, lui dit-il. — Et moi, je suis ce chien de Diogène, répondit ce philosophe. — Ne me crains-tu point? continua Alexandre. — Es-tu bon ou mauvais? reprit Diogène. — Je suis bon, repartit Alexandre. — Alors, qui est-ce qui craint ce qui est bon? » reprit Diogène. Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit : « Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène, demande-moi ce que tu voudras. — Retire-toi un peu à côté, tu m'empêches de jouir du soleil. » Alexandre demeura fort surpris de voir un homme si supérieur aux passions. « Lequel est le plus riche, continua Diogène, où celui qui est content de son manteau, de sa besace, ou celui à qui un grand royaume ne suffit pas et qui s'expose à mille dangers, pour en étendre les limites? » Les courtisans d'Alexandre

étaient fort indignés que leur Roi fît tant d'honneur à un homme comme Diogène, qui ne se levait pas même de sa place. Alexandre leur dit : *Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.*

⁂

Le Sultan Hussein, fils aîné du Schah Soliman, roi de Perse, monta sur le trône le 7 août 1694. Comme les Rois ses prédécesseurs choisissaient un de leurs ministres pour leur mettre la couronne sur la tête, lui n'en voulut rien faire; il prit lui-même la couronne et se la mit sur la tête : *Il n'y a point d'homme plus digne de me couronner que moi-même.*

⁂

Le prince de Condé, passant par une petite ville de Bourgogne, vit deux couvents contigus : l'un de religieux, et l'autre de religieuses; et comme les religieux s'étaient fort relâchés de leur règle, il dit : *Le loup est bien près de la bergerie.*

⁂

Le marquis de Grancé revenu de l'armée encore tout couvert de poussière, étant au Louvre pour faire sa cour au prince, deux maréchaux de France qui le rencontrèrent dans l'antichambre en ce mauvais équipage lui dirent : « Comme vous voilà, vous êtes comme un palefrenier ! — *Oui*, leur répondit brusquement cet homme rude, *tout prêt à vous étriller* ! »

⁂

Soliman I ne donnait les principales dignités de l'État qu'à des personnes riches et de probité, afin qu'ils fussent moins à charge aux peuples : *c'est afin*, disait-il, *qu'ils ressemblent à ces fleuves qui engraissent les terres où ils passent et non pas aux torrents qui entraînent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.*

⁂

L'Empereur d'Éthiopie implora le secours des Portugais ses alliés contre Grada-Hamed, Roi de Zeïla et de toute la côte d'Abel. Christophe de Gama part aussitôt avec un corps considérable de troupes. Battu et fait prisonnier malgré son grand courage, il fut conduit à son vainqueur. Grada-Hamed lui demanda ce qu'il aurait fait de lui, s'il l'avait pris : *Je t'aurais fait trancher la tête*, répondit fièrement Gama, *et ton corps coupé en quartiers aurait été suspendu en divers lieux, pour y servir d'exemple et d'épouvante aux tyrans.* Loin d'admirer une intrépidité si noble, le Barbare coupa de sa propre main la tête de Gama.

⁂

Christophe Colomb fait une descente à la Jamaïque, où il veut former un établissement. Les insulaires s'éloignent du rivage et laissent manquer les Castillans de vivres. Un stratagème très singulier est mis en usage dans cette occasion pressante. Il doit y avoir bientôt

une éclipse de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voisines qu'il a des choses très importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très vifs sur leur dureté, il ajoute d'un ton assuré : « Vous serez bientôt rudement punis. Le Dieu puissant des Espagnols, que j'adore, va vous frapper de ses plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir dès ce soir la Lune rougir, puis s'obscurcir et vous refuser sa lumière. Ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne. »

L'Éclipse commence en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb et jurent qu'ils ne le laisseront plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour apaiser la colère céleste, se montre quelques instants après, annonce que Dieu est apaisé, et que la Lune va paraître. Les Barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature et ne lui laissent pas dans la suite le temps même de désirer.

Charles-Quint entre en Champagne et, par les intrigues qu'il a nouées à la cour de France, pénètre jusqu'à Saint-Dizier. On avertit François Ier que les Parisiens effrayés quittent leurs maisons et emportent leurs meubles. Ce prince, tout malade qu'il est, se lève de son lit pour voler à son secours : *Il n'est pas*, dit-il, *en mon*

pouvoir de les garantir de la peur ; mais je les préserverai seulement du mal; j'aime mieux mourir et les sauver que de vivre en les abandonnant.

⁂

Le grand-duc de Toscane envoie à Constantinople, en qualité de son ambassadeur, le chevalier de Malte Bougianni Giantigliazzi. Dans une conversation particulière, le grand vizir montre à ce ministre un plan de la cité de La Valette, fortification ajoutée à l'île de Malte et lui demande si la place est aussi redoutable qu'elle paraît. « Seigneur, lui répondit ce chevalier, celui qui a levé le plan a oublié la principale partie de ses fortifications, qui consiste dans le courage et la valeur de plus de mille chevaliers, toujours prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour la défense de cette place. »

⁂

Les Espagnols assiégeaient Steenwick. Comme on n'avait pas assez de vivres dans la place, les habitants demandèrent séditieusement qu'on se rendît. Le brave gouverneur Comptat s'avança sur la place publique où se tenait les séditieux et leur ordonna de se retirer. Un boucher plus mutin que les autres se mit à crier : « Que deviendrons-nous quand il n'y aura plus rien à manger ? — *Nous n'en sommes pas encore là*, dit gravement le gouverneur, *mais quand nous y serons, nous commencerons par te manger, et tout ce qu'il y aura de coquins comme toi.*

⁂

Le grand Gustave prononça la peine de mort contre tous ceux qui se battaient en duel. Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux officiers supérieurs et d'une grande considération, qui avaient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au Roi la permission de vider leur querelle à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition. Il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il voulait être lui-même témoin du combat dont il assigna l'heure et le lieu. Il s'y rendit avec un corps d'infanterie qui environna les deux champions. Ensuite il appela le bourreau de l'armée et lui dit : *Mon ami, à l'instant où il y aura un de ces adversaires tué, tu couperas devant moi la tête de l'autre.* A ces mots les deux généraux restèrent quelque temps immobiles ; puis ils se jetèrent aux pieds du Roi, lui demandèrent pardon et se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié.

⁂

Le maréchal de Toirac prenait ses dispositions pour livrer bataille, lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son père qui était à l'extrémité, pour lui rendre ses soins et recevoir sa bénédiction : *Allez*, lui dit ce général qui connut la cause de cette retraite, *Père et Mère honoreras afin de vivre longuement.*

⁂

Sobieski arrive aux environs de Vienne avec une cavalerie très brillante et une infanterie mal équipée. Le prince Lubomirsky conseille au Roi, pour l'honneur de la nation, de faire passer de nuit, le pont à un régiment plus mal vêtu que les autres. Sobieski pense autrement et lorsque cette troupe est sur le pont : *Regardez-la bien*, dit-il aux spectateurs, *c'est une troupe invincible qui a fait serment de ne jamais porter que les habits de l'ennemi. Dans la dernière guerre, ils étaient tous vêtus à la turque.*

⁂

Charles XII, battu à Pultawa, s'était retiré chez les Turcs à Bender. Après y être resté six ans dans une inaction inconcevable, il se rend à Stralsund, ville de Poméranie qui est assiégée par les Rois de Prusse et de Danemark, et prise, quoique défendue par Charles. Un jour que le prince dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba dans la maison, perça le toit et vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le Roi dictait étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air n'entra dans le cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire : *Qu'y a-t-il donc?* dit le Roi d'un air tranquille. *Pour-*

quoi n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh! Sire, la bombe... — Eh! bien*, reprit le Roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez.*

⁂

Turenne, voyant un grenadier du parti ennemi qui ne voulait pas se rendre et qui se débattait dans le fort de la mêlée, le lui ordonna. Le grenadier répondit : *Il ne fallait rien moins que M. de Turenne pour me faire céder*. Ce général, charmé des sentiments de ce valeureux grenadier, lui adressa la parole en ces termes : « Si tous les hommes de ton régiment avaient été aussi braves que toi, je ne serais pas vainqueur. » Le grenadier lui répliqua : *Si nous avions eu un Turenne pour nous commander, nous ne serions pas vaincus.*

⁂

Durant la bataille de Fontenoy, Louis XV fit ramasser les boulets de canon qui tombaient auprès de lui et dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie : *Renvoyez ces boulets aux ennemis, je ne veux rien avoir à eux.*

⁂

Le comte du Luc, ambassadeur en Suisse, disait dans une lettre qu'il écrivait à Louis XIV qu'il avait été sept heures à table ; « mais, ajouta-t-il, que ne ferais-je point pour le service de Votre Majesté », et il terminait

par ces mots : *J'aime beaucoup mieux prier Dieu pour sa santé que d'y boire.*

⁂

Un ambassadeur d'Espagne conseillait à Jacques II de ne point se livrer aux prêtres dont les conseils imprudents pourraient lui faire perdre la couronne. « Quoi donc, répondit Jacques, le Roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur ? — *Oui*, répliqua l'ambassadeur, *et c'est pour cela que les affaires vont si mal.*

⁂

Le grand Mogol Cha-Jeham, fort enclin à la raillerie, demandait à un ambassadeur de Perse si son maître était plus grand qu'un certain petit esclave fort laid, dont l'emploi était de chasser les mouches autour du trône. *Non*, répondit l'ambassadeur, *il s'en faut bien, mon maître est seulement plus grand que toi de toute la tête.*

⁂

Un grand-duc de Toscane se plaignait à un ambassadeur de Venise de ce que la République lui avait envoyé un Vénitien qui s'était fort mal conduit pendant le séjour qu'il avait fait auprès de lui. « Il ne faut pas, dit l'ambassadeur, que Votre Altesse s'en étonne, car je puis l'assurer que nous avons beaucoup de fous à Venise. » — *Nous avons beaucoup de fous à Florence,* lui

répondit le grand-duc, *mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques.*

⁂

Un ambassadeur turc demandait à Laurent de Médicis pourquoi on ne voyait pas à Florence autant de fous qu'au Caire. Laurent lui montra un monastère et lui dit: *Voilà où nous les enfermons.*

⁂

Callisthènes d'Olynthe, qui avait suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince qui le fit mutiler et le condamna à être enfermé dans une cage à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre et l'ami fidèle de Callisthènes, ne discontinua cependant point de venir le voir. Callisthènes, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria, au nom des dieux, que ce fût pour la dernière fois. « Laisse-moi, lui dit-il, soutenir mes malheurs et n'aie pas encore la cruauté d'y joindre les tiens. — Je te verrai tous les jours, répondit Lysimaque, si le Roi te savait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords et commencerait à te croire coupable. Oh! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que la crainte d'encourir sa disgrâce m'a fait abandonner un ami. »

⁂

Le comte d'Aubigné, aïeul de Mme de Maintenon, fit paraître cette même générosité dans ses sen-

timents. Henri IV lui reprochait de ce qu'il se montrait l'ami du seigneur de La Trémouille, disgracié et exilé de la cour. *Sire*, lui répondit d'Aubigné, *M. de La Trémouille est assez malheureux puisqu'il a perdu la faveur de son maître; j'ai cru ne point devoir l'abandonner au moment où il avait le plus besoin de mon amitié.*

⁂

Conrad III, qui avait été élu Empereur en 1138, assiégeait Weinsperg, petite ville de l'État du duc de Wurtemberg en Allemagne. Ce duc, qui avait été un des opposants à l'élection de Conrad, se tenait avec sa femme renfermé dans cette ville. Il en soutint le siège avec une bravoure héroïque et ne céda qu'à la force. L'Empereur, irrité, voulait mettre tout à feu et à sang; cependant il fit grâce aux femmes et leur permit de sortir avec tout ce qu'elles avaient de plus précieux. L'épouse du duc profita aussitôt de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant et l'Empereur les vit sortir ainsi chargées, la duchesse à leur tête. Il ne put retenir ses larmes devant un spectacle aussi intéressant et fit grâce aux hommes en faveur des femmes.

⁂

Un danseur anglais fort célèbre arriva à Paris chez Marcel, fameux maître de danse du XVIIIe siècle. « Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art et pour que je profite

de vos conseils. — Volontiers », lui dit Marcel. Aussitôt l'Anglais exécute des parties difficiles, et fait mille entrechats. Marcel le regarde et s'écrie tout à coup : *Monsieur, on saute dans les autres pays, et l'on ne danse qu'à Paris.*

⁂

Le célèbre anatomiste Duverney, ainsi que le rapporte Mme de Staël dans ses mémoires, venait quelquefois à Sceaux voir la duchesse du Maine. Le bonhomme cherchait à rendre service à Mme de Staël, alors Mlle de Launay. La passion de cet artiste pour l'anatomie était si grande qu'il considérait que cette science constituait le vrai mérite. Et, un jour, pour exagérer les qualités de sa protégée, en grande compagnie il dit *que cette demoiselle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain.*

⁂

La duchesse de la Ferté, ayant rendu ses bonnes grâces à Mlle de Launay, lui dit, un jour, dans une de ces saillies enfantées par l'amour-propre : *Tiens, mon enfant, je ne vois que moi qui ai toujours raison.*

⁂

Le fils d'un gouverneur de province fut élevé dans le palais d'Uglimith. Ce jeune homme, dans un âge encore tendre, avait de l'esprit, de la prudence et du jugement. Le roi, qui était fort jeune, en fit son ami et les jeunes gens de la cour le prirent en aversion ; ils lui tendirent des pièges, ils cherchèrent à le perdre ou

à le faire périr. Mais ils ne purent y réussir, parce qu'il avait dans le Roi un véritable ami. Un jour ce prince lui disait : « Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans ? Elle est violente, ne pourrais-tu pas la faire cesser ? — O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets et pour ta gloire ; à mesure que je me conciliais l'affection de ton peuple et de ton cœur, j'éloignais de moi mes anciens amis, mes égaux ; je ne me connais qu'un moyen de les ramener, c'est de faire des fautes. » — *Poursuis et ne crains rien,* dit le Roi, *le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que sa lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.*

⁂

Pythagore disait que le spectacle du monde ressemblait à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique et ne songent qu'à leur profit, les autres y paient de leur personne et cherchent la gloire, d'autres se contentent de voir les jeux et la condition de ces derniers n'est pas la pire.

⁂

Solon disait : « Les lois ressemblent aux toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les mouches. C'est sur la médiocrité seule que s'exerce toute la force des lois ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche et contre la misère du pauvre. Le premier les élude, le second leur échappe ; l'un brise la toile et l'autre passe au travers. »

⁂

Le poète Eschyle étant un jour à la campagne, un aigle qui avait enlevé une tortue et qui ne pouvait tirer la chair cachée sous l'épaisseur de l'écaille, la laissa tomber sur la tête chauve du poète, qu'il prit pour la pointe d'un rocher, et le tua ainsi. Ce qui vérifia un oracle, qui lui avait été rendu à Delphes, qu'il périrait par la chute d'une maison.

⁂

Henri IV, roi d'Angleterre, à qui il avait été prédit qu'il mourrait à Jérusalem, tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster et y mourut dans une chambre appelée Jérusalem.

⁂

Ferdinand le Catholique, Roi d'Espagne, ayant été averti qu'il mourrait à Madrigal, évita avec soin d'y aller. Mais pendant qu'il croyait éloigner ainsi sa mort, il la trouva à Madrigal, pauvre village dont il n'avait jamais entendu parler. Car passant fortuitement par cet endroit, il se trouva mal tout d'un coup et, ayant été porté dans une misérable chaumière, qui était la meilleure retraite que le lieu pût lui fournir, il y mourut dans un réduit qui pouvait à peine contenir son lit.

⁂

Catherine de Médicis, esclave de la superstition et de l'astrologie, consulta les devins jusqu'à sa mort. On l'avait avertie qu'un Saint-Germain la verrait mourir.

Elle ne voulut jamais demeurer à Saint-Germain-en-Laye et on dit qu'elle n'y coucha jamais depuis. Mais un nommé Saint-Germain, docteur en théologie, l'ayant assistée à l'heure de la mort, on regarda la prédiction comme accomplie.

⁂

Tibère, exilé à Rhodes sous le règne d'Auguste, se plaisait à consulter les devins sur le haut d'un rocher fort élevé au bord de la mer, et si les réponses des prétendus prophètes donnaient lieu à ce prince de les soupçonner d'ignorance ou de fourberie, il les faisait à l'instant précipiter dans la mer, par un esclave. Un jour, ayant consulté dans le même lieu un certain Trasullus, regardé comme habile dans cette science et ce devin lui ayant promis l'empire et toutes sortes de prospérités : « Puisque tu es si habile, lui dit Tibère, tu dois savoir ton horoscope. Dis-moi combien il te reste de temps à vivre ? » Trasullus, qui se douta sans doute de cette question, examina avec une feinte sécurité l'aspect et la position des astres au moment de sa naissance. Bientôt après il laissa voir au prince une surprise qui fut suivie de frayeur, il s'écria *qu'il était, à cette heure même, menacé d'un grand péril.* Tibère, satisfait de cette réponse, l'embrassa, le rassura et acceptant pour oracle tout ce qu'il lui avait dit de favorable, le mit au nombre de ses amis.

⁂

Henri VII, Roi d'Angleterre, envoya chercher un astrologue anglais qui se mêlait de prédire les bonnes

et les mauvaises fortunes des autres, et lui demanda où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue lui répondit qu'il n'en savait rien. *Je suis donc meilleur astrologue que toi,* répondit le Roi, *car je sais que tu les passeras dans la Tour de Londres.* Ce qui arriva effectivement, car le Roi l'y fit conduire.

⁂

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : « Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre longtemps. — Comment le sais-tu? lui dit le duc. — Par la connaissance que j'ai des astres, répondit l'astrologue. — Et toi, combien dois-tu vivre? — Ma planète me promet une longue vie. — *Oh! bien*, repartit le duc, *afin que tu ne te fies plus à ta planète, tu mourras maintenant.* » Et il le fit pendre le jour même.

⁂

L'avare Cuttler, dont parle Pope, dans ses *Épitres morales*, croyant donner un excellent avis au prodigue Villiers, duc de Buckingham, lui disait : *Que ne vivez-vous comme moi? — Vivre comme vous, chevalier Cuttler, j'en serai toujours le maître quand je n'aurai plus rien.*

⁂

L'abbé Régnier, secrétaire de l'Académie Française, y faisait un jour, dans son chapeau, la collecte d'une pistole que chaque membre devait fournir pour quelque dépense commune. Cet abbé ne s'étant point aperçu

que l'un des quarante, le président Roses, qui était fort avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci, comme on s'y attend bien, assura qu'il avait donné. *Je le crois,* dit l'abbé Régnier, *mais je ne l'ai point vu.* — *Et moi,* ajouta M. de Fontenelle, qui était à côté, *je l'ai vu, mais je ne le crois pas.*

⁂

Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois qu'ils habitaient, dirent à ce conquérant qui voulait passer pour le fils de Jupiter Amnon : *Tu n'es pas un dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.*

⁂

Un seigneur de la cour de Louis XIII jouait au piquet dans une galerie ouverte. Ayant reconnu par ses cartes de rentrée qu'il avait mal écarté, il s'écria : *Je suis un franc goussaut!* (C'était le nom d'un président qui ne passait pas pour un des hommes les plus éclairés de son temps.) Ce président se trouva par hasard derrière le joueur, qui ne l'avait pas aperçu, et fort offensé d'être cité en cette occasion lui dit : *Vous êtes un sot.* — *Vous avez raison,* lui repartit le joueur, *c'est ce que je voulais dire.*

⁂

Dans le temps que Madame de Staël écrivait ses mémoires, une femme de ses amies lui demanda comment elle s'y prendrait pour se peindre elle-même

lorqu'elle en serait à la sensibilité de son cœur et de ses aventures galantes. *Oh!* dit-elle, *je ne me représenterai qu'en buste.*

⁂

Des Hollandais disaient à un Français que Mons leur serait rendu par la paix de Ryswick. *Je le crois,* répondit le Français, *nous ne pourrions le garder, car lorsque nous l'avons pris, il y avait plus de cinquante mille témoins.*

⁂

On voyait aux Chartreux de Dijon la tête de Jean, duc de Bourgogne, qui fut assassiné sur le pont de Montereau par les gens du Dauphin, pour venger la mort du duc d'Orléans qu'il avait tué. François Ier, regardant cette tête, demanda au religieux qui la lui montrait d'où provenait le trou qu'il y avait? *C'est,* dit le Chartreux, *par là que les Anglais sont entrés en France.* En effet, Philippe, fils de Jean, pour venger la mort de son père, se ligua avec les Anglais et les attira en France.

⁂

Louis XIV nomma à l'abbaye de Chelles, une sœur de Mlle de Fontanges. Au sacre de cette abbesse, les tentures de la couronne, les diamants, la musique, les parfums, le nombre des évêques qui officiaient, surprenaient tellement une femme de province qu'elle s'écria : « C'est ici le Paradis! — *Eh! non, madame,* lui dit-on, *il n'y aurait pas tant d'évêqves.* »

⁂

La République de Gênes, ayant osé braver Louis XIV, fut forcée d'envoyer en France, pour faire des excuses au monarque, le Doge (qui ne devait jamais sortir de la République) et quatre sénateurs. On fit voir à ce Doge Versailles dans tout son éclat; on lui demanda ensuite ce qui l'avait le plus frappé dans ce lieu enchanté. — *C'est de m'y voir*, répondit-il.

⁂

Lors de la naissance du Dauphin, Louis XIV ayant dit à M. Pelletier-Desforts, contrôleur général, qu'il fallait chercher de l'argent pour fournir aux réjouissances, ce ministre lui répondit : *Sire, vous en trouverez facilement, la Reine vient de vous donner une bonne caution.*

⁂

Un Lacédémonien étant invité à entendre un homme qui imitait parfaitement le rossignol, répondit : *J'ai souvent entendu le rossignol même.*

⁂

Un des Rois d'Espagne, auquel le sort des armes avait enlevé plusieurs places considérables, recevait cependant de la plupart de ses courtisans le titre de grand. *Sa grandeur*, dit un Espagnol, *ressemble à celle des fossés qui deviennent grands à proportion des terres qu'on leur ôte.*

⁂

Louis XI, rencontrant un jour l'évêque de Chartres monté sur un cheval richement caparaçonné, dit : *Les évêques n'allaient pas ainsi autrefois.* — *Non, Sire,* répondit l'évêque, *du temps des rois pasteurs.*

⁂

Un abbé de qualité représentait au Père de la Chaise, qui avait la feuille des bénéfices, que depuis longtemps il lui demandait un bénéfice. *Votre heure n'est pas encore venue,* lui dit ce Jésuite. — *Elle viendra,* lui repartit l'abbé, *quand il vous plaira, car vous gouvernez le Soleil.* On sait que le soleil était l'emblême de Louis XIV.

⁂

Lorsque le cardinal de Richelieu fit le procès à M. de Bouteville, M. du Châtelet écrivit, pour la défense de l'accusé, un mémoire qui fut trouvé également éloquent et hardi. Le cardinal lui ayant fait reproche que c'était pour condamner la justice du Roi : *Pardonnez-moi,* lui dit-il, *c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillants hommes de son royaume.*

⁂

La Dauphine, Marie-Anne-Victoire de Bavière, passait pour avoir infiniment d'esprit. Louis XIV lui disait un jour : « Vous ne m'aviez pas dit, madame, que

vous aviez une sœur qui était très belle. » Il parlait de la grande-duchesse de Toscane : *Il est vrai, Sire*, répondit la Dauphine, *j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille, mais j'en ai eu tout le bonheur.*

⁂

Un homme de qualité voyageant en Espagne, on lui fit voir l'Escurial et le superbe couvent des religieux de Saint-Jérôme. Le supérieur, qui le conduisait, lui rapportait que Philippe II l'avait fait bâtir pour accomplir un vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, au cas où il en sortirait victorieux. *Mon père*, lui dit le voyageur, en admirant l'étendue immense de ce bâtiment, *il fallait que ce Roi eût grand'peur, lorsqu'il fit un si grand vœu !*

⁂

La Ligue, à la mort de Henri III, s'autorisa du nom du cardinal de Bourbon, sans que ce cardinal en tirât aucun avantage. On l'appela, pour cette raison, *le chameau de la Ligue*. Ce chameau est, comme l'on sait, la bête de somme des Levantins.

⁂

M. Le Camus disait de certains moines gourmands, fort révérencieux, *que c'étaient des cruches qui ne se baissaient que pour se remplir.*

⁂

Un général français, jaloux et flatteur, disait au duc d'Enghien, qui venait de remporter la célèbre bataille

de Rocroi, en 1643 : « Que pourront dire maintenant les envieux de votre gloire? — *Je n'en sais rien,* répondit le prince, *je voudrais vous le demander.* »

⁂

M. Voisin ayant été nommé chancelier, le Parlement alla en corps pour le complimenter, ayant à sa tête le président de Novion, en l'absence du premier président de Mêmes, qui était retenu par la goutte. Le chancelier les assura de sa protection. Le président de Novion, se tournant vers sa compagnie : *Messieurs,* lui dit-il, *remercions M. le Chancelier, il nous accorde plus que nous lui demandons.*

⁂

La Maupin, artiste de l'Opéra, donna plusieurs fois preuves de sa bravoure. Elle s'habillait souvent en homme pour se divertir ou se venger. Un acteur de l'Opéra, nommé Dumesnil, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir vêtue en cavalier, sur la place des Victoires, et voulut lui mettre l'épée à la main. Sur son refus elle lui donna des coups de canne et lui prit sa montre et sa tabatière. Dumesnil s'avisa le lendemain de conter son aventure à l'Opéra ; mais, comme on pense bien, tout autrement qu'elle n'était. Il se vantait de s'être défendu, contre trois voleurs qui étaient tombés sur lui, et qui, malgré sa résistance, avaient emporté sa montre et sa tabatière. *Tu en as menti,* lui dit la Maupin qui l'écoutait, *tu n'es qu'un lâche et un poltron. Tu n'as pas été attaqué par plusieurs personnes, c'est moi*

seule qui ai fait le coup, et pour preuve de ce que je dis, voici ta montre et ta tabatière que je te rends. Dumesnil n'eut rien de plus pressé que de se retirer sans rien dire.

⁂

Addison rapporte avoir vu à Hammersmith un de ses compatriotes qui disait un jour à son auditoire : « Je dois ma naissance et mon éducation à cet endroit ; je l'aime tendrement, et en reconnaissance des bienfaits que j'y ai reçus, je fais présent d'un écu à tous ceux qui voudront l'accepter. Chaque auditeur, la bouche béante et les bras immobiles, s'attendait à recevoir la pièce de 5 shillings. Le charlatan met la main dans un sac, en tire une poignée de petits paquets et dit à l'assemblée : *Messieurs, je les vends d'ordinaire 5 shillings, 6 sols, mais en faveur de cet endroit, pour lequel j'ai une tendresse filiale, j'en rabattrai 5 shillings.*

⁂

Les Athéniens, voulant faire élever un superbe temple à Pallas, consultèrent deux architectes. Le premier, qui avait peu d'expérience, chercha à gagner les suffrages par les plus belles promesses et par la description d'un projet dont il exagéra la grandeur et la magnificence. Le second, qui était très habile et très expérimenté, mais qui parlait peu, se contenta de dire : *Ce que mon confrère a promis, je l'exécuterai.* Il fut préféré.

⁂

Un étranger demandait à un Spartiate quel supplice on faisait subir, dans son pays, à un homme coupable d'un adultère? « On le condamne, répondit le Spartiate, à fournir un taureau qui, du sommet du mont Taygète, puisse boire dans la rivière d'Eurotas. — Eh! comment, reprit l'étranger, tout étonné, pourrait-on trouver un taureau de cette grandeur? — *Ce serait moins difficile*, repartit le Spartiate, *que de rencontrer à Sparte un adultère.* »

⁂

Un plaisant du parterre se trouvant à la première représentation d'*Argélie* de l'abbé Abeille, applaudissait à tout rompre en criant : « Ah! que cela est mauvais! » Ceux qui se trouvaient à ses côtés, surpris de ce procédé bizarre, lui demandèrent pourquoi il disait que la pièce était mauvaise et qu'il l'applaudissait : « J'ai reçu, répondit-il, un billet pour applaudir, je l'ai promis et je tiens parole; mais je suis honnête homme et je ne puis trahir mon sentiment; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis et répète que la pièce ne vaut rien. »

⁂

Quelques personnes faisaient courir malignement le bruit qu'*Alzire*, tragédie de M. de Voltaire, n'était pas de cet auteur. *Je le souhaiterais de tout mon cœur*, dit un amateur éclairé. — *Et pourquoi?* lui demanda quelqu'un.

— *C'est*, répondit-il, *que nous aurions un bon poète de plus.*

⁂

Dominique, acteur du Théâtre italien, se trouvant au souper de Louis XIV, avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Ce prince, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : « *Que l'on donne ce plat à Dominique.* — Quoi, Sire, et les perdrix aussi ? » Ce roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit : « Et les perdrix aussi. » Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui était d'or.

⁂

Mezetin, acteur italien plus célèbre par ses démêlés avec le roi de Pologne que par son talent, voulait dédier un ouvrage de sa façon à un duc protecteur zélé des talents. Mais pour parvenir jusqu'à lui, il fallait avoir l'agrément d'un portier, d'un laquais et d'un valet de chambre, dont les oreilles, suivant l'expression de Voltaire, étaient dans leurs mains. Mezetin tenta de les fléchir, mais inutilement. Voici comment il s'y prit pour s'en venger : « Monsieur, dit-il fort respectueusement au portier, je dois être récompensé d'un ouvrage que j'ai dédié à Monsieur votre Maître. Laissez-moi entrer. Je vous permets, foi d'homme d'honneur, le tiers de ce qu'il me donnera. » Le portier devenu plus humain à ce discours lui dit : « Vous pouvez passer, je vous crois sur votre parole. » Il fallut faire la même promesse au laquais de garde pour entrer dans l'appartement. Res-

tait un troisième tiers qu'il pria le valet de chambre, placé à la porte du cabinet, de bien vouloir accepter. Le voilà entré. Il fait son compliment et présente son ouvrage. Le duc, charmé de cet hommage de la part d'un acteur fêté partout, lui promet de lui accorder ce qu'il pourra désirer. *Monsieur*, répondit Mezetin, *puisque vous avez cette bonté, je vous demande cent cinquante coups de bâton. — Quelle est donc cette plaisanterie?* reprit le duc. Mezetin lui raconta aussitôt à quel prix il a humanisé le portier, le laquais et le valet de chambre. *Vous voyez bien, Monseigneur*, poursuivit-il, *que n'ayant aucune part dans la récompense, je n'en aurai aucune aux coups de bâton, et j'aurai le plaisir de voir punir ceux qui m'ont mis à contribution.* Le duc, ayant ri de tout son cœur, sermonna ses gens et envoya un présent à la femme de ce comédien, afin qu'il en profitât sans violer sa parole.

⁂

Lorsqu'en 1753, on donna à la Comédie italienne *Briochi*, parodie de l'acte de *Pygmalion*, cette pièce n'eut aucun succès et n'était pas faite pour réussir. Quelqu'un ayant demandé à l'auteur pourquoi il l'avait risquée au théâtre, il répondit : *Il y a si longtemps que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai saisi cette occasion pour rassembler tout le monde et prendre ma revanche en gros.*

⁂

Un célèbre acteur de la Comédie Française, celui-là même qui servit de modèle au *Glorieux* de Destouches,

jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria : *Plus haut !* L'acteur, qui croyait être le prince qu'il représentait, répondit sans s'émouvoir : « Et vous, plus bas. » Le parterre indigné repartit par du bruit qui fit cesser le spectacle. Des ordres supérieurs ayant obligé l'acteur de faire ses excuses au public, il s'avança sur le bord du théâtre et commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état qu'aujourd'hui car...* A ces mots, le parterre le dispensa de continuer, par ses applaudissements réitérés.

⁂

Le poète Scheichi était pauvre et il distribuait une eau salutaire pour les yeux afin de gagner de quoi vivre. Mais il avait lui-même mal au yeux et il ne s'était point avisé de se servir de ce remède qu'il vendait aux autres. Un jour, une personne qui avait besoin de cette eau lui en acheta pour un aspre et, en le payant, lui en donna deux. Scheichi voulait en rendre un. L'acheteur le refusa et lui dit : « L'un est le prix du remède que je vous ai acheté pour mon usage et je vous donne l'autre afin que vous preniez une pareille dose de votre eau pour vous en frotter les yeux, car je vois que vous y avez bien mal. »

⁂

Le 18 octobre 1609, la fille du comte de Créquy, âgée de neuf ans, avait été accordée en mariage au marquis de Rosny, fils du duc de Sully. Le ministre Dumoulin

voyant approcher la mariée, dit: *Présentez-vous cette enfant pour être baptisée?*

⁂

Le poète Ibicus fut attaqué par des voleurs en un lieu écarté. Prêt à se voir assassiner et ne sachant à qui avoir recours, il vit voler des grues. *Oh! grues*, s'écria-t-il, *vous servirez un jour de témoins contre mes meurtriers!* Quelque temps après, ces voleurs étant à un marché, il passa une volée de grues. *Voilà*, dit l'un d'eux en souriant à l'un de ses compagnons, *les témoins du poète Ibicus qui s'envolent.* Ce propos fut entendu de quelqu'un qui, les soupçonnant là-dessus d'avoir commis le meurtre, en avertit la justice. Il furent pris et avouèrent leur crime.

⁂

Le cardinal de Richelieu s'amusait volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour, qui, tout seul, en veste, s'exerçait dans son cabinet à sauter contre un mur. Un courtisan moins délié que lui eût été sans doute fort embarrassé de se trouver, avec un ministre du caractère de M. de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité, mais il s'en tira en hemme d'esprit. *Je parie*, dit-il au cardinal, *que je saute aussi bien que Votre Éminence?* Aussitôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le ministre.

⁂

Un jour Louis XIV jouant au tric-trac, il y eut un coup douteux. On se disputait. Les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte de Grammont entra : « Jugez-nous, lui dit le Roi. — Sire, c'est vous qui avez perdu, dit le comte. — Eh ! comment pouvez-vous décider contre moi, avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh ! Sire, ne voyez-vous point que pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause ? »

⁂

Le même prince s'amusait depuis quelques jours à faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui montraient comment il fallait s'y prendre. Ce prince venait de composer un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent ; parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Ce maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Ah ! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison, que

Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi, ajoute Mme de Sévigné, a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan.

⁂

Il était un temps où tout le monde disait gros pour grand : une *grosse* chose, une *grosse* maison, une *grosse* réputation. Louis XIV, étant un jour chez Mme de Montespan, où se trouvait Boileau, lui témoigna qu'il n'aimait pas cette expression nouvelle. « Il est surprenant, lui dit Boileau, qu'on veuille partout mettre gros pour grand. Par exemple, ajouta-t-il, en fin courtisan, il y a bien de la différence entre *Louis le Grand* et *Louis le Gros*. »

⁂

En 1702, M. de Meilhac, qui était très âgé, défendit près de quatre mois Landau assiégé par les Impériaux. Le comte de Grammont, pour le moins aussi vieux, dit familièrement à Louis XIV à peu près du même âge : « Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. — Cela est vrai, répondit le Roi, mais à notre âge on n'a point longtemps à jouir de la gloire. — Sire, reprit le comte de Grammont, on ne compte pas l'âge des Rois, et lorsqu'ils sont comme vous, on ne suppute leurs années que pour rappeler leurs belles actions. »

⁂

Le chevalier Kingston, maître de camp de l'armée du Roi d'Angleterre Édouard VI, poursuivant les rebelles et étant à Bodmyn, ville du comté de Cornouailles, envoya dire au maire qui les avait favorisés qu'il voulait dîner avec lui et lui marqua le jour. Il ne manqua point d'y aller et fut magnifiquement traité. Avant de se mettre à table, il dit au maire, à l'oreille, qu'il le priait de faire dresser deux potences pour l'exécution de deux criminels qu'il avait condamnés à mort. On se mit cependant à table, et le maire régala son hôte des meilleurs mets et des vins étrangers les plus délicieux. Après avoir fait bonne chère, Kingston s'informa du maire si on avait fait ce qu'il lui avait recommandé. Et l'autre l'en ayant assuré, ils se levèrent de table pour s'acheminer vers le lieu où l'exécution devait se faire. Ils trouvèrent les deux potences dressées. Alors Kingston regardant le maire : « Voyez, lui dit-il, celle qui vous accommode, vous êtes un rebelle, et il y en a une des deux qui vous est destinée. » La surprise du maire fut extrême, mais la cruauté de Kingston ne le fut pas moins, et il le fit pendre sur-le-champ. La seconde potence était pour un meunier, qui le méritait bien, mais un autre paya pour lui. Ce meunier s'était absenté, et avait dit à son garçon de passer pour le maître de la maison, si quelqu'un venait le demander. Kingston étant venu demander le maître de la maison, ce garçon ne manqua point de répondre que c'était lui. Sur sa déclaration, il fut aussitôt arrêté et pendu.

⁂

Montfleuri, qui parut à la Comédie Française avant Baron, mourut en 1667, des violents efforts qu'il fit en représentant Oreste dans l'*Andromaque* de Racine. Guéret, dans son *Parnasse réformé*, fait dire à cet acteur : *Qui voudra savoir de quoi je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, de l'hydropisie ou de la goutte, mais qu'il sache que c'est d'Andromaque.*

⁂

La Lecouvreur, célèbre actrice du Théâtre français, morte en 1730, déclamait avec beaucoup de noblesse. Un homme d'esprit, qui l'avait vue jouer dans *le Comte d'Essex*, fut si frappé de la dignité de son jeu qu'il disait : *J'ai vu une Reine parmi des Comédiens.*

⁂

Cambyse, roi de Perse, était fort adonné au vin. Un jour un de ses favoris, nommé Prexaspas, lui représentant que l'on trouvait à redire qu'il bût tant, il répondit : « Je veux te faire voir que le vin ne m'ôte ni le jugement, ni l'adresse. » A cet effet, après avoir bu plus qu'à l'ordinaire, il fit venir le fils de ce favori, commanda qu'on le liât à un arbre et s'adressant au père : « Si je ne perce, lui dit-il, le cœur de ton fils avec cette flèche, tu auras raison de dire que j'ai tort de tant boire. » Il tira ensuite sur l'enfant qui, ayant été ouvert, fut trouvé avec le cœur percé de la flèche. Le lâche courtisan, oubliant aussitôt sa douleur, se mit à louer l'adresse du tyran.

⁂

Le ridicule despotisme de Gessler, chez les Helvétiens, fit perdre à la Maison d'Autriche, vers le commencement du XIIIe siècle, la souveraineté qu'elle avait conservée jusqu'alors sur ces peuples. Ce Gessler, homme bizarre et cruel, s'avisa un jour de mettre un chapeau au bout d'une perche qu'il fit planter sur la place d'Altorf, avec ordre aux passants de saluer ce chapeau, comme si c'était lui-même. Un laboureur nommé Guillaume Tell, ayant manqué à cette formalité, Gessler le fit venir pour lui demander la raison de sa désobéissance; le paysan s'excusa en disant qu'il n'avait aucune connaissance de cette loi. Peu content de cette réponse, le ministre autrichien ordonna au laboureur ou de lui dire la vérité ou d'abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de celui de ses enfants qu'il aimait le plus; ajoutant que s'il manquait son coup, il lui ferait ôter la vie à lui-même. Ce père malheureux n'ayant pu adoucir son juge ni par ses pleurs, ni par ses prières, prit la flèche et la décocha avec tant de bonheur qu'il abattit la pomme à 120 pas de distance, sans faire aucun mal à son fils. La joie du père fut égale au dépit du gouverneur, qui, toujours dans le dessein de perdre Guillaume, lui suscita une autre querelle en lui demandant la raison de la deuxième flèche qu'il portait dans son carquois : « A te tuer toi-même », lui répondit Guillaume Tell. Ce qu'il exécuta aussitôt. Un grand nombre de citoyens se réunirent à Guillaume, et par la suite l'Autriche battue reconnut leur indépendance.

⁂

Mme du Noyer rapporte dans ses Lettres, cette espièglerie du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV. Lorsqu'il était encore enfant, il faisait souvent de petites fredaines, et le Roi lui ordonnait les arrêts dans sa chambre. Un jour son gouverneur fit fermer les fenêtres disant que les prisonniers ne doivent pas voir le jour. *Vous me faites bien plaisir*, lui dit le jeune prince, *puisque vous me garantissez par là d'une vision aussi désagréable que la vôtre*. Après cela il se mit à badiner et à battre du tambour avec ses doigts sur une table. Le gouverneur trouva encore cela mauvais et pria le prince de ne point toucher à cette table, puisqu'elle ne lui appartenait pas et que tous les meubles étaient au Roi : *Oh! pour le coup, vous ne direz pas que ceci n'est pas à moi*. Et il se mit à battre ses fesses. Le gouverneur eut toutes les peines du monde à garder son sérieux et le Roi rit beaucoup du rapport qu'on lui fit de cette scène.

⁂

Un professeur de rhétorique lisait à ses écolier l'oraison funèbre du maréchal de Turenne par Fléchier. Un écolier, qui avait senti les beautés de ce discours, dit malignement à son camarade : « Quand pourras-tu en faire autant ? » — *Lorsque tu seras Turenne*, répondit l'autre.

⁂

Louis XI, étant au château du Plessis, près de Tours, descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un jeune garçon qui tournait la broche. Cet enfant avait une physionomie qui prévenait en sa faveur. Le Roi lui demanda d'où il était, qui il était, ce qu'il gagnait. Le jeune marmiton, qui ne le connaissait pas, lui dit, sans le moindre embarras. « Je suis du Berry, je m'appelle Étienne, marmiton de mon état, et je gagne autant que le Roi. — Que gagne le Roi ? lui dit Louis. — *Ses dépens*, reprit Étienne, *et moi les miens.* » Cette réponse libre et ingénieuse lui valut les bonnes grâces du Roi, dont il devint par la suite le valet de chambre.

⁂

M. de Montespan jouait un jour au lansquenet. Sa carte, qui était un roi de cœur, fut la première prise et comme il pestait un peu, une présidente, voulant faire le bel esprit, lui dit : « Ah ! monsieur, ce n'est pas le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. » M. de Montespan, aigri par sa perte et par la réflexion de cette présidente, lui répondit aussitôt : « Si ma femme est à un *louis*, vous êtes *à 30 sols*. »

⁂

Combien d'extravagances l'étiquette n'a-t-elle pas produites en Espagne ! Philippe III, à peine relevé d'une maladie dangereuse, était assis à côté d'une cheminée

dans laquelle avait été allumée une si grande quantité de bois que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettait pas de se lever pour appeler du secours; les officiers de service s'étaient éloignés et les domestiques n'osaient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Pobar parut, auquel le Roi ordonna d'éteindre le feu; mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendait de faire une pareille fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Ussede. Le duc était sorti, et la flamme augmentait; néanmoins, le Roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa dignité; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut un érysipèle à la tête, avec des redoublements de fièvre, qui l'emportèrent.

⁂

Anaxagore, pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires et d'y sacrifier quelques heures de son temps, leur répondit : « Oh! mes amis, vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires et mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses! »

⁂

Frédéric Morel travaillait à traduire Libanius lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissait depuis quelque temps, était bien malade et qu'elle voulait lui parler. « Je n'ai plus, dit-il, que deux périodes à traduire et après cela j'irai la voir. » Un second commissionnaire vint lui annoncer qu'elle était à l'extrémité.

« Je n'ai plus que deux mots, dit Morel, allez, retournez vers elle, j'y serai aussitôt que vous. » Un moment après, on vint lui rapporter qu'elle était morte. « J'en suis très fâché, dit-il, c'était une bonne femme. » Et il continua son travail.

⁂

Un jeune homme auquel Corneille avait accordé sa fille en mariage, étant, par l'état de ses affaires, obligé d'y renoncer, vint le matin chez le père pour retirer sa parole et, arrivant dans son cabinet, lui expose les motifs de sa conduite : « Eh! monsieur, réplique Corneille, ne pouvez-vous sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle, je n'entends rien à toutes ces affaires-là. »

⁂

Un domestique court tout effrayé dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison. *Eh! bien*, lui répondit-il, *avertissez ma femme. Vous savez bien que je ne me mêle pas du ménage.*

⁂

Bourvalais et Thevenin, qui avaient amassé des biens immenses dans les affaires sous Louis XIV, eurent dispute l'un contre l'autre dans une assemblée de financiers. Dans la chaleur de la querelle, Thevenin dit à Bourvalais : « Souviens-toi que tu as été mon laquais. » — *J'en conviens*, répondit l'autre, *mais si tu avais été le mien, tu le serais encore.*

⁂

Ce même Bourvalais ayant trouvé dans un de ses étangs un brochet d'une grosseur extraordinaire en fit présent au premier président de Harlay. Ce magistrat l'invita à venir en manger sa part. Comme tous les conviés en admiraient la grosseur : *Messieurs*, leur dit le premier président, *ne soyez pas surpris, c'est le Bourvalais de l'étang de monsieur.*

⁂

Une ville assez pauvre fit une dépense considérable en fêtes et en illuminations au passage de son prince. Il en parut lui-même étonné. « Elle n'a fait, dit un courtisan flatteur, que ce qu'elle devait. — *Cela est vrai*, reprit un seigneur mieux intentionné, *mais elle doit tout ce qu'elle a fait.* »

⁂

Le connétable de Bourbon s'était révolté en 1523 contre François 1er et avait passé au service de l'Empereur Charles-Quint. Lorsque le connétable vint à Madrid, l'Empereur proposa au marquis de Vilanes, grand d'Espagne, de céder son palais au connétable, pendant le séjour qu'il ferait dans cette ville. Le marquis répondit à Charles-Quint : « Le désir de Votre Majesté est un ordre pour moi, mais aussitôt que le connétable aura quitté ma maison, je la brûlerai, comme ayant été souillée par un traître. »

⁂

« Pourquoi, disait Philippe de Macédoine au jeune Denis, n'avez-vous pas su vous maintenir sur le trône que votre père vous avait laissé? — Ne vous en étonnez pas, répondit Denis, car mon père, qui m'avait laissé tous ses biens, ne m'avait pas laissé sa fortune qui les lui avait fait acquérir. »

⁂

Un officier de la cour de François Ier se plaignait amèrement à ses amis que, depuis plusieurs années qu'il était au service, sa fortune n'en était pas plus avancée et qu'il était à la veille de manquer de tout. Le prince, instruit des plaintes de cet officier, le fit venir et lui dit : « Je sais que vous vous plaignez de moi. Tenez, voici deux bourses égales; l'une est pleine d'or; il n'y a que du plomb dans l'autre; choisissez, nous verrons si ce n'est plutôt à la fortune qu'à moi que vous devez vous en prendre. » L'officier choisit, et prit malheureusement la bourse remplie de plomb. « Eh bien, lui dit le Roi, à qui tient-il que vous ne vous enrichissiez? » Le prince joignit à cette réflexion, qui devait faire cesser les plaintes de l'officier, le don des deux bourses.

⁂

Henri II, roi de France, avait remporté plusieurs avantages sur Charles-Quint. Cet empereur disait à ce sujet que la Fortune ressemblait aux femmes qui préféraient les jeunes gens aux vieillards.

⁂

Nicolas III, marquis d'Este et de Ferrare, avait à sa cour un fou ou bouffon nommé Gonelle, qui se rendit célèbre par ses facéties. Ce maître bouffon savait toujours tirer un parti avantageux de ses gageures. Un jour qu'il se trouvait au dîner du marquis, on vint à demander quelle était, à Ferrare, la profession la plus nombreuse. Les sentiments se partagèrent. Le marquis ayant adressé la parole à Gonelle : « Monseigneur, lui répondit ce bouffon, ne doutez point que ce ne soient les médecins, qui forment dans cette ville le corps le plus nombreux. — Tu as bien peu de connaissance, lui répondit le marquis, de ce qui se passe dans la ville, car à peine y a-t-il trois ou quatre médecins. » Gonelle soutient son opinion ; on parie, que fait-il pour gagner la gageure ? Il va chez lui, s'enveloppe la tête d'un bonnet de laine et porte à sa bouche un mouchoir plié, comme un homme qui souffrirait beaucoup des dents. Il se met dans l'antichambre du prince. Tous ceux qui vont et viennent lui demandent, en passant, ce qu'il a et lui enseignent un remède. Gonelle a soin d'écrire les noms de tous ces prétendus médecins et les différents remèdes qu'ils lui indiquent. Le marquis, étant venu à passer, le plaint aussi sur son mal et lui conseille de faire certaine chose. Gonelle le remercie et dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint, comme s'il avait été guéri, faire sa cour au marquis et lui dit qu'il croyait avoir gagné la gageure. En même temps, il lui présente une grande liste de tous ceux qui lui avaient donné des remèdes

pour son mal de dents. Le marquis, prenant cette liste, et se voyant à la tête, ne put s'empêcher de rire et d'avouer que c'étaient les médecins qui étaient en plus grand nombre à Ferrare et peut-être partout ailleurs. Il fit, en conséquence, donner à son bouffon le prix de la gageure.

⁂

François Ier, père de Henri II, avait eu aussi un fou nommé Triboulet. François, déterminé, en montant sur le trône, à entreprendre le recouvrement du Milanais, consulta ses ministres sur les moyens de l'attaquer. Lorsqu'il sortit de son conseil, son bouffon lui dit que ces conseillers étaient des fous. — Pourquoi? demanda François. — *C'est*, répondit Triboulet, *qu'ils ont seulement délibéré comment vous entreriez en Italie et qu'ils n'ont pas pensé à voir comment vous en sortiriez.* — C'est ce même bouffon qui avait mis, sur ses tablettes, Charles-Quint au nombre des fous, parce que ce prince, sur l'invitation du monarque français, se proposait de passer par la France pour se rendre dans les Pays-Bas. « Mais, lui dit François Ier, si je le laisse passer? » — *En ce cas*, dit Triboulet, *j'effacerai son nom de mes tablettes et j'y mettrai le vôtre.* Cependant Charles-Quint avait raison de se fier à un prince qui, après la bataille de Pavie, écrivait à la duchesse d'Angoulême : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

⁂

L'Angely, qui est le dernier fou dont notre histoire fasse mention, appartenait à Louis XIV. C'était un fou

spirituel, mais malin. M. de *** se disait d'une maison très illustre quoiqu'il tirât son origine d'un fou. L'Angely se trouvant dans la chambre du Roi, après lui avoir parlé debout pendant quelque temps : *Asseyons-nous, monsieur,* lui dit-il. *On ne prendra pas garde à nous ; et vous savez que nous ne tirons pas à conséquence.*

⁂

L'Angely n'était nullement dévot. Il disait qu'il n'allait pas au sermon, *parce qu'il n'aimait pas le brailler et qu'il n'entendait pas le raisonner.* Son talent d'amuser lui procura une fortune considérable. On a rapporté ce mot de Marigny qui, étant un jour au dîner du Roi, dit à quelqu'un en lui montrant l'Angely qui amusait Louis XIV par ses saillies : *De tous nous autres fous qui avons suivi M. le Prince, il n'y a que l'Angely qui ait fait fortune.*

⁂

Namur est assiégé par les Français en 1692. Le gouverneur de la place hasarde une sortie où il perd environ cinq cents hommes. Le jeune comte de Lémos, l'un d'entre eux, demande quartier à un grenadier nommé Sans-Raison, lui promet 100 pistoles et veut lui faire présent de sa bourse où il y en a 35. Le grenadier, qui vient de voir périr le lieutenant de sa compagnie, fort brave homme, est inexorable et massacre l'Espagnol. Les ennemis envoyèrent demander le corps, qui leur fut rendu, et le grenadier Sans-Raison renvoya aussi les 35 pistoles qu'il avait prises au mort, en disant : *Tenez,*

voilà son argent; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer.

⁂

En 1696, le prince d'Orange, espérant surprendre les Français, reste sur les bords de l'Escaut, mais le maréchal de Luxembourg l'avait précédé et l'attendait en ordre de bataille. Le prince ne put s'empêcher de s'écrier, dans sa surprise : *Je savais bien que les Français avaient des bras, mais j'ignorais qu'ils eussent des ailes.*

⁂

D'Esclainvillers, gentilhomme de Picardie, mort lieutenant général des armées du Roi, portait une jambe de bois; un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il allait reconnaître un poste : *Le canon*, dit-il, *de sang-froid, en veut toujours à mes jambes, mais cette fois-ci, je l'ai pris pour dupe; car j'en ai deux autres dans mon chariot.*

⁂

Un officier du régiment d'Orléans, ayant été envoyé à la Cour pour y porter une nouvelle agréable, demanda la croix de Saint-Louis. « Mais, vous êtes bien jeune, lui dit Louis XIV. — *Sire,* répondit le brave militaire, *on ne vit pas longtemps dans votre régiment d'Orléans.*

⁂

Un vieil officier demandait une grâce à ce même prince, dont l'air majestueux lui en imposa à un tel

point, qu'il bégaya et ne put pas continuer son discours. *Sire*, dit-il, *au moins je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis*.

⁂

Un autre officier très âgé et qui s'était trouvé à plusieurs actions importantes, suppliait Louis XIV, avec beaucoup de vivacité, de lui accorder le grade de lieutenant-général. « J'y penserai, dit le Roi. — *Que Votre Majesté se dépêche*, repartit le brave officier, en ôtant à demi sa perruque; *elle doit voir à mes cheveux blancs que je n'ai pas le temps d'attendre*. Cette hardiesse ne déplut point au prince; et elle fut suivie d'un prompt succès.

⁂

Le Roi de Sardaigne, ayant, dans la guerre de 1751, pris parti pour la Cour de Vienne contre l'Espagne et la France, son général, le Bailli de Givry, grimpa au pont d'Ormis, dans les Alpes, où il campa. Ce col est si élevé qu'on n'y trouve ni eau, ni bois, de sorte qu'on est réduit à boire de la neige et à se passer de feu. Les Piémontais étant avertis qu'on marchait à eux firent couper un pont de communication. Ils le regardaient comme le seul chemin où l'on pût arriver au retranchement de Pierre-Longue, tous les habitants du pays leur ayant assuré que la crête de la montagne était impraticable. Mais bientôt après, le Roi Victor aperçut des drapeaux au sommet. Il s'écria : *Il faut que ce soient des diables ou des Français*.

⁂

Un jour que le comte de Soissons était au jeu, il aperçut derrière sa chaise, dans une glace, un homme dont la mine ne lui disait rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après, il sentit couper le cordon de son chapeau. Il feignit de ne s'être aperçu de rien et, prétextant quelque besoin, il se tourne vers le filou et le prie de vouloir bien tenir son jeu, ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine et se fait donner le couteau le mieux affilé qu'on put trouver. Il le cacha sous son habit et rentra dans la salle. Le filou, impatient de s'esquiver, se lève pour rendre le jeu qu'il tenait; mais le prince lui fit signe de continuer. En même temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filou, se saisit d'une de ses oreilles qu'il coupe et la tenant à sa main : *Monsieur*, lui dit-il, *quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille.*

⁂

On rapporte que François Ier étant dans sa chapelle, avec plusieurs seigneurs, pour entendre la messe, un filou, fort bien habillé, se mit derrière le cardinal de Lorraine, et lui escamota sa bourse; mais n'ayant pu le faire sans que le Roi s'en aperçût, il lui fit signe du doigt de ne rien dire. Le Roi le laissa tranquille, et demanda après au cardinal ce qu'il avait fait de sa bourse. Celui-ci ne la trouvant point parut fort inquiet et donna une scène au Roi qui, après avoir bien ri,

voulut qu'on rendît ce qui avait été pris. Mais l'auteur du vol ne parut pas; et le Roi s'aperçut, un peu tard, qu'il avait été joué.

⁂

Le cardinal de Polignac répondit à la duchesse du Maine qui lui demandait : « Quelle différence y-a-t-il entre moi et une montre? » — *Madame, une montre marque les heures, auprès de vous on les oublie.*

⁂

Dans une compagnie où se trouvait Boileau, une demoiselle fut invitée à danser, à chanter, et à toucher du clavecin. On voulait faire briller ses talents qui étaient des plus médiocres. Chacun néanmoins s'empressa de lui faire des compliments. Ils étaient dictés par la politesse. Boileau, d'un ton malignement galant, ajouta : *On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire, c'est pourtant ce que vous savez le mieux.*

⁂

Fontenelle étant un jour dans le jardin d'une maison où il avait dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie, un petit ouvrage d'ivoire d'un travail si délicat qu'on n'osait le toucher de crainte de le briser. Chacun l'admirant : *Pour moi,* dit Fontenelle, *je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* La vieille marquise de Flamarens survenant tandis qu'il parlait, il ajoute : *Je ne dis pas cela pour vous, madame.*

⁂

Le grand Condé attaquait Vesel, en 1672; toutes les dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place et de ne pas les exposer aux suites fâcheuses d'un siège long et meurtrier. Mais le prince, qui sentait que, par cette sortie, les assiégés seraient moins sollicités à se rendre, répondit aux dames *qu'il ne pouvait consentir à une demande qui le priverait de ce qu'il y a de plus beau dans son triomphe.*

⁂

Un mousquetaire gascon passant devant Louis XIV, dans une revue, fit faire à son cheval un mouvement si brusque que le chapeau du cavalier vola à terre. Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de son épée. « Sandis ! s'écria le Gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que mon chapeau. » Le Roi, ayant entendu cette réponse, lui en demanda la raison. *Sire*, dit-il, *j'ai crédit chez un chirurgien, mais je n'ai pas la même faveur chez un chapelier.*

⁂

Un gentilhomme gascon se faisant appeler marquis à la cour du duc de Savoie, Mme la duchesse lui demanda par dérision dans quel pays était son marquisat. Il est, répondit le Gascon, dans votre royaume de Chypre.

⁂

Un officier gascon ayant obtenu du Roi une gratification de 500 écus s'en fut trouver M. Colbert pour qu'il lui fît compter cette somme. Colbert dînait avec trois ou quatre seigneurs. Ce Gascon, sans se faire annoncer, entra effrontément dans la salle où l'on mangeait et s'approchant de la table, il dit tout haut: « Messieurs, avec votre permission, lequel de vous autres est Colbert. — C'est moi, Monsieur, répondit Colbert, qu'y a-t-il pour votre service? — Eh ! pas grand'chose, dit le Gascon, un petit ordre du Roi pour me compter 500 écus. » Le ministre, réjoui de la présence de cet original, lui dit de se mettre à table et lui promit de le satisfaire après le dîner. Le Gascon ne se fit pas prier deux fois et mangea comme quatre. Lorsque tout le monde eut terminé, un commis vint prendre le Gascon, le mena au bureau et lui compta 100 pistoles. Comme il dit qu'il en devait toucher 150, le commis lui répondit : « Il est vrai, mais on en retient 50 pour votre dîner ! — Cadédis ! s'écria le Gascon, 50 pistoles un dîner ! je ne donne que 20 sols à mon auberge. — Je le crois, dit le commis, mais vous ne mangez pas avec M. Colbert, et c'est cet honneur-là qu'on vous fait payer. — Eh bien ! répondit le Gascon, puisque cela est ainsi, gardez tout ; ce n'est pas la peine que je prenne cent pistoles ; j'amènerai demain un de mes amis dîner ici, et cela sera fini. » On rapporta cette gasconnade à M. Colbert, qui en rit et fit compter 550 écus à cet officier.

⁂

Boursault, dans ses lettres, rapporte cette singulière saillie d'un officier gascon. Il représentait à Louis XIV le besoin qu'il avait d'argent pour faire son équipage. Le Roi, qui cherchait toujours à adoucir ses refus, lui dit que le temps n'était guère propre à faire des grâces et ajouta qu'il avait sa paie, une pension, et que, si cela ne suffisait pas, son père qui avait reçu plusieurs bienfaits, pouvait, de temps à autre, lui envoyer quelque lettre de change. *De l'argent de mon père, Sire !* repartit le Gascon, *Votre Majesté, qui est toute-puissante, ferait plutôt faire un pet au cheval de bronze que de tirer une lettre de change de notre pays.* Le Roi, surpris d'une expression si extraordinaire, sourit, et accorda au Gascon une partie de ce qu'il demandait.

⁂

Quelques courtisans reprochaient à l'Empereur Sigismond qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les comblait de grâces et les remettait en état de lui nuire. *Ne fais-je pas mourir mes ennemis*, dit-il, *en les rendant mes amis ?*

⁂

Un Lacédémonien, abattu sous son ennemi, et prêt à recevoir un coup dans le dos : *Frappe-moi*, lui dit-il, *par-devant, pour ne pas faire rougir mes amis après ma mort.*

⁂

Lorsque le Roi de Pologne, Jean Sobieski, monta à cheval pour aller au secours de Vienne assiégée par les Turcs, la Reine son épouse le regarda en pleurant et en embrassant le plus jeune de ses fils. « Pourquoi pleurer, madame? » lui dit ce monarque. — *Je pleure*, répondit-elle, *parce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.*

⁂

Le maréchal de Villeroi venait de perdre, par sa faute, en 1706, la bataille de Ramillies contre Marlborough; un des amis de Mme de Villeroi, qui cherchait à la consoler, lui dit que, grâce à Dieu, le maréchal et le duc de Villeroi se portaient bien. *C'est assez pour moi*, répondit-elle, *mais ce n'est pas assez pour eux.*

⁂

Parmi quelques prisonniers romains que Mithridate avait faits, on lui amena un officier qui se nommait Pomponius et qui était blessé dangereusement. Le Roi lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourrait l'avoir pour ami. « Oui, répondit le prisonnier, si vous faites la paix avec les Romains, sinon je n'ai pas même à délibérer. » Ceux qui étaient présents, irrités de cette fière réponse, excitaient Mithridate à le faire mourir; mais ce prince rejeta ce lâche conseil en leur disant : *Respectons la vertu malheureuse.*

⁂

L'Empereur Charles-Quint avait demandé à François Ier sa gendarmerie ainsi que de l'argent, par forme d'emprunt, pour repousser avec avantage les Turcs qui le pressaient. *Pour de l'argent*, répondit le Roi, *je ne suis pas banquier; pour ma gendarmerie, comme elle est le bras qui porte mon sceptre, je ne l'expose jamais au péril sans aller chercher la gloire avec elle.*

⁂

On parlait, en présence de lord Bolingbrook, de l'avarice dont le duc de Marlborough avait été accusé, et on citait des traits sur lesquels on appelait son témoignage, lui qui avait été l'ennemi déclaré du duc : *C'était un si grand homme*, répondit Bolingbrook, *que j'ai oublié ses vices.*

⁂

Le cardinal de Bouzi, d'une naissance illustre et Italien d'origine, vint en France, où il obtint l'archevêché de Narbonne et la place de premier aumônier de la Reine. Quelque temps après, le Roi de Pologne lui accorda sa nomination au cardinalat. Comme il passait par Montpellier pour aller au conclave, le doyen, à la tête de la Faculté de Médecine, lui fit cette courte harangue : *Vous devez à l'Italie la noblesse de votre naissance, votre Grandeur à la France, le titre d'Éminence à la Pologne; plût au Ciel que vous dussiez à Rome le*

titre de Sainteté et à notre Faculté le don d'une longue santé.

⁂

Christine, reine de Suède, ayant écouté une harangue dont la longueur l'avait ennuyée, M. Voisin la supplia de témoigner sa satisfaction à celui qui l'avait faite. *Cela est juste,* dit-elle, *quand ce ne serait que parce qu'il vient de finir.*

⁂

Cambyse désirant épouser sa sœur, ce qui était défendu par les lois du royaume, voulut avoir l'approbation des gens de lois pour s'autoriser dans sa démarche. Il leur demanda, d'un air sévère, s'ils ne trouvaient point de loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les jurisconsultes craignant son indignation répondirent *que cette loi n'était point écrite, mais qu'ils en trouvaient une autre qui permettait aux Rois de faire ce qu'ils trouveraient bon.* Par cette réponse adroite, ils détournèrent la colère de ce Roi sans violer les lois du royaume.

⁂

Un certain moine jouant à la paume avec François Ier contre plusieurs seigneurs, fit adroitement un coup de raquette qui décida de la partie en faveur du Roi. Le prince surpris dit aussitôt : *Voilà un bon coup de moine.* — *Sire*, repartit finement le moine, *ce sera un coup*

d'abbé quand il vous plaira. Une abbaye étant venue à vaquer trois jours après, le moine l'obtint.

⁂

Alphonse, roi d'Aragon, était venu voir les bijoux d'un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui, pour se plaindre du vol qu'on lui avait fait d'un diamant de grand prix. Le Roi rentra chez le marchand, et fit apporter un grand vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée et l'en retira ouverte. Il commença. Après que tout le monde y eut passé, il ordonna au joaillier de vider le vase sur la table. Par ce moyen, le diamant fut trouvé et personne ne fut déshonoré.

⁂

Louis XI invitait volontiers à sa table les étrangers dont il espérait tirer quelques connaissances utiles. Il y recevait même des marchands qui lui donnaient des lumières sur le commerce et se servait de la liberté du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand nommé Maître Jean, séduit par les bontés du Roi, qui le faisait souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce prince les lui accorda, mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean surpris de ne pas trouver le même accueil s'en plaignit : *Allez, monsieur le Gentilhomme,* lui dit le Roi, *quand je vous faisais asseoir à ma table, je vous regardais comme*

le premier de votre condition; mais aujourd'hui je ferais injure aux nobles si je vous faisais la même faveur.

⁂

Dom Sanche, deuxième fils d'Alphonse, roi de Castille, étant à Rome, fut proclamé roi d'Égypte par le Pape. Tout le monde applaudit, dans le consistoire, à cette élection. Le prince entendant le bruit des applaudissements, sans en savoir le sujet, demanda à son interprète, qui était à ses pieds, de quoi il était question. « Sire, lui dit l'interprète, le Pape vient de vous créer Roi d'Égypte. — *Il ne faut pas être ingrat,* répondit le prince, *lève-toi et proclame le Saint-Père calife de Bagdad.* »

⁂

Le duc de Roquelaure n'était pas beau. Un jour, ce seigneur rencontrant un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles, il le présenta lui-même à Louis XIV, en disant qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le Roi voulut bien accorder la grâce qui lui était demandée, et s'informa du duc quelles étaient les obligations qu'il devait à cet homme. — *Ah! Sire,* repartit M. de Roquelaure, *sans ce magot-là je serais l'homme le plus laid de votre Royaume.*

⁂

Le prince de Condé donnait à Chantilly une fête à Louis XIV. Le roi arriva un jeudi au soir. La prome-

nade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eût quelques tables où le rôt manqua à cause de plusieurs dîners en supplément. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai pas dormi, aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôt qui avait manqué, non pas à la table du Roi mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit au prince de Condé. Le prince alla jusque dans sa chambre et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du Roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève. Je sais que le rôt a manqué à deux tables. — Point du tout, dit le prince, tout va bien. » La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas; il fut couvert d'un nuage, il coûtait 16 000 francs. A quatre heures du matin, Vatel se lève, pour recevoir un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demanda : « Est-ce là tout ? » Celui-ci lui répondit : « Oui, monsieur ». Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne viennent pas; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville auquel il dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels, qu'il

tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre ; on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang.

⁂

Après la Saint-Barthélemy, Charles IX ayant écrit à tous les gouverneurs de faire massacrer les huguenots, le vicomte d'Orthez qui commandait dans Bayonne écrivit au Roi : « *Sire, je n'ai trouvé, parmi les habitants et les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats et pas un bourreau. Ainsi, eux et moi, supplions Votre Majesté d'employer nos bras et nos jours à choses faisables.* »

⁂

Le fameux financier La Noue montrait une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir, à un seigneur qui savait bien quoi en penser. Le financier, après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartements : « Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. — *Il est*, repartit le seigneur, *comme tout le reste de la Maison.* »

⁂

Une jeune veuve était la maîtresse du marquis d'Ancre, l'idole de la Cour de France sous Louis XIII. Des dames, qui savaient que cette veuve venait de perdre son mari, trouvaient mauvais qu'elle n'eût point de voile. *Madame*, répondit un seigneur, *un vaisseau qui est à l'ancre n'a que faire de voiles.*

⁂

Sous Pierre le Cruel, roi d'Espagne, surnommé le Justicier, un chanoine de Castille ayant tué un cordonnier fut seulement condamné par ses juges à n'assister à la messe d'un an dans le chœur. Le fils du cordonnier, désespéré de cette injustice et voulant venger la mort de son père, tua le chanoine. Pierre le Justicier, informé du fait, se contenta de condamner le cordonnier à rester un an sans faire de souliers.

⁂

Alphonse le Grand, roi d'Aragon, élevé sur le trône à l'âge de dix-neuf ans, signala le commencement de son règne par un jugement semblable à celui de Salomon. Une esclave soutenait devant lui que son maître était le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde et demandait qu'il la mît en liberté suivant une loi d'Espagne. Le maître nia le fait. Alphonse ordonna qu'on vendît l'enfant au plus offrant. Le maître ne put voir livrer son fils en la puissance d'un étranger et, après la dernière enchère, il reconnut son fils et mit l'esclave en liberté.

⁂

Lors de la bataille de Thionville, en 1639, plusieurs compagnies de chevau-légers lâchèrent pied. De Médavi, qui s'était trouvé à cette action, écrivit au ministre de France : *Nous avons perdu peu de cavalerie par sa lâcheté et beaucoup d'infanterie par sa valeur.*

Louis XIII fit demander au marquis de Feuquière les noms des plus coupables, mais ce général, quoique mécontent d'une grande partie de son armée, ne voulut jamais accuser personne. Il répondait constamment « qu'ayant toujours combattu à la tête des troupes, il ne pouvait pas rendre compte de ce qui s'était passé derrière ».

⁂

Mezetin, ancien personnage de la Comédie italienne, vint sur le théâtre cachant quelque chose sous son manteau. Arlequin lui demande : « Que portes-tu? — Un poignard », dit Mezetin. Arlequin cherche et voit que c'est une bouteille ; il la boit, et la rend ensuite à Mezetin, en disant : *Je te fais grâce du fourreau.*

⁂

Scaramouche rendant visite à Arlequin aperçoit un fromage dans sa bibliothèque. « Prête-moi ce livre », lui dit-il. — *Non,* répondit Arlequin, *c'est un original et tu sais que les originaux ne sortent jamais des bibliothèques.*

⁂

Arlequin portait une grosse pierre sous son petit manteau et se promenait dans les rues de Paris. On lui demanda ce qu'il voulait faire de cette pierre. Il répondit *que c'était un échantillon d'une maison qu'il avait à vendre.*

⁂

Un bourgeois de Prague prêta cent mille ducats à Charles IV, qui lui en fit un billet. Le lendemain il invita cet Empereur à dîner avec plusieurs seigneurs. Quand on fut au dessert, il fit apporter le billet de l'Empereur dans un plat d'or et lui dit : « Sire, les autres mets ont été communs à toute la compagnie. Celui-ci sera pour Votre Majesté, je la supplie d'accepter cette obligation. »

⁂

Les Fugger, fameux négociants d'Augsbourg, ne montrèrent pas moins de libéralité envers Charles-Quint. Cet Empereur leur avait fait l'honneur de loger chez eux à son retour d'Afrique. Les Fugger, pleins de reconnaissance pour cet acte de bonté, firent apporter dans la cheminée où le prince se chauffait un fagot de cannelle et y mirent le feu avec une obligation qu'ils avaient de l'Empereur d'une somme considérable.

⁂

Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, avait gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances, qui le lendemain lui envoya soixante-dix mille livres en argent et dix mille écus d'or renfermés dans un sac de cuir. Le duc, croyant que ce sac ne contenait que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis, nommé Lavienne, qui lui porta la somme. Le commis, qui ignorait lui-même ce

que ce sac pouvait contenir, n'osa le refuser, mais quand, de retour à l'hôtel d'O, il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraordinaire que, ne doutant pas que le duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur-le-champ. Mais le duc la refusa, en lui disant : « Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le duc de Guise pour vous envier votre bonheur. »

⁂

L'illustre Maupertuis, qui accompagnait le Roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molviz, et conduit à Vienne. Le grand-duc de Toscane, depuis Empereur, voulut voir un homme qui avait une si grande réputation. Il le traita avec estime et lui demanda s'il ne regrettait pas quelqu'un des effets que les hussards lui avaient enlevés. Maupertuis, après s'être fait longtemps pressé, avoua qu'il aurait voulu sauver une excellente montre de Graham, dont il se servait pour ses observations astronomiques. Le grand-duc, qui en avait une du même horloger, mais enrichie de diamants, dit au mathématicien français : *C'est une plaisanterie que les hussards ont voulu faire. Ils m'ont rapporté votre montre; la voilà, je vous la rends.*

⁂

On sait que, pour la proclamation d'un Roi de Pologne, il fallait un consentement général. Lors du couronnement de Ladislas, frère aîné du Roi Casimir, le Primat ayant demandé à la noblesse si elle agréait ce prince, un simple gentilhomme répondit que

non. On lui demanda quel reproche il avait à faire à Ladislas : *Aucun*, répondit-il, *mais je ne veux pas qu'il soit Roi*. Il tint ce langage pendant plus d'une heure et suspendit la proclamation. Enfin il se jeta aux pieds du Roi, et dit qu'il voulait voir si sa nation était encore libre, qu'il était content et qu'il donnait sa voix à Sa Majesté.

⁂

La Signora Camella, sœur de Sixte Quint et qui avait autrefois fait la lessive, étant devenue princesse, on vit le lendemain Pasquin avec une chemise sale. Marforio lui demandait la raison d'une si grande négligence. *C'est*, répondit-il, *parce que ma blanchisseuse est devenue princesse*.

⁂

On louait beaucoup devant Annibal Carache, peintre fameux, le beau groupe de *Laocon*, chef-d'œuvre de sculpture antique. Cet artiste ne disait mot. Comme on en parut étonné, il prit un crayon et le dessina contre la muraille de la salle, aussi exactement que s'il l'avait devant les yeux et en fit par ce moyen le plus bel éloge. *Les poètes*, disait-il, *peignent avec la parole et les peintres parlent avec le pinceau*.

⁂

Rembrandt s'écarta toujours de la manière fine et léchée, si ordinaire aux peintres de son pays. Quelqu'un lui reprochant un jour que sa façon d'em-

ployer les couleurs rendait ses tableaux raboteux, il répondit qu'il était peintre et non teinturier.

⁂

Un paysan qui passait à Paris sur le Pont-au-Change n'apercevait point de marchandises dans plusieurs boutiques. La curiosité le prend, il s'approche d'un bureau de change : « Monsieur, demande-t-il d'un air niais, dites-moi ce que vous vendez ? » Le changeur crut qu'il pouvait se divertir du personnage. « Je vends, lui répondit-il, des têtes d'ânes. — *Ma foi*, lui répliqua le paysan, *vous en faites un grand débit, car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique.* »

⁂

Un autre paysan, nouvellement débarqué à Paris, demandait à un procureur, en regardant le Palais, ce que c'était que ce grand édifice : « C'est un moulin, lui répondit le Procureur. — *Je m'en doutais*, dit le paysan, *en voyant tous ces ânes à la porte qui portent des sacs.* »

⁂

Quelqu'un pour se moquer d'un provincial cherchait à lui faire des questions singulières. Il lui demanda un jour en compagnie : « Qu'est-ce qu'une obole, une faribole, et une parabole ? » Le provincial, sans se déconcerter, lui répondit : *Une parabole est ce que vous n'entendez pas; une faribole est ce que vous dites et une obole est ce que vous valez.*

⁂

Des écoliers rencontrèrent une bonne femme qui conduisait des ânes : « Bonjour, la mère aux ânes, dit l'un d'eux. — *Bonjour, mes enfants* », répondit la bonne femme.

⁂

Dans le temps des vacations, trois procureurs qui s'en retournaient chez eux à la campagne atteignirent un charretier et, comme ils étaient en humeur de rire, ils lui demandèrent, en le raillant, pourquoi son premier cheval était si gras et ceux qui le suivaient si maigres. — « C'est, répondit le charretier qui les connaissait, que mon premier cheval est procureur et que les autres sont ses clients. »

⁂

Un jeune homme rencontrant chez sa maîtresse son rival, qui était un homme âgé, crut le railler bien agréablement en lui demandant quel âge il avait. « Je ne vous le dirai pas précisément, reprit celui-ci, mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans qu'un homme ne l'est à soixante. »

⁂

Un grand d'Espagne, entrant dans une église à Madrid, donna de l'eau bénite à une dame qui lui fit voir une main fort maigre et fort laide, avec un beau diamant au doigt; il dit assez haut pour être entendu

de la dame : *J'aimerais mieux la bague que la main.* — *Et moi*, dit la dame, en regardant le collier de l'ordre qu'il portait, *j'aimerais mieux le licou que la bête.*

⁂

Un Grec et un Vénitien exaltaient beaucoup chacun la gloire de sa nation. Le Grec, pour prouver que la sienne surpassait toutes les autres, disait que c'était de la Grèce que les sages et les philosophes étaient sortis. *Il est vrai*, répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

⁂

Jean Sigismond, qui s'était mis sous la protection des Turcs, se servit en 1564 de cette ruse singulière pour surprendre Zathmar, ville de Hongrie : Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent une poussière si épaisse que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenait, voulut savoir la raison de cette espèce de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avaient vu que des bestiaux, il les crut et sa garnison resta, comme lui, en repos, et dans une grande sécurité. Mais les troupeaux étant passés, des troupes qui les suivent s'approchent à la faveur de la poussière dont l'air est encore obscurci ; avant qu'on les ait aperçues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui est presque inséparable de la surprise, est générale. Les assaillants se rendent sans peine maitres de la place, et enlèvent Balazzo, sa femme, ses enfants et ses trésors.

⁂

Le prince Maurice d'Orange avait, en 1590, formé le dessein de surprendre Bréda. Pour y réussir, il chargea un navire de tourbes, que, faute de bois, on brûle dans les Pays-Bas. Sous ces tourbes sont cachés 68 hommes choisis et commandés par Heraugières, gentilhomme également brave et intelligent. Le bâtiment étant arrivé par le canal aux pieds de la citadelle, est visité : on n'y trouve que des tourbes, et il est permis de les décharger, parce que la garnison en a besoin. Il était temps que l'expédition finisse. Soit que le navire fût usé, ou que les glaces l'eussent ouvert, il faisait eau de tous côtés et les soldats qui étaient à fond de cale souffraient de grandes incommodités. Un d'entre eux ne pouvant étouffer sa toux et craignant de découvrir ses compagnons par le bruit qu'il faisait eut le courage de leur présenter son épée et de les prier de la lui passer au travers du corps. Mais pour empêcher d'entendre, les matelots se mirent à agiter les pompes sans discontinuer jusqu'à ce que les portefaix eussent fini leur ouvrage et que les soldats pussent sortir de l'endroit où ils étaient. Alors les Espagnols furent surpris et forcés.

⁂

Un saltimbanque disait en plein marché qu'il montrerait le diable. Tout le monde accourut à ce singulier spectacle. Lorsqu'il eut ramassé le plus d'argent qu'il put, il ouvrit, devant son assemblée qui le regardait,

une grande bourse vide et cria : *Messieurs, ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans, c'est le diable.*

⁂

En 1668, M. d'Humières venait d'être élevé à la dignité de maréchal à la sollicitation de Turenne qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise d'Humières. Le jour même, Louis XIV, demandant au chevalier de Grammont s'il savait bien le nom de celui qu'il venait de faire maréchal de France : *Oui, Sire,* lui dit-il, *c'est Mme d'Humières.*

⁂

Le cardinal de Bonzi disait toujours, en riant, que tous ceux qui avaient des pensions sur des bénéfices ne vivraient pas longtemps, car son étoile les tuerait. Ce cardinal était le protecteur déclaré de Penautier, receveur général du clergé. Un jour l'abbé Fouquet ayant rencontré cette Éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier, que l'on accusait de se mêler du poison, dit, dans un salon : *Je viens de rencontrer le cardinal de Bonzi avec son étoile.*

⁂

Un homme de la cour était soupçonné d'être impuissant et ne laissait pas échapper l'occasion de s'en défendre. Il rencontra Benserade, qui l'avait souvent raillé là-dessus. « Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est pourtant accouchée

depuis peu de jours — *Hé! monsieur*, lui répliqua Benserade, *on n'a jamais douté de madame votre femme!*

⁂

Bautru, étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le Roi d'Espagne l'interrogea sur cette bibliothèque. « Elle est très belle, dit-il, mais Votre Majesté devrait donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi? dit le prince. — *C'est*, répondit Bautru, *parce que cet homme ne touche point au dépôt qui lui est confié.* »

⁂

On a loué l'adresse avec laquelle le jeune Papirius sut dérober son secret aux pressantes sollicitations d'une mère qui le chérissait. Son père, sénateur de Rome, l'avait un jour mené au Sénat, où l'on délibérait d'affaires des plus importantes. A son retour, sa mère lui demanda ce qui s'était passé au Sénat. Le jeune Papirius lui répondit qu'il avait été défendu d'en parler. Cette réponse, comme on le pense bien, ne fit qu'augmenter la curiosité de cette femme; elle employa les moyens les plus pressants pour obtenir ce qu'elle désirait. Son fils, vivement pressé, crut devoir la satisfaire par un mensonge adroit. Il lui dit qu'on avait délibéré s'il serait plus utile à la République de donner deux femmes à un mari, que d'accorder deux maris à une femme. L'épouse du sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussitôt communiquer ses

craintes aux autres dames romaines. Le lendemain elles se présentèrent à la porte du Sénat, dirent tout haut qu'il fallait plutôt donner deux maris à une femme et qu'on ne devait rien conclure sans les entendre. Les sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le jeune Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle manière il lui avait fallu éluder la curiosité de sa mère. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée du Sénat, excepté le jeune Papirius.

⁂

Périclès conduisait la flotte des Athéniens, il arriva une éclipse de soleil qui causa une épouvante générale; le pilote même tremblait. L'amiral athénien, au lieu de s'amuser à le dissuader par de longs discours, prend le bout de son manteau et lui en couvrant les yeux, il lui dit : « Crois-tu que ce soit là un signe de malheur? — Non, sans doute, dit le pilote. — Cependant c'est aussi une éclipse pour toi, et elle ne diffère de celle que tu as vue qu'en ce que la lune étant plus grande que mon manteau, elle cache le soleil à un plus grand nombre de personnes. »

⁂

Pompée, étant envoyé en Asie en qualité d'ambassadeur, fut pris par le Roi des Esclavons, qui voulut savoir de lui le secret du Sénat. Pompée, sans autre réponse, mit son doigt sur une lampe ardente et par cette action

courageuse donna à connaître à ce Roi que les supplices dont il était menacé étaient trop faibles pour l'obliger de découvrir les secrets de la république.

⁂

La manière dont une femme annonça la mort de son enfant à son époux, incertain de son sort, est encore une de ces représentations dont l'énergie du langage n'approche pas. Elle se transporta, avec son fils entre ses bras, dans un endroit de la campagne d'où son mari pouvai l'apercevoir de la tour où il était enfermé, et après s'être fixé le visage pendant quelque temps du côté de la tour, elle prit une poignée de terre qu'elle répandit en croix sur le corps de son fils qu'elle avait étendu à ses pieds. Son mari comprit le signe et il se laissa mourir de faim. On oublie la pensée la plus sublime; mais ces traits ne s'effacent pas.

⁂

L'ignorance jointe à la suffisance est appelée sottise. Un brillant marquis était allé chercher des dames pour les mener à l'Observatoire de Paris où devait se faire l'observation d'une éclipse de soleil par le célèbre Cassini. La toilette avait retardé l'arrivée de cette compagnie, et l'éclipse était passée lorsque le petit maître se présenta à la porte. On lui annonce qu'il est venu trop tard et que tout est fini. *Montez toujours, Mesdames*, leur dit-il, *M. de Cassini est de mes amis et il aura la complaisance de recommencer pour moi.*

⁂

Des sots de la même espèce disputaient très ennuyeusement à table, pour savoir s'il fallait dire au laquais de son voisin : « Donnez-moi à boire » ou « Je vous prie de me donner à boire » ou « Faites-moi boire ». Une dame ayant été prise pour juge leur dit : « Messieurs, des gens bien nés et bien élevés comme vous, doivent dire, ce me semble : *Je vous prie, Monsieur, de me mener boire.* »

⁂

Un ministre de Louis XIV disait à ce Prince, devant Pierre Stuppa, colonel du régiment des Gardes suisses, qu'avec l'or et l'argent que les Suisses avaient reçu des Rois de France, on pourrait paver une chaussée de Paris à Bâle. « Cela peut être vrai, Sire, répliqua le colonel ; mais aussi si on pouvait rassembler tout le sang que ceux de ma nation ont versé pour le service de Votre Majesté, et des Rois ses prédécesseurs, *on pourrait faire un canal pour aller de Paris à Bâle.* »

⁂

On demandait à un Suisse si son maître y était : « Il n'y est pas. — Quand viendra-t-il ? — Lorsque Monsieur, répondit le Suisse, a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra ! »

⁂

Mme de Montespan, qui venait de succéder à la duchesse de la Vallière dans le cœur du Roi, alla voir

une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suisse de dire à la dame du logis qu'elle était venue pour la voir. « Me connais-tu bien? lui dit-elle. — Oh! qu'oui, répondit le Suisse, c'est vous qui avez acheté la charge de Mme de la Vallière. »

⁂

L'Angleterre avait, en 1746, formé le projet de ruiner le port de Lorient et, avec lui, la Compagnie des Indes de France. Pour l'exécution de ce grand dessein, le général Sinclair débarque avec 7 000 hommes sur les côtes de Bretagne, et somme Lorient, qui se rend le premier jour de l'attaque. Les tambours des milices de Lorient, peu instruits, battent le matin la générale. Sinclair demande à des gens du pays la raison de cet air de guerre après la capitulation. On lui répond qu'on lui a tendu un piège en capitulant, et qu'on va fondre sur lui avec 12 000 hommes. Pendant cet entretien le vent change et l'amiral Lestoc en avertit par un signal. Sinclair, craignant d'être attaqué, quitte son poste et se retire précipitamment. Cependant, ceux qui ont fait la capitulation sortent de la ville pour se soumettre au général anglais. Ils ne peuvent revenir de leur surprise, quand ils ne trouvent personne dans le camp. La poltronnerie et la sottise, ajoute l'auteur, sont égales des deux parts.

⁂

Le mot toast, en anglais, veut dire rôti. Il se dit, en France, de l'action de boire à la santé de quelqu'un.

Voici l'anecdote qui y donna lieu. Une maîtresse d'un roi d'Angleterre venait de se baigner. Un des courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la déesse; chacun en but à son tour; le dernier dit : « Je retiens la rôtie », faisant allusion à l'usage du temps de boire avec une rôtie au fond du verre.

⁂

Le Roi des Turlupins était M. d'Armagnac. Ce seigneur se trouvant un jour avec le prince de Condé, lui demanda pourquoi on disait guet-à-pens, et non pas guet-à-dinde? « Par la même raison, répondit le prince, qu'on ne dit pas : M. d'Armagnac est un turluchêne, mais un turlupin. »

⁂

On doit mettre au rang des Turlupins ceux qui plaisantent sur les défauts que la nature a donnés. Un conseiller borgne était en dispute avec un de ses confrères qui était boiteux. Ils prirent pour juge un de leurs amis qui, pour les assurer de son intégrité, leur dit ce proverbe : *Je ne suis ni pour le borgne, ni pour le boiteux.*

⁂

Le même conseiller borgne, voulant décider seul une contestation épineuse, une autre espèce de Turlupin lui dit : *Croyez-moi, empruntez les lumières d'un de vos confrères, deux yeux valent mieux qu'un.*

⁂

Un homme dont le nez était fort camard, s'étant mis à éternuer en présence d'un railleur, celui-ci le salua et ajouta : « Dieu vous conserve la vue. » Celui qui venait d'éternuer, surpris de ce vœu, lui demanda pourquoi il le faisait? *Parce que*, répondit le railleur, *votre nez n'est pas propre à porter des lunettes.*

⁂

Un fameux usurier, qui voyait tous les jours ses profits diminuer, alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci, qui le croyait converti, lui dit d'un ton saintement animé : *Ah! mon frère, que je me réjouis de ce que la grâce opère dans votre cœur.* — Vous n'y êtes pas, lui répondit froidement l'usurier. Je vous fais cette demande, parce qu'il y a tant d'usuriers dans la ville que je ne gagne rien; *si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendrait à moi.*

⁂

Un autre usurier était à l'article de la mort. Son confesseur l'exhortait de son mieux et pour rendre son exhortation plus pathétique, lui montrait un crucifix. Le moribond le regarde fixement. Son confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui était d'argent. Le malade se soulève et dit, en le rendant : « Monsieur, je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus. »

⁂

On louait pareillement un organiste sur l'exécution d'un *Te Deum;* le souffleur, qui écoutait, crut devoir se faire connaître et dit en dressant la tête : *Messieurs, c'est moi qui ai soufflé.*

⁂

Un jeune seigneur disait à un vieux et fin courtisan : « J'étais hier au coucher du Roi, qui me dit cette nouvelle. » Il s'appropriait, par ce moyen, à lui seul, ce que le Roi avait dit pour tous ceux qui l'écoutaient. Le vieux courtisan, dans la vue de lui faire sentir cette vanité ridicule, lui dit : *Et moi, j'étais hier au sermon du Père Bourdaloue, qui me dit de fort belles choses.*

⁂

Où la vanité ne se loge-t-elle pas! Socrate aperçut un jour le philosophe Antisthène qui tournait son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui était déchiré. « *O Antisthène*! s'écria Socrate, *je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau.* »

⁂

Un maître d'école voulant prouver qu'il était le plus bel homme du monde : « L'Europe est la plus belle partie du monde, la France est le plus beau pays de l'Europe, Paris est la plus belle ville de France, l'Université est le plus beau quartier de Paris, la plus belle chambre de l'Université c'est la mienne, je suis

le plus beau de ma chambre. Donc je suis le plus bel homme du monde. »

⁂

Un Français, se promenant à Venise sur la place Saint-Marc, heurta par mégarde un de ces nobles dont Venise est remplie. Le noble le prit gravement par le bras, et le pria de lui apprendre quelle bête il croyait la plus lourde et la plus pesante. Le Français, étonné d'une pareille question, resta quelque temps sans répondre. Mais le Vénitien, sans rien perdre de sa gravité, lui ayant redemandé la même chose, le Français répondit bonnement qu'il croyait que la bête la plus lourde était un éléphant. *Eh! bien*, dit fièrement le Vénitien, *apprenez, monsieur l'éléphant, qu'on ne heurte point un noble Vénitien.*

⁂

A Saint-Barthélemy, auprès de la Ferté-Gaucher, le père d'un paysan se mourait. Le bon villageois s'en fut appeler le Curé et demeura près de trois heures à sa porte, heurtant tout doucement. Le petit bruit fut entendu. Le pasteur se leva et apprit avec regret que le villageois était à sa porte depuis assez longtemps et lui dit : « Que ne heurtiez-vous plus fort? — J'avais peur, dit-il, de vous réveiller. — Qu'y a-t-il? dit le curé. Mon père se mourait, répondit le paysan, quand je suis parti. — Comment! répliqua le curé, il est inutile que j'aille chez vous, votre père sera mort infailliblement. —

Oh! non, Monsieur, reprit le villageois, *maître Pierre, notre voisin, m'a promis qu'il l'amuserait.*

⁂

Un célèbre buveur, étant à l'article de la mort, pria un de ses amis qui était à côté de son lit d'y faire apporter un gobelet d'eau, en lui disant : *A la mort, il faut se réconcilier avec ses ennemis.*

⁂

Quelqu'un demandant à un autre s'il n'avait point de défauts : *Tu l'apprendras mieux de mon voisin,* dit-il.

⁂

Un laquais devenu financier, ayant amassé de grands biens, fit faire une superbe tapisserie qui représentait la roue de la Fortune, marquant les différents degrés de son élévation. Le propriétaire paraissait au plus haut degré, assis fièrement dans un fauteuil très riche. Quelques-uns de ses amis en considéraient la beauté, lorsqu'il leur demanda s'ils ne trouvaient pas que le dessin en était bien exécuté ; l'un d'entre eux lui répondit : *Je n'y vois qu'un défaut, c'est qu'on n'a pas pris soin d'arrêter cette roue avec un gros clou, car si elle vient à tourner tant soit peu, elle vous précipitera dans le bas étage où l'on vous a vu.*

⁂

Un homme regardant jouer à la paume reçut un si grand coup de balle dans l'œil que peu s'en fallut qu'il

ne le mît hors de la tête. Il envoya vite chercher un chirurgien, qui le voulant panser, lui fit tomber l'œil dans sa main. Ce pauvre homme dans la grande douleur qu'il sentait avait toutes les appréhensions du monde de devenir borgne, ce qui l'obligea de dire au chirurgien : « Monsieur, dites-moi, je vous prie, mon œil est-il perdu ? — *Non, non, monsieur*, répondit le chirurgien, *il n'a garde d'être perdu, car je le tiens dans la main.*

⁂

Un prédicateur était embarqué au milieu de son sermon, il ne se souvint plus de ce qu'il devait dire : *Vous ne direz pas*, dit-il à ses auditeurs, *que je suis demeuré là, car je m'en vais*, et il descendit de chaire.

⁂

Un paysan qui plaidait, alla voir son avocat qui lui dit : « Mon ami, vous perdrez votre procès, la loi décide formellement contre vous. » Il lui montra en même temps avec le doigt, dans son Code, la loi en question. Le paysan lui dit alors : « Monsieur, plaidez quand même, qu'en sait-on, les juges se tromperont peut-être. » A ce moment-là, une affaire appela l'avocat hors de son cabinet ; il y laissa le paysan qui profita de cette absence pour déchirer le feuillet où il avait remarqué qu'on lui avait désigné la loi dont il s'agissait. Il mit ce feuillet désigné dans sa poche et s'échappa secrètement comme un homme qui aurait fait un mauvais coup. L'avocat plaida cependant avec beaucoup de vivacité la cause du paysan. Il éblouit les juges et gagna

son procès ; le paysan, au sortir de l'audience, l'aborda. « Mon ami, lui dit l'avocat, vous avez gagné votre cause contrairement à mes prévisions. — Monsieur, lui dit le paysan, je ne pouvais pas perdre. — Pourquoi cela ? lui répondit l'avocat. — *Tenez, voilà,* continua le paysan, *le feuillet de la loi qui me condamnait et que j'avais caché dans ma poche.* »

⁂

Un bossu par-devant entra dans la ville de Sienne. Un bourgeois voulant le railler lui demanda pourquoi il portait son paquet par-devant ? *On en use ainsi*, dit le bossu, *en pays de filous.*

⁂

Un Gascon se faisant raser par un barbier qui rasait trop lentement s'écria : *Ha! cadédis, ma barbe croît à mesure que vous la coupez.*

⁂

Un avocat et un médecin étaient en contestation pour le pas. Ils choisirent Diogène pour être l'arbitre de leur différend. Celui-ci le termina en faveur de l'avocat en disant *que le larron passe devant et que le bourreau le suit.*

⁂

Un abbé de Palerme ayant lu un livre où l'on prouvait que la pauvreté était un bien s'écria : *Délivrez-moi d'un tel bien, ô mon Dieu!*

⁂

Un confesseur exhortait un voleur qu'on allait pendre et lui reprochait d'avoir exercé un si mauvais métier. Le patient répondit au prêtre qui l'exhortait : *Eh! mon père, c'était un assez bon métier si on m'avait laissé faire.*

⁂

Un bourgeois pria un Gascon à venir dîner chez lui. Notre homme ne manqua point et fit tellement son devoir et mangea avec tant de précipitation qu'il laissa tomber par mégarde un verre de vin sur la table. Le bourgeois fâché ne pût s'empêcher de lui demander avec dédain où il avait appris à verser du vin sur la nappe : *Je l'ai appris dans la maison de mon père où l'on change tous les jours de linge*, répondit le Gascon.

⁂

Un curé italien invita un jour à dîner plusieurs prêtres de ses amis, auxquels il communiqua qu'il voulait jouer quelque tour à Piovano Aroletto qu'il avait invité. « Messieurs, je veux que nous nous réjouissions aux dépens de Piovano, lui qui fait le bon compagnon et qui par ses plaisanteries se moque de tout le monde. Comme mon clerc est malade et que je n'ai personne pour nous servir, j'ai dessein de vous proposer à la courte paille pour voir lequel de nous ira à la cave tirer le vin, et servir les autres pendant que nous dînerons; je vous promets de faire tomber le sort sur Piovano Aroletto. » La chose fut conclue et exécutée, mais

Aroletto, s'apercevant du complot, résolut d'en faire repentir son hôte. Il alla à la cave emplir les bouteilles pendant que les autres commençaient à dîner et étant remonté il dit : *Vous voyez, Messieurs, comme j'ai fait exactement ce que le jeu m'a ordonné, rejouons présentement pour voir lequel de nous descendra à la cave pour refermer les tonneaux que j'y ai laissés ouverts.* Alors le maître de la maison ne parla plus de tirer à la courte paille, bien au contraire ; il quitta promptement son dîner et courut à sa cave où il trouva ses tonneaux coulants et une grande partie de son vin perdu, ce dont il fit ensuite de grandes plaintes à Aroletto : *Vous n'avez pas raison de vous plaindre de moi,* lui répondit-il, *puisque j'ai satisfait ponctuellement au jeu, qui m'avait bien ordonné d'aller tirer le vin et de remplir les bouteilles ; mais non pas d'aller refermer les tonneaux d'un hôte qui fait si mal les honneurs de sa maison.* Et il apprit ainsi à son confrère qu'il n'était pas assez bon railleur pour entreprendre de se jouer de lui.

⁂

Un avocat avait coutume de tourner la bouche en parlant. Un jour qu'il pressait sa partie de répondre à ses instances, elle lui dit : *Monsieur, je répondrai à vos raisons aussitôt que vous aurez cassé la noix que vous avez dans la bouche.*

⁂

Que vous êtes à plaindre ! disait-on un jour à un homme qui aimait éperdument sa femme, que vous

êtes à plaindre, vous aimez une ingrate qui, bien loin d'avoir aucun retour pour vous, vous témoigne une haine extrême. — *Je ne suis pas tant à plaindre*, dit-il, *que vous vous imaginez*; *ma femme est plus malheureuse que moi, car j'ai le plaisir d'avoir toujours devant les yeux une femme que j'aime beaucoup; elle, au contraire, a la douleur de voir continuellement un homme qu'elle n'aime point.*

⁂

La passion des joueurs de profession est si grande que lorsqu'ils n'ont point d'argent, plutôt que de se priver de ce plaisir, ils jouent sur l'avenir. Un curé de village ayant perdu tout son argent contre la dame du lieu, elle ne fut pas encore contente et elle lui proposa de jouer les frais de son enterrement. La partie fut faite, elle gagna et le curé l'enterra gratis quelques mois après.

⁂

Il y avait en Guyenne un paysan fort spirituel et fort catholique. Un chien auquel il tenait étant venu à mourir, il le voulut couvrir de terre afin qu'il ne fût pas dévoré par les autres du village. Un ministre protestant qui passait, se prit à railler sa besogne en disant : « Quoi! vous ne chantez pas, en ensevelissant votre chien? — Non, répondit le paysan. — Pourquoi? repartit le ministre. — *Parce qu'il est mort huguenot* », répondit le villageois.

⁂

Un fou entrant dans une église et se plaçant dans le chœur à l'heure des vêpres, ayant vu qu'un des prêtres après avoir commencé, tous les autres se mirent à chanter, alla donner un soufflet à celui qui avait commencé en disant : *Nous serions tous restés en paix, si tu n'avais commencé à crier le premier.*

⁂

On demandait à un curé comment s'appelait le patron de son église, il répondit : *Je vous assure que je ne le connais que de vue.*

⁂

M. de la Boulerie avait tout mangé jusqu'à sa terre qu'il avait été contraint de vendre. Un Italien étant à table avec lui, dit : Monsieur, Votre Seigneurie ne mange point? — *Non, monsieur*, dit-il, *elle est mangée.*

⁂

Un négociant étant visité par un médecin, qui lui demandait s'il se portait bien : « Oui, Dieu merci, répondit le négociant, parce que je ne me sers pas de vous. — Pourquoi me blâmez-vous, sans m'avoir expérimenté? dit le médecin. — *Si je vous avais expérimenté*, répliqua le négociant, *je n'aurais garde de vous blâmer parce que je serais mort.* »

⁂

Un jeune garçon du village ayant été reçu laquais chez un noble, comme il était nouveau, sa maîtresse lui fit une leçon, lui disant : « Mon ami, apprends la civilité et sache que les laquais de céans ne portent jamais le chapeau, je t'avertis, afin que mon mari ne voie jamais le tien sur ta tête. » Ce pauvre garçon retint cela. Un jour son maître l'appelant, il jette son chapeau sur une chaise, et monte vite à sa chambre pour prendre son bonnet de nuit, avec lequel il parut devant son maître, qui fut bien surpris en le voyant dans un tel équipage et lui demanda : *Qu'est-ce cela, mon ami, es-tu malade? — Non, monsieur,* répondit-il, *c'est madame qui m'a dit qu'on ne portait point de chapeau chez vous, c'est pourquoi je suis monté à ma chambre prendre mon bonnet de nuit.*

⁂

Un soldat s'était signalé dans une bataille sanglante dans laquelle il eut le malheur de perdre un bras. On le présenta au général qui lui fit donner 24 sous. De quoi le soldat fort étonné dit : *Ne dirait-on pas que je n'ai perdu qu'une paire de gants!*

⁂

Un prédicateur ayant ennuyé tout le monde en prêchant sur les béatitudes, une dame lui dit, en l'attendant à la porte de l'église : « Monsieur l'abbé, je suis fort étonnée que vous ayez oublié une béatitude? —

Laquelle? lui demanda notre orateur manqué. — *Bienheureux ceux qui n'étaient pas à votre sermon* », répondit la dame.

⁂

Au dernier sermon d'une mission faite dans un village de Provence, tout le monde pleurait, à la réserve d'un paysan; on lui demanda pourquoi il n'avait pas pleuré à un discours si touchant: *Je ne suis pas de la paroisse*, répondit-il.

⁂

Un Italien, revenant de Pologne, fut visité par plusieurs de ses amis, lesquels après l'avoir embrassé et lui avoir marqué la joie qu'ils avaient de le voir de retour d'un si long voyage, lui demandèrent son sentiment sur la nation polonaise. Notre voyageur répondit: *Les personnes de ce pays-là sont si froides, que leurs conversations m'avaient enrhumé.*

⁂

Un seigneur espagnol se fit enterrer en habit de capucin. Une femme dont il avait fait tuer le mari, le voyant ainsi, se mit à crier au milieu du convoi: *Tu as beau te déguiser, Notre-Seigneur te reconnaîtra bien.*

⁂

On faisait lever la main à un teinturier qui les avait extrêmement noires. Le juge lui dit: « Otez votre gant. — *Monsieur, mettez vos lunettes* » répondit le teinturier.

⁂

Un homme d'une laideur effroyable s'allant faire raser, entra dans la boutique d'un perruquier, où il ne trouva qu'un jeune apprenti, auquel il demanda : « Mon ami, en sais-tu assez pour me bien accommoder le visage? —*Ma foi, monsieur*, lui répondit-il, *quand je serais beaucoup moins expert que je ne suis, je ne vous le saurais gâter; car je défie à nos plus habiles garçons de faire pis qu'il y a.* »

⁂

Un médecin trouvant mauvais que l'on parlât trop librement de ceux de sa profession, dit : « Il n'y a personne qui puisse se plaindre de moi ! — *Non*, répond une personne de l'assemblée, *car vous tuez tous ceux qui suivent vos ordonnances.*

⁂

Un Gascon ayant été convié en un festin où il y avait fort bonne compagnie, eut le soin de se placer au milieu de la table, afin d'atteindre plus aisément de tous les côtés. Il se trouva cependant si éloigné d'un plat où i y avait douze perdreaux qu'il fût obligé d'allonger le bras pour y pouvoir atteindre; et voulant en prendre un, il en emporta deux, attendu qu'ils étaient tenus par les pieds l'un avec l'autre et qu'il n'avait pu les disjoindre; il les mit sur son assiette et dit tout haut : *Cap de Dious ! quand vous devriez vous battre, je ne vous séparerai point.*

⁂

Un médecin de la ville de Strasbourg, voyant qu'un Suisse de ses amis perdait la vue à force de boire, lui dit : « Mon cher ami, je souhaiterais pour votre santé que vous puissiez vous empêcher de boire, car je prévois que si vous continuez, vous perdrez entièrement la vue. » Le Suisse qui ne pouvait s'en déshabituer lui répondit : *Monsieur, je vous remercie des soins que vous prenez à mon égard; mais comme je connais mon naturel enclin à chérir l'usage du bon vin, j'aime mieux laisser perdre les fenêtres du logis que de voir périr tout le bâtiment.*

⁂

Un paysan allant un jour de son village à la ville avec son âne fort chargé, rencontra deux bons religieux qui, voyant la grande charge que portait ce pauvre âne, lui dirent par un effet de compassion parce qu'il l'assommait de coups : « Eh ! mon ami, pourquoi battez-vous si fort cette bête, ne voyez-vous pas qu'il est trop chargé ? — Vous vous trompez, mon père, dit brutalement ce maraud ; sachez qu'il n'est pas si fort chargé, qu'il ne portât bien encore toute la patience de votre ordre. — Pourquoi dites-vous cela ? dit un des religieux. — *C'est*, répliqua le paysan, *qu'étant bien chargé et bien battu comme il est, il ne dit mot, et vous, vous murmurez toujours sans qu'on vous dise rien.* »

⁂

Un curé de village ayant un valet fort niais, lui dit un matin, comme il allait dire la messe paroissiale, qu'il fît apprêter à dîner. Ce valet lui demandant ce qu'il désirait manger, le pasteur lui dit qu'il accommodât un plat de tripes et d'aller de sa part chez son compère David, en prendre à crédit. Le domestique obéit tandis que le curé va dire la messe paroissiale. Il monte ensuite en chaire et comme il était au milieu de son discours il parla de plusieurs prophètes pour prouver ce qu'il avançait, et il éleva fortement la voix en disant : *Et sur ce sujet, mes Frères, que dit David?* Le valet arrive là-dessus, qui, pensant que son maître parlait à lui, dit tout haut : *Ma foi, monsieur, il m'a dit : point d'argent, point de tripes.*

⁂

Un riche laboureur allant à la ville voir son fils qui était juge du lieu, trouva en sa maison plusieurs personnes de distinction qui, voyant ce bon vieillard, demandèrent quel homme c'était? Le juge répondit : « C'est un laboureur qui me sert depuis longtemps. » Le bon vieillard voyant le mépris que son fils faisait de lui, dit : *Messieurs, je suis bien laboureur, je ne cache point mon état, mais sachez que le laboureur a fait le juge et non pas le juge le laboureur.* Et il s'en alla.

⁂

Un bon serviteur de Bacchus ayant bu plus que de raison, et sentant que les vins qu'il avait pris s'entre-

battaient dans son estomac, demanda encore du vin. *Parce que*, dit-il, *je veux les accorder en les faisant boire ensemble*. Mais ce remède ayant empiré son mal : *Parbleu*, conclut-il, *si vous ne vous accordez, je vous jetterai par la fenêtre*.

⁂

Un riche banquier de la ville de Naples se sentant près de la fin, donna son fils unique aux religieux d'un certain couvent de cette ville-là, pour l'élever et pour le recevoir parmi eux au service de Dieu, leur laissant tout son bien, qui était de 100000 ducats ; mais, en cas que son fils voulût choisir un autre état de vie, il stipula qu'ils lui donneraient de ce bien ce qu'ils voudraient. Le fils devenu majeur, ne pouvant s'accommoder de la vie monastique, demanda le bien que son père lui avait laissé et comme les bons Pères ne lui voulaient donner que 10000 ducats, il s'en plaignit au duc d'Ossonne, vice-roi de Naples. Les Pères plaidant devant lui, représentèrent les termes les plus précis du testament. Là-dessus, le duc prononça la sentence que voici : *Il est juste, mes Pères, que le testament soit exécuté. Il ordonne que vous donnerez au fils ce que vous voudrez : Des 100000 ducats qu'on vous a laissés, vous en voulez 90000 ; il faut donc que ce fils possède cette somme-là, et que le reste soit pour vous.*

⁂

Deux jeunes étudiants étant partis de Rouen pour aller poursuivre leurs études à Paris, firent la rencontre

d'un pauvre paysan monté sur un âne, lequel les voyant se mit à braire d'une si étrange façon, qu'il semblait qu'ils fussent de la confrérie. Les écoliers voulant badiner et se gausser du paysan, lui dirent : « Mon bon ami, pourquoi laissez-vous ainsi crier votre frère, ne pouvez-vous pas l'apaiser et lui donner ce qu'il faut? » Le paysan, qui n'était pas le plus bête du village, leur répondit : *Mon âne, messieurs, est tellement ravi de trouver de ses parents qu'il ne sait quel honneur leur faire et, vous reconnaissant comme des proches, il a commencé d'entonner un air d'allégresse, pour témoigner de sa joie de vous rencontrer.*

⁂

Un homme de qualité de Bretagne, dit à un maréchal de France, dont il ne se trouvait pas bien traité : « Si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois avec lequel on les fait. — *Vous avez raison*, dit le maréchal, *et quand on en fera de bois, vous y pourrez prétendre.* »

⁂

Un certain seigneur dont l'esprit n'était pas des plus aiguisés, ayant une cruche d'excellent vin, la cacheta. Son valet fit un trou par-dessous et buvait le vin. Le maître ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui dit qu'on devait l'avoir tiré par-dessous : *Eh! gros sot*, dit le maître, *ce n'est pas par-dessous qu'il manque, c'est par-dessus.*

⁂

Il y avait deux frères jumeaux d'une ressemblance parfaite dont l'un vint à mourir. Un écolier rencontrant celui qui avait survécu à son frère lui demanda *lequel de son frère ou de lui était mort.*

⁂

Un concert de musique ne s'exécutait pas bien. Un musicien fort entendu dit que c'était parce que le clavecin était trop bas : *Eh! bien*, dit un homme de bon conseil, *il n'y a qu'à mettre le clavecin sur cette table qui est plus haute.*

⁂

Un homme faisant un inventaire, décrivit ainsi une tapisserie de Flandre : *Item, une tapisserie à personnages de bêtes.*

⁂

Un bon moine chargé de faire le catalogue d'une bibliothèque et rencontrant un livre hébreu, écrivit : *Plus un livre dont le commencement est à la fin.*

⁂

Le gouverneur d'une ville répondit à son cuisinier qui lui demandait comment il voulait qu'il lui accommodât un canard sauvage : *Faites-m'en du bœuf à la mode.*

⁂

Le même, racontant un combat naval, dit *qu'il resta plus de 30 galères sur le canot.*

⁂

Ce même encore achetant un tombeau dit qu'il ne voulait pas qu'on y mît âmes vivantes autres *que celles de sa famille.*

⁂

Un riche abbé ayant appris qu'un de ses meilleurs chevaux était mort : *Hélas !* s'écria-t-il, *voyez ce que c'est que nous.*

Son cocher alla en acheter un autre et, revenu fort satisfait, dit à son maître : *Monsieur, ne vous chagrinez pas, j'ai trouvé votre pareil.*

⁂

Un bourgeois était d'une coterie où l'on donna un repas sans l'inviter. Piqué de ce mépris : *Je m'en vengerai,* dit-il, *car je veux donner demain un grand repas où je serai tout seul.*

⁂

Un gentilhomme voyant dont sa basse-cour un tas d'ordures se fâcha qu'on ne le fît pas ôter. Un domestique s'excusant sur le manque de charretier : « Que ne faites-vous, dit-il, une fosse à côté, où l'on enterrerait les ordures? — Mais, dit alors le domestique, où met-

trait-on la terre qu'on tirerait de la fosse? — *Grand sot,* répliqua le maître, *faites la fosse si grande que tout puisse y entrer.* »

⁂

M. de B... passant sur le pont de Cueilly avec un de ses amis dit : « Pourquoi n'a-t-on pas ici des garde-fous? » Son ami lui répondit en riant : *C'est parce qu'on ne savait pas que vous y dussiez passer.*

⁂

Un Vénitien qui n'était jamais sorti de Venise et qui par cette raison ne devait pas être bon cavalier, étant monté pour la première fois sur un cheval rétif qui ne voulait pas même avancer, quoiqu'il lui fît sentir l'éperon, tira son mouchoir de sa poche et l'ayant exposé au vent, il dit : *Je ne m'étonne plus si ce cheval n'avance pas. Le vent est contraire.*

⁂

Un évêque après avoir interrogé un de ses curés sur différentes questions, lui demanda combien lui rapportait sa cure, il lui répondit : *Ma cure, Monseigneur, me rend et me vaut autant que votre évêché : le Paradis ou l'Enfer, suivant l'usage que nous ferons de nos talents.*

⁂

Un Normand vendant un cheval dit : « Monsieur, faites-le voir, je le garantis sans défaut. » Ce cheval se trouva aveugle. L'acheteur voulut l'obliger de le

reprendre, mais le maquignon soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre, puisqu'il avait averti de son aveuglement, en disant : *Faites-le voir, je le garantis sans défaut.*

⁂

Un parvenu disait à un peintre qui faisait son portrait : « Représentez-moi lisant tout haut un livre que je tiendrai à la main. Peignez aussi mon valet dans un coin où il ne soit point vu, mais toutefois de telle sorte qu'il puisse m'entendre quand je l'appellerai. »

⁂

On demandait à un Chartreux pourquoi il portait les deux mains à son verre en buvant, il répondit : *La raison de cela est qu'on nous a ôté la viande et nous craignons qu'on nous ôte aussi le vin.*

⁂

Une femme fondait en larmes pendant que son mari était à l'agonie. On voulut lui dérober ce triste spectacle et, pour l'en arracher, un ami officieux la voulut porter dans une chambre voisine. *Laissez-moi*, lui dit-elle, *on est toujours bien aise de voir mourir un mari.*

⁂

Un prédicateur dit dans un sermon : « Messieurs, admirez la force de Samson : avec une mâchoire d'âne il passa mille Philistins *au fil de l'épée.* »

⁂

Un Gascon qui se flattait d'avoir la vue extrêmement fine, marchait à Paris, dans la rue Notre-Dame, à côté d'un bon bourgeois de cette ville. *Sandis!* lui dit-il, *admirez la finesse de ma vue, je vois marcher une mouche au haut du clocher de l'église Notre-Dame.* Le bourgeois répondit : *Je n'ai pas la vue aussi fine que vous, mais en récompense j'ai l'ouïe bien plus subtile; j'en suis sûr; car si je ne vois pas la mouche dont vous me parlez, je l'entends marcher.*

⁂

Un mauvais peintre disant qu'il voulait faire blanchir sa maison, puis la peindre, un autre dit : *Croyez-moi, peignez-la premièrement et vous la ferez blanchir ensuite.*

⁂

Dans une chasse au loup, cet animal s'alla réfugier auprès du moulin. Un chasseur voulant le tuer, tua malheureusement la meunière, ce qui mit notre chasseur dans un si grand désespoir, que le meunier fut encore obligé de le consoler en lui disant : « Monsieur, vous avez tort de vous chagriner. — Pourquoi? répondit notre affligé. — *C'est,* répliqua le meunier, *que vous avez tué la plus méchante bête du pays.*

⁂

Un paysan condamné à être pendu envoya quérir un chirurgien pour se faire saigner à qui il dit :

Je n'ai jamais été saigné, on dit que la première saignée sauve la vie.

⁂

Un homme qui avait un frère hypocrite, disait : « En vérité, mon frère devient dévot à vue d'œil. — *Je vous entends*, lui dit-on, *il prie Dieu quand on le regarde.* »

⁂

Un paysan plaidant contre un de ses voisins porta un pot de lait à son procureur, le même jour que l'autre partie lui portait un petit cochon. Le premier ayant perdu son procès, se mit à dire en pleurant : « Hélas ! où est mon lait ! » Le clerc du procureur répondit : « Le cochon l'a tout bu. »

⁂

Un cordelier prêchant le jour de Saint-François et comme il voulait exagérer le mérite de ce saint, le préférant à tous les autres, il s'écria : « Où le mettrons-nous, le Père Séraphique saint François ? Il est bien plus en dignité que les autres. Le placerons-nous avec les Prophètes ? Ah ! il est encore bien au-dessus des Prophètes. Le mettrons-nous avec les Patriarches ? Ah ! il est encore bien au-dessus des Patriarches. » Il en dit autant des Anges, des Archanges, des Chérubins, des Séraphins, des Vertus, des Trônes, des Dominations, des Puissances, etc. Enfin, ne sachant plus où le placer, il dit encore. « Où le mettrons-nous donc ? Où le placerons-nous, ce grand saint ? » Un bon compagnon

qui était là et qui s'ennuyait fort de ce discours si souvent répété se leva et dit haut : *Si vous ne savez où le mettre, mettez-le à ma place, car je m'en vais.* Ce qui donna occasion de rire aux auditeurs et fit une telle confusion au prédicateur, qu'il fut contraint de descendre de chaire et de s'en aller sans dire mot.

⁂

Le duc de L*** se promenait avec le prince de Condé dans la cour de Chantilly. Lui montrant la statue équestre du Connétable de Montmorency, dont il prétendait descendre, il lui dit : « Voilà notre grand-père. » Le prince, indigné de ce parallèle, lui répondit : *Le vôtre est entre les jambes du mien.*

⁂

Un pauvre demandait souvent l'aumône à un certain gentilhomme qui était fort peu charitable, quoique très riche et qui au lieu de lui donner l'aumône, le renvoyait avec injure. Il arriva que ce gentilhomme se blessa à un genou et souffrait de si grandes douleurs qu'il ne pouvait plus marcher. Il passait la plus grande partie du jour sur la porte de son logis d'où il voyait souvent passer ce pauvre, qu'il appela un jour pour lui donner l'aumône en lui recommandant de prier Dieu pour lui faire revenir la santé; mais le pauvre, au contraire, ne put s'empêcher de dire à ce Seigneur : *qu'il prierait Dieu qu'il se rompît l'autre genou, afin qu'il devînt plus dévot et plus charitable.*

⁂

Un capitaine avait une jambe de bois qu'il tenait toujours bottée; un boulet de canon la fracassa, ce qui fut aperçu de plusieurs soldats qui crièrent : « Un chirurgien ! — *Non*, répondit le capitaine, *un menuisier me suffira.* »

⁂

Dans une guerre en Provence, des soldats entrèrent dans une bastide et se saisirent, malgré le paysan, de ce qu'il y avait de meilleur. Notre rustique alarmé vint porter sa plainte au capitaine et le pria instamment de vouloir bien lui faire rendre ce que ses soldats lui avaient volé. « Mais, mon ami, lui dit l'officier, est-ce bien sûr que ce sont de mes gens ? — Oui, monsieur, dit le paysan. — T'ont-ils laissé quelque chose ? répliqua le capitaine. — Eh ! oui, monsieur, mais ils m'ont pris ce que j'avais de meilleur. — Eh bien, dit encore l'officier, je t'assure que ce ne sont pas mes soldats, car ils t'auraient tout emporté. »

⁂

Un homme qui avait une femme la plus fâcheuse du monde, et totalement ennemie de la paix, ayant été commandé d'aller sur mer, il lui prit envie de la faire embarquer avec lui, dans l'espoir qu'il se présenterait quelque occasion de s'en défaire. Il arriva une furieuse tempête qui mit cet équipage dans la consternation et en danger de périr, il fallut promptement décharger le

navire, et en conséquence le capitaine commanda à chacun de jeter en mer les marchandises les plus pesantes; celui-ci n'eut pas plutôt entendu le commandement qu'il prit sa femme et la jeta à la mer. Le capitaine, étonné d'un procédé si étrange, lui dit : Pourquoi avez-vous fait cela? — *Monsieur*, répondit-il, *j'ai suivi vos ordres et je vous assure qu'il n'y avait point de marchandise plus pesante dans le navire.* »

⁂

Un paysan chargé de fagots criait par les rues : « Gare! gare! » afin qu'on se détournât. Certain jeune homme vêtu de soies ayant négligé de se retirer fut accroché par l'un de ces fagots, qui lui fit une sérieuse brèche dans son habit. Là-dessus, grand bruit. Le jeune homme veut être payé de son habit et fait sa plainte au commissaire qui était survenu de son côté. Le paysan ouvre la bouche sans dire mot. « *Êtes-vous muet?* mon ami, lui dit le commissaire? — Non, non, Monsieur, interrompit le plaignant, c'est une pure malice de sa part. Comme il ne peut se défendre, il fait le muet. Mais lorsque je l'ai trouvé en chemin, il n'en a pas agi de même, car il criait comme un misérable à pleine tête : Gare, gare! — *Ah!* dit le commissaire, *s'il en est ainsi, vous avez tort de vous plaindre et il a raison de ne rien dire, vous avez mieux parlé en sa faveur qu'il n'aurait pu le faire lui-même.* »

⁂

Un juge envoya quérir par les archers un criminel, qui, étant en sa présence, fut assez téméraire pour

lui dire : « Vous ressemblez à Pilate. » Le juge lui repartit : *Mais je n'aurai pas besoin de me laver les mains pour condamner un si méchant homme que toi.*

⁂

Un jeune prince ayant achevé ses études et ses exercices, on demanda à un de ses domestiques ce qu'il avait le mieux appris : *C'est*, répondit-il, *à monter à cheval, parce que ses chevaux ne l'ont point flatté.*

⁂

Un jeune homme, rencontrant une compagnie de jeunes filles conduites par une vieille, dit à un jeune abbé qui l'accompagnait : *Examinez un peu si cela ne ressemble pas à un chapelet de corail, au bout duquel est une tête de mort.*

⁂

Une mère qui avait une fille laide et contrefaite voulait la faire religieuse : « Vous êtes trop difforme, lui disait-elle, pour qu'on songe à vous établir dans le monde, il faut vous donner à Dieu. — *Vous n'y pensez pas*, lui répondit la fille, *pourquoi faire à Dieu un si vilain présent?* »

⁂

Comme on refusait un bénéfice à un certain abbé par la raison qu'il était trop jeune : *C'est un défaut*, dit-il, *dont je me corrige tous les jours.*

⁂

Un maître querelleur et difficile à servir prescrivait à son valet tout ce qu'il devait faire pendant la journée : « Tu ne feras, lui dit-il, précisément que cela. Tu n'en omettras rien. » Il lui remit un agenda où était inscrit chaque jour ce qu'il devait faire. Le maître entreprit un voyage. Il avait un cheval vif qu'il voulait gourmander et qui, se jouant de lui, le jeta dans un fossé ; le maître appela son valet à son secours : *Attendez*, lui dit le valet, *je cherche dans mon agenda, si vous m'avez, ce matin, donné cet ordre-là, je n'y trouve rien de pareil, ainsi tirez-vous d'affaire*. Le valet après cela s'enfuit à toute bride.

⁂

Un juge avait condamné un pauvre homme à être pendu. Le bourreau commanda à un charpentier du lieu de faire la potence, mais l'artisan n'en tint pas compte et répondit qu'il en avait déjà fait deux, desquelles il n'avait retiré encore aucun argent et qu'il n'en ferait pas une autre sans être assuré du paiement. Cependant l'exécution fut différée par le manque de potence, ce qui mit le juge tellement en colère qu'il envoya chercher l'exécuteur, pour savoir de lui pourquoi il n'y avait point de potence. Il s'excusa sur le charpentier et dit qu'il lui en avait commandé une cependant. Le juge aussitôt l'envoya chercher et lui fit une réprimande sérieuse, en ce qu'il n'avait pas obéi à son commandement, ce à quoi le charpentier répondit

avec un air consterné et humiliant : *Il est vrai, Monsieur, que j'ai refusé de la faire sur la parole de l'exécuteur, parce que j'en ai déjà fait d'autres desquelles j'attends encore le paiement ; si cependant j'eusse cru que la potence eût été pour vous, croyez, comme je suis honnête homme, que j'aurais quitté toutes mes affaires pour vous expédier.*

⁂

M. Trepidonius, qui, dînant avec ses camarades, était commandé le soir pour un assaut, mangeait avec peu d'appétit et comme on lui demandait pourquoi il mangeait si peu : *C'est,* dit-il, *que je n'ai point de plaisir à manger, lorsque je ne suis pas assuré de la digestion.*

⁂

Un sculpteur voulait vendre à un grand seigneur, un Crucifix mille pistoles. « Comment, dit une personne présente, l'original ne fut vendu que trente deniers. — *Oh!* répondit le sculpteur, *c'est qu'on ne connaissait pas bien la marchandise en ce temps-là.* »

⁂

Un petit-maître voyant que tout le monde le regardait parce qu'il avait reçu des coups de bâton par ordre d'un grand seigneur, dont il avait été le rival, dit : *Je ne sais ce qu'ont tous ces gens-là pour me regarder avec tant d'étonnement. Est-ce que je suis devenu sauvage pour avoir passé par le bois?*

⁂

Des dames étant assises sur du gazon à la plaine Saint-Michel, et voyant passer un vénérable vieillard, dont les cheveux étaient tout blancs, lui dirent pour le railler: « Quoi, bonhomme, il a déjà neigé sur les montagnes? — *Il le faut bien*, répondit-il, *puisque les vaches sont descendues dans la plaine.* »

⁂

Une princesse fort distraite était dans une province dont les dames lui venaient faire la cour; elle ne trouvait dans leur entretien aucune matière à occuper son attention et cependant elle voulait par honnêteté leur dire quelque chose. Elle demanda à une jeune dame combien elle avait d'enfants : « J'en ai trois, Madame », répondit-elle. Un quart d'heure après, cette princesse ne sachant que lui dire, lui demanda encore: « Madame, combien avez-vous d'enfants? —*Comme je n'ai pas accouché*, répondit la dame, *depuis que vous m'avez fait l'honneur de me le demander, je n'en ai encore que trois.* »

⁂

Une autre princesse fort sujette à des distractions, voyant une jeune dame qui venait de perdre son mari, lui dit : « Vous avez perdu votre époux, madame, hélas! que je vous plains! » Et ensuite rêvant à autre chose, elle lui demanda : *Madame, n'aviez-vous que celui-là?*

⁂

Un homme ayant un jour donné de grands coups de bâton à sa femme, elle tomba à la renverse, retint son haleine et fit semblant d'être morte. Le mari, à qui toutes les ruses des femmes étaient connues, ayant remarqué la finesse de la sienne, prit d'abord un couteau et dit à haute voix : *Puisque la méchante bête est morte il faut l'écorcher*. Et la prenant par un pied, il fit mine de la couper. Ce qui fit relever promptement la femme.

⁂

Un Cordelier et un ministre protestant étant arrivés en même temps près d'une rivière, sur laquelle il n'y avait point de pont pour la passer, tirèrent au sort celui qui porterait l'autre au delà de l'eau. Le Cordelier ayant perdu, prit le ministre sur ses épaules et le porta jusqu'au milieu de la rivière et lui demanda s'il avait de l'argent sur lui. Le ministre répondit qu'oui. Alors le Cordelier le jeta incontinent dans l'eau en lui disant : *Je suis au désespoir de cet inconvénient, mais j'y suis forcé, attendu que la Règle de notre Père Saint François me défend de porter de l'argent.*

⁂

Un cadet de famille se voyant par la coutume ancienne dépouillé des biens de la fortune, passait une vie fort triste tandis que son aîné jouissait de tous les plaisirs que l'abondance des biens peut procurer. La

chasse était une de ses plus grandes distractions. Un jour qu'il poursuivait un cerf, il s'échauffa d'une si étrange manière que, trouvant une fontaine d'eau vive, il en but pour son malheur plus qu'il n'en devait, puisqu'il lui en coûta la vie. On apporta cette nouvelle à son cadet, qui héritait de tous ses biens, et qui arriva promptement sur le lieu où tous les amis du frère déploraient une si triste aventure. Il s'avança près la fontaine et s'écria en soupirant : *Ah! fontaine, fontaine, quelles obligations ne te dois-je pas, d'avoir guéri mon frère de la soif et moi de la faim!*

⁂

Un religieux allant prêcher s'arrêta pour dîner chez un pauvre curé de village, et comme il ne trouva pas chez le pasteur le vin ni le pain assez bons, il envoya en acheter du meilleur et quantité d'autres provisions pour faire un bon repas. Il se fit apporter, en se mettant à table, une cassette remplie de plusieurs ustensiles d'argent dont il se servait dans ses voyages. Le curé surpris de sa magnificence lui demanda s'il avait fait des vœux : « Il y a déjà longtemps, répondit le prédicateur. — *Mon Père*, répliqua le curé, *nous serions, vous et moi, un bon religieux, puisque vous avez fait vœu de pauvreté et que je l'observe.* »

⁂

Un seigneur donnant la main à une dame dans la rue aperçut un de ses ennemis. Il conduit la dame dans une allée et dit : « Attendez-moi là, un moment,

je vous prie, Madame. J'ai à faire un instant. » Il met l'épée à la main contre son ennemi et le blesse à mort. Mais il fut aussi blessé, d'un coup d'épée dans le bas-ventre. Après avoir remis son épée dans le fourreau et soutenant avec un coin de son habit ses boyaux qui sortaient par une grande ouverture que l'épée lui avait faite, il revint et, avec beaucoup de sang-froid, dit à la dame : *Je vous demande pardon, de vous avoir fait attendre, Madame, voudriez-vous bien venir chez le prochain chirurgien, parce qu'il faut que je me fasse panser.*

⁂

Un Normand nia en justice un dépôt qui lui avait été confié. La partie adverse l'attendait à la porte du Palais pour l'accabler de reproches : *Entre vous et moi,* lui dit le parjure, *je ne nie pas le dépôt, mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires?*

⁂

Un fanfaron, qui avait souffert patiemment une querelle que lui avait faite un officier, s'avisa de l'aller chercher dans un café, et comme il ne le trouva point, il dit que s'il l'eût rencontré, il lui aurait donné des coups de bâton. Quelqu'un lui dit : *C'est apparemment une restitution que vous lui voudriez faire.*

⁂

Un gentilhomme né plaisant le fut toute sa vie et à l'heure même de la mort. Étant dans le dernier état

il jeta les yeux sur deux procureurs de ses amis qui étaient dans sa chambre. Il les appela et leur dit : « Placez-vous, l'un à ma droite et l'autre à ma gauche. » Ils lui demandèrent pourquoi il exigeait cela d'eux. *Hé! ne croyez-vous pas,* leur dit-il, *que c'est afin de mourir comme le Seigneur entre deux larrons?*

⁂

Un autre gentilhomme, ayant un procès, se souvint qu'il devait de l'argent à son procureur; il lui envoya une pistole par son valet, celui-ci garda la pistole et en donna une fausse au procureur qui la rapporta au gentilhomme. Le valet fut appelé : « Je t'ai donné, lui dit le maître, une bonne pistole pour la porter à monsieur, pourquoi lui en as-tu donné une fausse? — *Je l'ai gardée,* répondit le valet, *six mois et voyant qu'elle ne valait rien, je crus qu'il fallait la mettre entre les mains de la Justice.* »

⁂

Deux paysans, les coqs de leur village, furent députés pour aller dans une grande ville, choisir un peintre habile qui entreprît le tableau du maître-autel de leur église. Le sujet était le martyre de saint Sébastien. Le peintre à qui ils s'adressèrent leur demanda si l'intention des habitants était qu'on représentât le saint vivant ou mort. Cette question les embarrassa et, comme ils ne pouvaient la résoudre, ils se voyaient obligés de s'en retourner sans rien conclure.

L'un d'eux prenant son parti dit au peintre : *Le plus sûr est de le représenter en vie; si on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer.*

⁂

On n'a jamais soutenu avec plus de dignité le caractère d'ambassadeur de France que M. Phelypeaux. Il avait cette qualité à la cour du duc de Savoie. Ce prince était dans ce temps-là lié avec nos ennemis et comme il ne goûta pas certains discours menaçants que lui fit M. Phelypeaux, il lui dit : « Savez-vous bien qu'Amédée mon aïeul donna un coup de pied à l'ambassadeur de Venise qui lui avait parlé avec hauteur ! — *Il fallait*, répondit M. Phelypeaux, *que dans ce temps-là les ambassadeurs ne portassent point d'épée.* »

⁂

Un provincial nouvellement débarqué à Paris était d'un caractère à donner dans tous les pièges qu'on lui tendait. Il voulut faire des visites; il demanda quelle était la voiture la plus honorable. Un homme de son auberge lui fit entendre que rien ne faisait tant d'honneur qu'une chaise à porteur. En même temps il résolut de lui faire une petite malice. Il envoya quérir des porteurs, il leur fit ôter le siège et le dessous de la chaise. Il est inutile de dire qu'il les paya bien, cela se devine aisément. Le provincial entrant dans la chaise, se vit obligé de se tenir debout. Comme les porteurs allaient fort vite, il fallait que dans cette boîte où il

était enfermé il marchât comme eux, ses jambes se frottaient tantôt contre le devant, tantôt contre le derrière de la chaise; au bout de deux heures il fut si fatigué qu'il n'eut plus la force de se tenir debout et demanda de sortir de cette prison. Comme il croyait que toutes les chaises étaient faites comme la sienne, il disait : *Ma foi, excepté l'honneur d'avoir une chaise, j'aimerais mieux aller à pied.*

⁂

Isaac, paysan d'autour de Lyon, avait une femme prédestinée à le faire enrager. Un jour, sa patience étant épuisée, il lui donna tant de coups qu'il la crut morte, soit qu'elle fût aux portes du trépas, soit qu'elle feignît de jouer le rôle d'une défunte. Sur-le-champ, il prit son parti : avec un bâton blanc à la main, il se met en chemin pour aller à la cour obtenir des lettres de grâce. Il alla à Fontainebleau où elle était. Il s'adressa à l'archevêque de Lyon, le célèbre Camille de Villeroy, à qui il raconta sa chance. Ce prélat, qui s'était diverti plusieurs fois des plaisanteries de ce paysan, lui fit une vive mercuriale. Il lui obtint pourtant ce qu'il demandait. Isaac s'en retourna chez lui avec sa pancarte en parchemin. A peine fut-il de retour à son logis, qu'il trouva sa femme ressuscitée et jouissant d'une parfaite santé. Il ne s'étonna point de sa résurrection. *Je suis ravi,* lui dit-il en lui montrant ses lettres, *que tu ne sois pas morte; tu n'as qu'à faire ton devoir et me complaire en toutes choses, car je puis te tuer quand la fantaisie m'en prendra. Voici ma grâce que*

j'ai obtenue par avance. La femme d'Isaac, qui vit le parchemin qu'on lui montrait, crut son mari et elle devint très raisonnable.

⁂

Un homme de robe ayant perdu sa femme, pour éviter les incommodités et la fatigue des compliments qui sont inséparables dans ces sortes de rencontres, ordonna à son cocher de prendre sa capote de deuil, dans laquelle un homme est bien caché. Il lui défendit de lever les yeux et lui commanda de soupirer et de sangloter de temps en temps. Un de ses amis prenant son cocher pour lui, employait les plus fortes raisons qu'il savait afin de le consoler. Le cocher ne répondait que par des soupirs, mais les fréquentes interrogations de cet ami obligèrent le cocher de répondre en disant : « Je ne suis que le cocher de Monsieur. » Alors l'ami changeant de langage, sans témoigner la moindre surprise, lui demanda : *Combien vaut l'avoine?*

⁂

Un de mes amis me disait dernièrement qu'en lisant Pline le Jeune, il avait remarqué qu'il faisait une description si belle et si détaillée de sa maison qu'il semblait qu'il voulait la vendre.

⁂

Un jeune ecclésiastique de la petite ville d'Aurignac et fils d'un maréchal ferrant de cette ville, avait fait toutes ses études avec beaucoup de succès à Toulouse.

Il y vaqua une chaire de professeur. Il se mit sur les rangs pour la disputer. A la première nouvelle qu'en eut le maréchal, son père, il se rendit à Toulouse, pour être témoin du triomphe de son fils. Il arriva au moment où son fils soutenait la grande thèse, et qu'il était aux prises avec ses concurrents. Du lieu élevé où il était, il aperçut le bonhomme dans la foule. « Messieurs, dit-il, en interrompant sa réponse à un argument des plus forts, c'est mon père, laissez-le passer, je vous prie et donnez-lui le plaisir de se payer par ses yeux de tout ce que l'éducation de son fils lui coûte. » On se rangea, on le plaça bien et le concurrent reprend l'argument et pousse à bout celui qui disputait alors et aussi tous les autres concurrents qui l'attaquèrent ensuite. A la fin de la dispute : *Eh bien, mon père*, dit-il, *ne leur ai-je pas rivé leurs clous?*

⁂

Un évêque d'Orange se faisait un plaisir de raconter à plusieurs de ses amis une petite aventure qui lui était arrivée en faisant la visite de son diocèse. Étant au village de Rochegude il fit assembler tous les habitants dans l'église, et là, après avoir demandé aux principaux paroissiens s'il n'y avait pas de plaintes contre leur curé, il les questionna sur leur croyance. Tandis qu'il interrogeait les uns et les autres, ce prélat aperçut une bonne femme qui faisait tous ses efforts pour fendre la presse afin de le voir. Il la fit approcher et lui demanda combien il y avait de sacrements? La réponse ayant été bonne, il continua : « Avez-vous été confir-

mée? » Elle fit une profonde révérence et lui dit : *Oui, Monseigneur, j'ai eu le bonheur de l'avoir été par feu Monsieur votre père.*

⁂

Un religieux prêchant la Madeleine à Beauvais s'arrêta fort sur le malheur des filles qui l'imitent dans sa vie, sans vouloir lui ressembler dans la pénitence. Il les exhorta toutes à faire dire des messes, les unes à la Vierge pour les conserver dans un état pur, les autres à la Madeleine pour les retirer de leurs malheureuses inclinations. Au sortir de la chaire, une fille l'arrêta pour le prier de lui en dire une. « Desquelles, lui dit-il, voulez-vous? — Belle demande, lui répondit-elle, de la Vierge. — Mais prenez garde, reprit-il. — *Eh bien,* ajouta la bonne fille après un moment de réflexion, *mêlez-y un peu de la Madeleine.* »

⁂

Un jeune Marseillais, dont le père était extrêmement avare, avait donné parole à ses camarades pour une partie de plaisir. Comme il était presque toujours brouillé avec les espèces, et que son vieil Harpagon ne pouvait se fléchir à ce sujet, il n'alla lui en demander qu'avec peine et inutilement employa tout ce que la tendresse put lui suggérer. Le père fut inexorable, ce qui donna occasion à cet enfant de pousser des soupirs et de s'écrier en sortant de la chambre du vieux Crésus : *Grand Dieu, que je serai heureux, lorsque je pourrai dire : Notre père qui êtes aux cieux !*

⋊

Un prince passant dans une petite ville de son gouvernement en Bourgogne, le maire en robe avec les échevins l'étant allé recevoir lui dit : « De toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de Votre Altesse Sérénissime, la plus petite serait ravie de vous faire connaître qu'il n'y en a point qui ait un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen infaillible de plaire au guerrier le plus grand de notre siècle, c'est de le recevoir au bruit d'une nombreuse artillerie, mais il nous a été impossible de faire tirer du canon, pour dix-huit raisons. La première c'est qu'il n'y en a point, Monseigneur, et qu'il n'y en a jamais eu dans cette ville. — *Je suis si content de cette raison*, dit le prince, *que je vous tiens quitte des dix-sept autres.* »

⋊

J'ai trouvé le conte qui suit dans un recueil du XVIIIe siècle ; en raison d'une chanson de ces années dernières et qui fut à la mode, je le transcris sans commentaires :

Le guignard, dit-on, est un manger délicieux. On ne trouve cette espèce d'oiseau que dans le pays de Chartres. Deux Gascons qui aimaient les bons morceaux se rendirent exprès dans cette ville, pour y manger du guignard; mais ils y arrivèrent lorsque la saison de ces oiseaux était passée ; ils ne purent en trouver qu'un,

quelque perquisition qu'ils fissent. Alors l'un d'eux dit : « Il ne faut pas le partager. Il faut que l'un de nous le mange tout entier, gardons-le pour le lendemain. Celui qui aura fait le plus beau songe mangera seul ce mets friand, sans en faire part à l'autre. » La proposition est acceptée, nos Gascons après avoir soupé se couchent. Le plus gourmand se leva fort matin, fit rôtir le guignard et le mangea. Il alla ensuite éveiller son camarade, qui, dès qu'il ouvrit les yeux lui dit : « Le guignard doit être pour moi, car j'ai songé qu'un chœur d'anges magnifiques m'enlevaient et me conduisaient avec pompe dans la gloire. » L'autre l'interrompit en lui disant : *Je t'ai vu quand tu prenais ton essor vers le ciel et je me suis dit en moi-même : « Il ne se soucie pas du guignard; il aura bien d'autres mets délicieux dans la gloire ! » C'est pourquoi après l'avoir fait rôtir je l'ai mangé, en admirant le bonheur suprême dont tu jouissais.*

⁂

Un pauvre Irlandais demanda en entrant dans la boutique d'un barbier, si on voulait le raser pour l'amour de Dieu. « Oui-dà, dit le maître. Allons, mettez-vous là. » Il le frotta brusquement avec de l'eau froide, sans savonnette, sans linge ni bonnet, choisissant même un vieux rasoir qui n'avait plus de fil. Pendant qu'on martyrisait ce pauvre homme, qui souffrait sans se plaindre, un chat qu'on battait dans l'arrière-boutique faisait un sabat épouvantable. Le barbier chagrin de travailler gratis et d'entendre un si grand bruit : « Que diable, dit-il en élevant la voix, fait-on à ce chat pour le

faire tant crier? » L'Irlandais alors prit la parole : *C'est peut-être, monsieur*, lui dit-il, *quelque pauvre chat à qui on fait la barbe pour l'amour de Dieu.* Cette plaisanterie dérida le front du barbier et l'humanisa tellement qu'après en avoir ri de tout son cœur, il prit un bon rasoir et savonna l'Irlandais comme il l'aurait fait d'un homme des plus opulents.

⁂

Un abbé enclin au larcin, étant dans un repas, mit une fourchette d'argent dans sa poche. Une dame qui vit l'action en se levant de table, prit aussi une fourchette qu'elle passa à une échelle de rubans qui fermait son corset. Le maître de la maison lui demanda ce qu'elle voulait faire de la fourchette : « Ne nous en régalez-vous pas d'une, répondit-elle en montrant l'abbé, car j'ai vu ce monsieur qui en a mis une dans sa poche. » Le voleur fut obligé de restituer.

⁂

Un aveugle marchant pendant la nuit dans les rues avait une cruche sur le dos, avec une lumière à la main. Un jeune homme fort étourdi le rencontrant lui dit : « A quoi vous sert votre lumière? — *Ce n'est pas pour moi*, répondit l'aveugle, *que je la porte, mais c'est pour les têtes folles qui te ressemblent, afin qu'elles ne viennent pas me heurter et me faire rompre ma cruche.* »

⁂

Un chevalier allemand avait un valet gascon ; il aimait à boire, et lorsqu'il avait trop bu, il oubliait et

perdait tout. Le soir, en arrivant dans une hôtellerie, il dit à son valet : « Souviens-toi, au moins, de prendre tout ce qui est à nous et de ne rien oublier quand nous partirons. — *Je n'y manquerai pas, Monsieur,* dit le Gascon, *et n'oublierai ni votre cheval ni vous.* »

⁂

Bien des prédicateurs négligent d'accommoder la matière de leurs sermons aux textes qu'ils choisissent. Ils amènent souvent par force les sujets qu'ils veulent prêcher. Cela me rappelle un prédicateur qui, le jour de la Saint-Joseph, abandonnant le panégyrique de ce grand saint, ne parla que de la confession. Voici comment il s'y prit : « Jésus n'est-il pas le fils d'un charpentier ? Saint Joseph, Messieurs, était charpentier. Or, s'il exerçait cette profession, il faisait des bancs, des chaises, des confessionnaux. A propos des confessionnaux, parlons de la Confession. »

⁂

Un vieil officier qui n'avait jamais été à la Cour, se trouvant dans le campement du Roi, dans la première campagne que le duc de Bourgogne fit en Flandre, se mit à la table de ce prince sans y avoir été invité. Averti de la faute qu'il venait de faire, il lui en demanda pardon. Mais ce prince lui dit avec beaucoup de bonté : *Je vous ordonne de souper avec moi, je vous apprendrai la Cour, vous m'apprendrez la guerre.*

⁂

Un Turc prêta cent écus à un chrétien à condition que s'il ne lui rendait cette somme dans un temps qu'il lui fixa, il lui pourrait couper deux onces de chair. Le chrétien au terme expiré ne put pas payer ; le Turc voulait exécuter la peine, le chrétien voulait s'en affranchir ; ils furent traduits devant Amurat Ier, qui permit au Turc de couper les deux onces de chair, mais à la charge que s'il lui en coupait plus ou moins, il souffrirait une pareille peine.

⁂

Une dame qui aimait beaucoup à parler disait qu'elle embrasserait bien la règle des Chartreux. On lui dit : *Comptez-vous pour rien le silence?*

⁂

On demandait à un homme qui épousait une femme stupide, extrêmement parée et toute brillante de pierreries : *Vous donne-t-on la bête toute harnachée?*

⁂

Un célèbre menteur qui prenait plaisir à débiter des aventures extraordinaires et romanesques avait fait présent d'une culotte à son valet Jean, afin qu'il confirmât dans le besoin tout ce que ce menteur avancerait. Il raconta dans une compagnie qu'étant dans un voyage, un vent s'éleva qui enleva le carrosse où il était et les six chevaux qui le traînaient et les porta

à 200 pas de là. Comme on ne pouvait point croire cette aventure, pour lui donner le sceau de la vérité il dit : « Demandez à Jean mon valet, il y était. » Ce domestique, qui fut épouvanté de ce récit, commença à défaire sa culotte, en disant à son maître : *Monsieur, j'aime mieux vous la rendre, je n'ai pas la force de soutenir un pareil mensonge.*

⁂

Un savant ayant dit que tout ce que Dieu avait fait était bien fait, un bossu par devant et par derrière, dont les deux montagnes étaient monstrueuses, se présenta à lui et lui demanda : « Que vous en semble, Monsieur, me trouvez-vous bien fait? — *Fort bien pour un bossu* », lui répondit le savant.

⁂

Deux seigneurs de la Cour se promenant ensemble à la campagne rencontrèrent un paysan qui battait son âne avec excès ; touchés de compassion pour cette pauvre bête, ils dirent au paysan : « Mon ami, tu es bien cruel de maltraiter ainsi ce pauvre animal. » Le paysan ayant enlevé son chapeau, se tourne respectueusement vers son âne et lui dit : *Pardon, monsieur mon âne, je ne croyais pas que vous eussiez des parents à la Cour.*

⁂

Trois étudiants rencontrèrent sur la route un paysan qui marchait à grands pas dans leur direction. Ils voulurent s'en divertir, et marchant à quelque dis-

tance l'un de l'autre, le premier que le paysan rencontra lui dit : *Bonjour, père Abraham.* A ce compliment il ne répondit que d'un coup de tête et d'un simple bonjour. A quelques pas de là, il trouve le second qui lui dit : *Bonjour, père Isaac.* Le paysan lui fit la même réponse qu'au premier. Mais lorsqu'un peu plus loin, il eut rencontré le troisième qui lui dit : *Bonjour, père Jacob*, il s'arrêta et lui dit : *Monsieur, mon nom n'est ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob; mais je me nomme Saül. Je suis sorti pour chercher les ânesses de mon père, mais je vois que j'ai rencontré ses ânes.*

⁂

Un paysan, ayant un procès au Parlement de Bordeaux, s'en fut un jour pour en solliciter la prompte expédition chez le premier Président. Il avait déjà attendu trois ou quatre heures dans son antichambre, lorsque le premier Président le surprit, ayant les yeux attachés sur quatre P qui étaient au-dessus de la porte et qui signifiaient Pierre Potac Premier Président. Le Président lui demanda : « Eh bien, mon ami, que crois-tu que veulent dire ces quatre lettres? — Ma foi, monsieur, lui dit le paysan, elles veulent dire : *Pauvre Plaideur, Prenez Patience.* »

⁂

Une jeune villageoise courait après son ânesse. Un gentilhomme qui passait, la trouvant assez jolie, lui dit : « D'où êtes-vous, ma mie? — De Villejuif, monsieur, répondit-elle. — De Villejuif, dit le gentilhomme, ne

connaissez-vous point la fille de Nicolas Guillot? — Oui, monsieur, répondit la villageoise. — Alors, lui dit-il, je vous prie, faites-moi la faveur de lui porter un baiser de ma part. » Et en même temps, il la voulut baiser. Mais cette jeune fille s'y opposant lui dit : *Monsieur, si vous êtes pressé, donnez-le à mon ânesse, elle y sera plus tôt que moi.* Et en disant cela, elle s'échappa de ce galant.

⁂

On conte du procureur général Bourdin que, dormant un jour à l'audience, il entendit un conseiller dire à un autre : « Voilà notre procureur général qui dort comme un cochon. » M. Bourdin se vengea par ce propos : *D'un cochon tout est bon, mais d'un âne rien n'en vaut.*

⁂

Un prédicateur italien prêchant devant les cardinaux le panégyrique de saint Luc et manquant de mémoire ne put jamais dire que le texte de son discours, savoir ces quatre mots : « Le médecin Luc vous salue. » Il répéta plusieurs fois ces paroles sans pouvoir se souvenir d'autres choses. De sorte que les cardinaux lassés de ces répétitions se levèrent. L'un d'entre eux, s'adressant au prédicateur, lui dit : *Saluez-le de notre part.*

⁂

Pape Theun, bouffon de l'Empereur Charles V, ayant abusé un jour de la liberté que l'Empereur lui donnait,

fut exclu de la cuisine pour quelques jours. Cette peine lui paraissait fort rude, il tâcha de gagner le cuisinier, qui fut toujours inexorable à ses prières ; enfin il s'avisa de clouer des planches sur tous les privés du Palais. Ce qui ayant été rapporté à l'Empereur par quelques-uns de ses gentilshommes qui avaient été trompés en allant aux lieux, il le fit appeler et lui ayant demandé la raison d'une action si hardie, il lui répondit ingénument *qu'il croyait que tous les privés étaient superflus à la Cour, puisqu'on n'y mangeait plus.*

⁂

Un marchand vénitien était amoureux d'une très belle dame. Il lui faisait souvent des présents considérables, dans l'espoir de lui plaire. Un jour il lui envoya par son valet, qui n'était pas des plus spirituels, un présent d'une grande valeur et lui commanda de répondre à cette dame, au cas où elle lui demanderait si son maître était riche, de l'assurer qu'il était un gentilhomme très puissant et qui avait *tre Gallein Porto*, c'est à-dire trois galères dans le port. Le valet, muni de ces instructions, porte le présent à la dame, et le recommande avec chaleur à ses bonnes grâces, la priant de ne pas être trop cruelle à son maître et de considérer qu'il était un honnête gentilhomme de grand pouvoir. Là-dessus, elle lui demanda s'il possédait de grands biens. — Assurément oui, répondit le lourdaud, et je vous jure qu'il a : *tre Galine et un Porco* », c'est-à-dire trois poules et un porc.

⁂

Un juge se fit peindre et ne fit point d'autre accord avec le peintre pour prix de son portrait, sinon qu'il le fît bien et qu'il le paierait généreusement. Le peintre acheva le portrait, et le fit parfaitement ressemblant. Mais celui pour qui il était fait refusa de lui donner ce qu'il demandait, s'imaginant que comme c'était son portrait, le peintre ne saurait qu'en faire et le lui donnerait pour un prix médiocre. Le peintre, plus fin que lui, lui dit que puisqu'il n'en voulait pas payer la juste valeur, il le garderait jusqu'à ce qu'il le lui vînt redemander au prix qu'il lui marquait. Entre temps le peintre fit faire un cadre au portrait de cet homme et l'attacha au-dessus de sa porte pour enseigne avec cette inscription : *Je suis ici faute d'argent.* Le juge de qui était ce portrait, étant connu de tout le monde, sut bientôt le tour que le peintre lui jouait et, chacun l'en raillant, il fut obligé de payer au peintre tout ce qu'il lui demandait, afin de retirer son portrait d'un lieu si visible.

⁂

Un officier gascon, dans le régiment du duc de Roquelaure, dînait chez ce duc. Il arriva que des invités parlèrent d'Aristote. Et l'un d'eux dit que l'on y trouvait des choses admirables que l'on ne trouvait point partout ailleurs. « Eh bien, reprit le duc de Roquelaure qui savait que cet officier était naïf et ignorant, que répondez-vous à cela ? — *Je réponds*, dit-il, *que*

celui qui se vante d'avoir été à Aristote n'y a peut-être jamais été. » Il prenait Aristote pour une ville.

⁂

On demandait à un poète pourquoi il mangeait si peu, il répondit : *C'est de peur de mourir de faim.* Il voulait dire que c'était pour épargner et avoir de quoi manger le lendemain.

⁂

Comme ce même poète chantait misérablement dans une compagnie, on le livra aux pages et aux laquais qui lui lancèrent des pierres. Quand on lui reprochait cette aventure, il disait qu'il avait cela de commun avec Orphée et Amphion, d'*attirer les pierres et les rochers.*

⁂

On reprochait à un poète moderne d'habiter sous les toits. Il répondit *qu'ayant à communiquer tous les jours avec les dieux, il était bien raisonnable qu'il fît la moitié du chemin.*

⁂

Un autre jour qu'on lui disait qu'il était bien mal vêtu pour un poète, il repartit : *que souvent Virgile était bien relié de parchemin.*

⁂

Une bonne femme étant à l'église prit deux cierges et en attacha l'un à l'image de saint Michel, et l'autre

à celle du diable qui est sous ses pieds. Le curé voyant cela lui dit : « Eh bien ! que faites-vous, bonne femme ? Ne voyez-vous pas que c'est le diable à qui vous offrez ce cierge ? — *Eh ! qu'importe, mon bon Monsieur*, répliqua-t-elle, *il est bon d'avoir partout des amis, en Paradis et en Enfer, on ne sait où l'on peut aller.* »

⁂

Un Espagnol qui n'avait pour toute compagnie qu'un méchant roussin arriva dans un petit village de France où il n'y avait qu'une seule hôtellerie. Il était plus de minuit et par une pluie si abondante qu'elle l'avait pénétré jusqu'à la peau. Ayant frappé à la porte, le maître se leva et demanda qui c'était. « *C'est*, répondit l'Espagnol, *Don Sanche Alphonse Ramire Juan Pedro Carlos Francisque Dominique de Roxas, Staniga de las Fuentes.* » L'hôte, qui savait n'avoir qu'un lit de disponible, répliqua qu'il n'avait pas à loger pour tant de monde et alla se recoucher.

⁂

Voici une lettre d'un étudiant à son père, pour lui demander de l'argent, dont le style est court est plaisant et que je mets ici pour sa singularité : « Mon père, je vous écris aujourd'hui lundi, par le messager qui partira mardi, et qui arrivera chez vous mercredi ; vous aurez ma lettre jeudi, envoyez-moi de l'argent vendredi, sinon je pars samedi, pour être chez vous dimanche. »

⁂

On se marie à Londres avec beaucoup de facilité. On peut avoir ses annonces et se marier le même jour. Il y avait dans cette grande ville deux jeunes personnes, d'une qualité assez égale, qui s'aimaient. Ils prirent la résolution de se marier. Ils s'adressèrent pour cet effet à un ministre. Mais lorsqu'ils furent devant lui, le jeune homme, qui commençait à envisager le mariage de plus près et à le considérer comme un lien et un esclavage, répondit *non*, lorsque le ministre lui demanda s'il prenait la jeune fille pour épouse. Il fallut se retirer. La demoiselle, outrée de l'affront qu'elle venait de recevoir, se retira chez elle et y passa quelques jours fort malade. Cependant le jeune homme, qui trouvait dans la conversation de cette fille un plaisir qu'il ne trouvait point ailleurs, met tout en usage pour se raccommoder avec elle et vivre en bonne intelligence, toutefois sans vouloir se marier. La fille eut beaucoup de peine à se laisser fléchir ; enfin elle permit qu'il la vînt voir. Voici ce qu'elle lui dit à la première entrevue, sans attendre ses excuses : « Vous m'avez fait le plus sensible affront qu'une honnête fille puisse recevoir et par là, monsieur, vous avez rompu tout commerce entre nous. Tant que les choses seront dans cet état, je proteste que je ne puis, ni ne veux vous voir ; cependant, en considération de l'ancienne amitié que j'ai eue pour vous, je veux bien vous proposer un moyen pour souffrir avec quelque bienséance que vous me veniez voir. Il me faut une grande satisfaction, et

pour mettre les choses en quelque égalité entre nous, il faut que vous receviez le même affront que vous m'avez fait. » Ils convinrent qu'ils iraient de nouveau devant le ministre se présenter pour être mariés, et que le galant répondrait *oui* et la demoiselle *non*. Le jeune homme tint parole ; mais quand ce fut le tour de la demoiselle, au lieu de répondre *non*, elle répondit *oui*. Ainsi, le galant fut marié malgré lui, par la subtilité de sa maîtresse.

⁂

Un ambassadeur étant venu de Rome avec un grand rhume, sans avoir obtenu un chapeau de cardinal qu'il était allé demander pour un archevêque, un plaisant dit *qu'il ne fallait pas s'étonner de son rhume, puisqu'il était revenu de Rome sans chapeau.*

⁂

Mme Loiseau, bourgeoise, était à Versailles. Le Roi, voyant qu'elle s'avançait fort près du cercle, dit à une duchesse : « Questionnez-la un peu, Madame. » La duchesse l'ayant fait approcher lui dit : « Madame, quel oiseau est le plus sujet à être cocu ? » Elle lui répondit : « C'est un duc, Madame. »

⁂

Un comte, qui, comme bien d'autres, portait seulement ce nom sans avoir de comté, se trouvant dans une compagnie, voulut railler un abbé, qui, suivant la coutume ordinaire, se faisait appeler de ce nom sans

avoir aucun bénéfice. « Monsieur l'abbé, lui disait-il, il y a quelque chose qui m'embarrasse. Il y a longtemps que nous nous connaissons et je ne sais pas encore où est votre abbaye. — *Quoi! Monsieur,* lui répondit l'abbé, *vous ne le savez pas? Elle est dans votre comté.* »

⁂

Un prince raillait un jour un de ses courtisans qui l'avait servi dans plusieurs ambassades, et lui disait qu'il ressemblait à un bœuf. « *Je ne sais à qui je ressemble,* répondit le courtisan, *mais j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.* »

⁂

Un mahométan était dans un cimetière assis sur le tombeau de son père qui lui avait laissé de grands biens et tenait ce discours au fils d'un pauvre homme : « Le tombeau de mon père est de marbre, l'épitaphe est écrite en lettres d'or et le pavé à l'entour est de marquetterie et de compartiments. Mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton père? En deux briques, l'une à la tête et l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur son corps. » Le fils du pauvre répondit : *Taisez-vous!... Avant que votre père ait seulement fait mouvoir, au jour du Jugement, la pierre dont il est couvert, mon père sera arrivé au Paradis.*

⁂

Le médecin d'un calife était un railleur. Mais il ne put s'empêcher qu'un autre médecin ne lui fermât la

bouche dans une conversation, en présence du frère du calife, car ce médecin qui s'appelait Gabriel lui dit : « Vous êtes mon frère, fils de mon père. » A ces mots, Mesné, c'est ainsi qu'on appelait le médecin du calife, dit au frère du calife : « Seigneur, je vous prends à témoin sur ce qu'il vient de dire, parce que je prétends partager l'héritage de son père avec lui. » — Gabriel repartit : *Cela ne se peut, les bâtards n'héritent point.*

⁂

Un homme d'une humeur agréable faisait un compliment à une personne distinguée; il lui arriva, comme il en était encore à son début et qu'il s'inclinait fort bas, qu'un souffle indiscret se fit entendre un peu trop fort. Cet accident devait assurément le déconcerter; mais lui se relevant se tourne vers son derrière et lui dit froidement : *Si vous voulez parler, il faudra que je me taise.* Cette saillie fit rire tous ceux qui étaient présents et personne ne se formalisa de cet incident.

⁂

Un juge ayant passé la nuit à boire interrogea, le matin, un criminel condamné à mort par le premier tribunal. Après lui avoir demandé son nom, son âge, etc., les vapeurs du vin l'assoupirent un peu et s'éveillant un moment après : « Comment te portes-tu ? » lui demanda-t-il, croyant parler à quelque ami. Le criminel le regardant fixement lui dit : *Si je me portais aussi bien que vous, je n'aurais pas soif.* Cette réponse fit rire les autres juges qui adoucirent son supplice.

⁂

Un jeune barbier qui avait le poil rouge demanda à un drôle avec lequel il plaisantait, ce qu'il pensait de sa physionomie. Celui-ci lui répondit : *Je juge à ton poil de vache que tu es un veau.*

⁂

Quelqu'un rapportait au Tasse qu'un homme qui s'était déclaré son ennemi médisait de lui en tous lieux. *Laissez-le faire*, répondit le poète, *il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disait.*

⁂

Un gentilhomme gascon entendant parler des belles actions de quelques généraux d'armées et d'un prince qui, dans deux attaques, avait tué jusqu'à six hommes de sa main dit : « Ah ! voilà bien de quoi s'étonner ! Je veux que vous sachiez que les matelas sur lesquels je repose mes membres ne sont garnis que des moustaches de ceux dont mon épée a été victorieuse. »

⁂

Un soldat gascon disait à un autre Gascon : « Ne me mets pas en colère, car je te jetterais si haut que tu aurais plutôt peur de la faim que de la chute. — Et moi, répondit l'autre, je te jetterais si haut que les mouches t'auraient mangé avant que tu sois tombé. —

Et moi, repartit le premier, je te mettrais en tant de pièces que la plus grande serait ton oreille. »

⁂

Un Gascon étant à Genève dans une compagnie se prit de querelle avec un gentilhomme de cette ville, au sujet de leurs armoiries. Ce Gascon prétendait que l'autre les avaient usurpées à sa famille, et demandait réparation. Le Genevois offensé l'appelle en duel. Le Gascon accepte et se trouve au rendez-vous. Là, prêt à se battre, le Gascon, qui n'aimait pas le sang, demanda à son adversaire quelles armes il portait. *Une tête de bœuf*, répondit le Genevois. « Cadédis ! repartit le Gascon sur-le-champ, notre querelle est donc finie, car les miennes sont *une tête de vache !* »

⁂

Un cavalier gascon fort brave homme de sa personne mais qui tenait du naturel de sa nation, étant dans une escarmouche, tira un coup de pistolet à son ennemi et au même instant il se vanta à un de ses amis, qui était auprès de lui, qu'il l'avait tué. L'autre regardant autour de lui, lui dit : « Cela ne peut être, car tu viens de tirer, et je ne vois personne à bas. » A quoi le Gascon répondit : *Cap de Dious, ne vois-tu pas que je l'ai réduit en poudre ?*

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS PROPRES CONTENUS DANS CET OUVRAGE

Abeille (abbé), 137.
Acard, 48.
Addison, 136.
Adrets (baron des), 79.
Agathoclès, 75.
Aiguillon (duchesse d'), 34.
Alençon (duc d'), 7.
Alets (d'), 6.
Alexandre, 74, 75, 106, 114.
Alexandre Sévère, 60.
Amyot, 107.
Anaxagore, 149.
Anaxarque, 63.
André (Père), 56, 108, 109.
Angély (L'), 154, 155.
Antigonius, 17.
Appelle, 63.
Appuis Claudius, 33.
Aragon (Alphonse d'), 65, 72, 166, 170.
Arlequin, 171.
Argesilaü, 51, 71.
Arnaud, 110.
Aubigné (comte d'), 123.
Aubigny, 34.
Aucourt (d'), 17.
Auguste, 46, 74.
Ausidius, 31.

Barbin, 43.
Bacon, 28.
Barnevelt, 19.
Bassompierre, 17.
Bautru (de), 16, 50, 56, 112, 180.
Bavière (M. A. V. de), 133.

Bayard, 48.
Bellay (cardinal de), 21, 73.
Benoît XII, 98.
Benserade, 6, 110, 179.
Beraut, 57.
Berry (duc de), 147.
Boccard, 17.
Boileau-Despréaux, 1, 43, 91, 143, 159.
Bolingbrook (lord), 164.
Bonzy (cardinal de), 164, 179.
Bouillon (de), 36.
Bourbon (cardinal de), 134.
Bourgogne (duc de), 7.
Bourdaloue (Père), 102.
Boursault, 17, 162.
Bourvalais, 150.
Bouteville (de), 133.
Brassac (de), 2.
Bruey (abbé), 84.
Brunswick (duc de), 90.
Bruslard (le président), 95.
Bucanan, 2.
Budé, 150.
Burnet, 67.
Bussy d'Amboise, 7.

Cambyse, 145, 165.
Camella (Signora), 174.
Camus (de), 69.
Canosse (S. de), 41.
Cantognède, 2.
Carache, 174.
Carès, 110.
Caron, 67.
Carteron, 79.
Cassini, 152.
Castro (Jean de), 95.
César (Jules), 5, 31, 33.
Chah-Jehan, 8, 9, 10, 122.
Charles IV, 172.
Charles IX, 107.
Charles XII, 120.
Charles-Quint, 16, 29, 42, 152.
Chastelin (Martin), 91.
Châtelet (M. du), 47, 55, 133.
Châtillon (amiral de), 46.
Christine (reine), 67, 165.
Cicéron, 31, 32, 33.
Cinq-Mars, 77.
Colbert, 161.
Colomb (Christophe), 116.
Comnène (Alexis), 94.
Condé (Prince de), 78, 79, 115, 160.
Conrad III, 124.
Corneille, 150.
Cornélie, 94.
Cortez (Fernand), 96.
Coulange (M. de), 97.
Crassus, 63.
Créquy, 140.
Crillon, 35.
Crispus (Tibérius), 7.

Curius Dentulus, 26.
Cuttler, 129.
Cyrus, 73.

Dangeau, 142.
Dante (le), 19.
Darius, 25, 97.
Démonax, 53, 61, 65.
Démosthène, 75.
Denis le Tyran, 51, 114.
Diogène, 18, 48, 62, 64, 70, 71, 108, 113.
Dolabella, 32.
Dominique, 88, 138.
Domitien, 7.
Duverney, 125.

Élisabeth (reine), 28, 44.
Enghien (duc d'), 135.
Épernon (duc d'), 36.
Eschyle, 127.
Esclainvilliers (d'), 156.
Ésope, 10, 11, 12, 14, 15.
Euclide, 97.

Fabert (de), 111.
Ferdinand le Catholique, 127.
Ferté (Père de la), 96.
Feuillade (la), 43.
Fontenelle, 159.
François Ier, 6, 89, 117, 131, 152, 164.
Frédéric (l'empereur), 20.
Fugger, 172.
Furetière, 6.

Galéas (Jean), 129.
Gessler, 146.
Gonsalve (Ferdinand), 5, 40.
Gorgias, 63.
Grammont (Comte de), 44, 51, 142, 143.
Grancé (Marquis de), 115.
Gratiarque, 19.
Guast (Marquis de), 55.
Guise (de), 92, 172.

Harlay (de), 66, 85, 86, 87, 151.
Henri IV, 2, 18, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 52, 76.
Henri VIII, 105.
Hussein (le sultan), 115.

Ibicus, 141.

Jacques Ier, 28.
Janson (cardinal de), 1.
Jean IV, 2.
Juan (Dom), 27.

Kingston, 144.

La Fontaine, 100.
Langlois, 60.
Launay (Mlle de), 125.

Lenoncourt (cardinal de), 95.
Léonidas, 4, 26.
Lodève (de), 106.
Lorraine (duc de), 81.
Louis XI, 3, 62, 72, 78, 133, 148, 166.
Louis XII, 6, 29.
Louis XIV, 10, 57, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 142.
Louis XV, 121.
Louvois, 60, 82.
Luc (comte de), 121.
Lucullus, 5.
Lysimaque, 123.

Malherbe, 49.
Marc-Aurèle, 75.
Marlborough (duc de), 164.
Martineus, 53.
Martinon, 45.
Maupertuis, 173.
Maupin, 135.
Médicis (Catherine de), 127.
Médicis (Laurent de), 123.
Médicis (Marie de), 50.
Meilhac (M. de), 143.
Mélanthus, 63.
Ménage, 66, 113.
Métellus, 32, 73.
Mezetin, 138, 171.
Mithridate, 163.
Moffy, 92.
Molière, 72.
Montfleury, 145.
Montespan (marquis de), 148.
Morel, 149.
Morus (Thomas), 30.
Muret (M. A.), 44.

Nicolas III, 153.
Nonius, 32.
Noue (la), 169.

Orange (Maurice d'), 19, 43, 156.
Orléans (duc d'), 56.
Orthez (vicomte d'), 169.
Ossone (duc d'), 106.

Papirius, 180.
Pasquin, 174.
Pelletier-Desforts, 132.
Pellisson, 54.
Pépin le Bref, 94.
Périclès, 181.
Perron (cardinal du), 237.
Philippe II, 113.
Philopemen, 90.
Phocien, 25.
Phylarque, 29.
Pic de la Mirandole, 40.
Pierre le Cruel, 170.
Piovano Ariotto, 52, 192.
Pithicus, 97.
Plaindenville (baron de), 111.
Platon, 20.

Plutarque, 97.
Polignac (cardinal de), 159.
Pologne (roi de), 164.
Pomponius, 163.
Pope, 129.
Pythagore, 126.

Rabelais, 21, 23, 24.
Racine, 84.
Raggi, 3.
Raphaël, 27.
Régnier, 129.
Rembrandt, 174.
Richelieu, 69, 141.
Roquelaure (duc de), 167.
Rosny, 36.
Rossi (Antoine de), 18.
Rotondis de Biscarras, 68.

Saint-Aignan, 142.
Saint-Amant, 41.
Saint-Hilaire, 80.
Saint-Preuil (M. de), 103.
Salvo (M. de), 100.
Sanche (Dom), 167.
Santeuil (de), 57, 59, 60, 67.
Saxe (électeur de), 90.
Scheichi, 140.
Scarron, 72.
Scudéry (Mlle de), 57.
Sésostris, 92.
Sigismond (l'empereur), 74, 162.
Sixte-Quint, 62.
Sobieski (Jean), 120, 163.
Socrate, 69, 72, 76, 187.
Soissons (comte de), 39, 158.
Soliman, 25, 116.
Solon, 126.
Spinola (marquis de), 57.
Spurius Carvilius, 64.
Staël (Mme de), 131.
Stratonicus, 27.
Suze (comtesse de la), 45.

Tasse (le), 241.
Tell (Guillaume), 146.
Testamène, 30.
Thatès, 61.
Thémistocle, 15.
Théodose (empereur), 95.
Théophraste, 29.
Thévenin, 150.
Thou (de), 77.
Tibère, 128.
Tierceville (marquis de), 42.
Timon, 26.
Toinard, 61.
Toscane (grand-duc de), 118, 122.
Turenne, 45, 80, 120.

Uzès (duchesse d'), 95.

Vair (Pierre du), 102.
Vallées (des), 77.

Vatel, 168.
Vendôme (duc de), 83.
Ventinius, 33.
Vermandois (duc de), 7.
Victoire (abbé de la), 73.
Vieuville (de la), 35.
Villars, 94.
Villeroi, 163.
Vivonne (de), 53, 66.
Voisin, 135, 165.
Voltaire, 112, 137.

Xanthus, 11, 12, 14, 45.
Xerxès, 26.

Zeuzis, 20.

Paris. — Typ. Ph. Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 3457.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PÉTRONE

Le Satyricon

Traduction complète et littérale d'après les manuscrits de Milan 1476, de Bude 1587, de Trau 1663 et de Belgrade 1688

Nombreuses notes et Préface de Jean Redni

Un fort volume in-12, 10e mille. . . . . 3 fr. 50

LUCIEN

Dialogues des Dieux

Traduction, Notes et Avant-Propos de Jean Redni

Un volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

J. REDNI

La Jeunesse de Sappho

Un volume in-12. . . . . 3 fr. 50

LUCIE DUBREY

L'Aviateur et la Fée

Illustrations de James Mahey

Un volume in-12. . . . . 3 fr. 50

MIRABEAU

Histoire secrète de la Cour de Berlin

Correspondance d'un voyageur français depuis le 5 juillet 1786 jusqu'au 17 octobre 1786

Un volume in-12. . . . . 3 fr. 50

M.-J. GLOMEAU

Après la Fête du Gui

(Roman de mœurs gaéliques)

Un volume in-12. . . . . 3 fr. 50

RESTIF DE LA BRETONNE

La Dernière Aventure d'un Homme de 45 ans

Un volume in-12. . . . . 3 fr. 50

PARIS. — TYP. PH. RENOUARD.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 068903035